

# LIBRE EXAMEN

PAR

LOUIS VIARDOT



« De même que nous nommons  
» homme libre celui qui s'appar-  
» tient, qui n'a pas de maître, de  
» même cette science (la philo-  
» sophie) seule entre toutes les  
» sciences, a le droit de se nom-  
» mer libre. »

ARISTOTE, *Métaph.*, L. I.

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17

1874

# LIBRE EXAMEN

## PRINCIPAUX

### OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

HISTOIRE DES ARABES ET DES MORES D'ESPAGNE, nouvelle édition, 2 vol. in-8°.

LES MUSÉES D'EUROPE, 3<sup>e</sup> édition :

MUSÉES D'ITALIE, 1 vol. in-18.

MUSÉES D'ESPAGNE, 1 vol. in-18.

MUSÉES D'ALLEMAGNE, 1 vol. in-18.

MUSÉES D'ANGLETERRE, DE BELGIQUE, DE HOLLANDE ET DE RUSSIE,  
1 vol. in-18.

MUSÉES DE FRANCE (PARIS), 1 vol. in-18.

SOUVENIRS DE CHASSE, 7<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18.

ESPAGNE ET BEAUX-ARTS (Mélanges), 1 vol. in-18.

TRADUCTION ANNOTÉE DU DON QUICHOTTE, 2 vol. grand in-8°.

Id. Id. 2 vol. grand in-4°.

Id. Id. 2 vol. grand in-8°.

Id. Id. 2 vol. grand in-18.

TRADUCTION DES NOUVELLES DE CERVANTÈS, 1 vol. grand in-18.

Id. NOUVELLES DE N. GOGOL, 1 vol. in-18.

Id. POÈMES DRAMATIQUES D'ALEX. POUCHKINE, 1 vol.  
in-18.

LES MERVEILLES DE LA PEINTURE, 2<sup>e</sup> édition, 2 vol. in-18.

LES MERVEILLES DE LA SCULPTURE, 2<sup>e</sup> édition, 1 vol. in-18.

---

# LIBRE EXAMEN

PAR

LOUIS VIARDOT



« De même que nous nommons  
» homme libre celui qui s'appar-  
» tient, qui n'a pas de maître, de  
» même cette science (la philo-  
» sophie) seule entre toutes les  
» sciences, a le droit de se nom-  
» mer libre. »

ARISTOTE, *Métaph.*, L. I.

QUATRIÈME ÉDITION, AUGMENTÉE

PARIS

LIBRAIRIE GERMER-BAILLIÈRE

17, RUE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE, 17

—  
1874

à P...

Il nous est arrivé quelquefois d'effleurer, en causant, les grandes questions de la philosophie. Ce n'est pas une bonne manière. Les causeries sont forcément coupées d'inter interruptions, de digressions, de demandes et de réponses. On perd sans cesse le fil de la pensée et du raisonnement. Je voudrais prendre et garder un moment la parole pour résumer en quelques phrases mes opinions sur ces sujets. Elles sont nées des réflexions d'une vie longue, honnête et studieuse. Ce n'est pas ma faute si ces réflexions ont démoli, pierre par pierre, tout l'édifice des croyances communes où je m'étais longtemps abrité, et m'ont réduit, comme Montaigne, à n'avoir pour reposer ma tête que « l'aureiller du doute. » Loin de professer l'incrédulité, je cherche, d'un

cœur sincère, à me justifier d'être incrédule ; me hâtant d'ajouter, avec le Vicaire Savoyard de J.-J. Rousseau : « Je n'enseigne pas mon sentiment, je l'expose. »

Dans cette exposition, je vous promets, non pas d'être clair autant que bref, assez clair pour être compris d'un enfant — ce serait vous faire injure — mais de ressembler à ces petits ruisseaux dont parle Voltaire « qui sont transparents parce qu'ils sont peu profonds. » Je ne suis, hélas ! qu'un « philosophe impremédité et fortuite. » En un mot, c'est une simple causerie que je vous demande encore ; seulement, l'un des causeurs parlera seul et sans être interrompu.

N'allez pas vous étonner d'entendre beaucoup de noms propres, de lire beaucoup de citations. Il y en aura trop, je le sais, et c'est une faute grave contre l'art d'écrire. On me reprochera d'être un de ceux *sub aliena umbra latentes*, « qui se tapissent sous l'ombre étrangère, » comme traduit Montaigne ; et encore « que i'ay seulement faict icy un amas de fleurs estrangières, n'y ayant fourny du mien que le filet à les lier. » Qu'importe ?

D'abord je trouverai cet avantage et cette force que renferme chaque citation, à savoir : qu'elle réunit deux témoignages, celui de l'écrivain cité s'ajoutant à celui de l'écrivain qui l'invoque ; — ensuite, je ne saurais prétendre à mieux exprimer la même pensée que les illustres prédécesseurs à qui je laisserai la parole ; ce sont tous « hommes de haute futaye, » comme dit Panurge ; — enfin, bien plus que d'ornements pour mon style, j'ai besoin d'appuis pour mes opinions. J'ai besoin, si je n'obtenais pas assez de crédit moi-même, de me faire une foule de garants, ou, si ma franchise semblait criminelle, une foule de complices.

Pour cela, « ie preste un peu plus attentivement l'aureille aux livres, depuis que ie guette si j'en pourray fripponner quelque chose de quoy esmailler et estayer le mien. »

Et je commence par la lettre que voici :

17 avril 1867.

« Mon cher ami, j'ai lu votre *apologie* (1) qui ne doit pas s'appeler ainsi, car le sage

(1) *Apologie d'un Incrédule* était le titre de cet écrit dans sa première forme.

---

n'a pas à se défendre ; c'est un *compte rendu* que vous faites, non pas aux autres, mais à vous-même. Il me paraît de tout point exact et rigoureux. La création serait le premier des miracles. *L'éternité du monde une fois admise, tout s'en déduit.* La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit, autant et plus qu'une tristesse. On se soumet avec gravité. Cette gravité respectueuse et muette de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. Nos désirs, éphémères qu'ils sont et contradictoires, ne prouvent rien : ce sont des nuages qui s'entre-choquent au gré des vents ; mais l'ordre sidéral plane et règne au-dessus. Vous êtes, mon cher ami, de la religion de Démocrite, d'Aristote, d'Épicure, de Lucrèce, de Sénèque, de Spinoza, de Buffon, de Diderot, de Goethe, de Humboldt... C'est une assez bonne compagnie.

» SAINTE-BEUVE. »



# LIBRE EXAMEN

---

## I

Dans ses *Pensées*, Alfred de Vigny dit avec justesse : « On parle de la Foi. Qu'est-ce, après tout, que cette chose si rare ? — Une espérance fervente. — Je l'ai sondée dans tous les prêtres qui disaient la posséder, et n'ai trouvé que cela. Jamais la certitude. » Voltaire avait dit : « La foi est l'incrédulité soumise. »

Les prêtres, toutefois, et par eux les croyants en général, reçoivent un système tout fait, et de toutes pièces, qui peut satisfaire les esprits ardents et mystiques, aussi bien que les esprits faibles et dociles, ou même indifférents : Un Dieu, qui a créé le monde, et qui le gouverne ; — une âme immortelle, qui, dans une autre vie sans fin, sera récompensée ou punie suivant ses

mérites ; — des mystères, tels que la Trinité (1), l'Incarnation (2), la Rédemption (3), l'Eucharistie (4), auxquels on ajoute foi, précisément

(1) Comme la *trimourti* indoue de Brama, Shiva et Vischnou, « qui personnifient les trois formes de l'existence universelle : création, destruction, renaissance » (EDGAR QUINET) ; comme l'autre triade indoue de Bouddha, Dharmas et Sangghas ; — comme la triade persane d'Ormuzd, Ahriman et Mithra, celui-ci médiateur attendu entre l'ange du bien et l'ange du mal ; — comme les triades égyptiennes d'Ammon, Mouth et Khons, d'Osiris, Isis et Horus, de Chnoupis, Sati et Anoukè ; — comme celle de Platon et celle des Druides, — comme les *trois figures* d'Aristote, le commencement, le milieu et la fin, et, « trouvant ce nombre dans la nature, dit-il, nous l'appliquons à nos dévotions envers les dieux. » — Manou avait dit dans ses Lois : « L'homme n'est homme qu'autant qu'il est triple, homme — femme — enfant. » C'est proprement la nouvelle Trinité des Chrétiens, depuis le dogme de l'Immaculée Conception. Ne pouvant voir dans la *colombe* une *personne*, ils l'ont remplacée par la Vierge Marie. — « Dieu le père juge les hommes dignes de sa vengeance éternelle ; Dieu le fils les juge dignes de sa miséricorde infinie ; le Saint-Esprit reste neutre. Comment accorder ce verbiage catholique avec l'unité de la volonté divine ? » (DIDEROT.)

(2) Comme, chez les Brahmes, l'*avatar* de Vischnou dans le sein de la Vierge Avany, et, chez les bouddhistes, celui de Çakia-Mouni dans le sein de la vierge Maïa, fécondé par un rayon de la Sagesse éternelle ; — comme, en Chine, Fo-hi, l'inventeur de l'écriture, né d'une vierge qui l'a conçu en marchant sur les traces de Dieu, ou Lao-Tseu, le docteur, enfanté par la vierge bleue ; — comme, à Siam, le dieu Sammonocodom, fils aussi d'une vierge, élevé dans une fleur ; — comme, dans l'ancien Mexique, les deux jumeaux mis au monde par la vierge Tétéofnan, — comme, dans l'ancienne Égypte, le bœuf-Apis, né d'une génisse vierge, etc.

(3) « Dieu qui fait mourir Dieu pour apaiser Dieu. » (DIDEROT.)  
« Dieu bon a fait mourir Dieu innocent pour satisfaire Dieu juste. » (GUARIN DE VITRY.)

(4) « Non seulement un Dieu dans un pain, mais un Dieu à la place du pain ; cent mille miettes de pain devenues en un instant cent mille dieux ; cette foule innombrable de dieux ne faisant qu'un seul Dieu...

à la manière de saint Augustin, *quia absurdum* (1); — des miracles, depuis Josué arrêtant le soleil, ou Jésus ressuscitant Lazare, jusqu'à sainte Appoline, dont l'oraison guérit le mal de dents; — des sacrements, qui occupent toute la vie, du baptême à l'extrême-onction; — enfin, autour de l'homme, les anges et les démons; à sa mort, les légendes du paradis, du purgatoire et de l'enfer. Ce système est complet; il est commode. Les croyants l'ont appris, ils l'enseignent; ils s'y tiennent; ils croient croire.

Nous devons examiner.

D'une autre part, dans le siècle passé et dans le siècle présent, par la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et par la *Religion naturelle* de notre digne ami Jules Simon, les philosophes spiritualistes ont formulé un vaste amendement au christianisme officiel. Quoique religieux, ils

Du vin changé en sang, et qui a le goût du vin; du pain changé en chair, et qui a le goût du pain... Des prêtres, des moines, qui, sortant d'un lit incestueux et n'ayant pas encore lavé leurs mains souillées d'impuretés, vont faire des dieux par centaines, mangent leur Dieu, digèrent leur Dieu. » (VOLTAIRE.)

(1) Celse avait dit des chrétiens: « Ces gens se contentent de répondre: N'examinez pas, croyez seulement, » et Julien le philosophe leur disait: « Toute votre sagesse consiste à répéter stupidement: je crois. » Anselme de Canterbury ajoute: « Je ne cherche pas à comprendre pour croire; mais je crois pour comprendre. » Et Pascal, enfin: « Faites comme ceux qui croient; naturellement cela vous fera croire, et vous abêtira. »

se sont montrés sincères, raisonnables, tolérants, humains. Ils ont rejeté résolûment toutes les superstitions, tous les *absurda*. Les seules croyances positives qu'ils aient conservées, sont celles d'un Dieu éternel, tout puissant, créateur et gouverneur des mondes, et d'une âme immortelle, douée de libre arbitre, qui, dans une autre vie, sera rémunérée selon ses œuvres (1). De ces deux croyances fondamentales ils font découler une morale pure, sage, capable de consoler et de sanctifier la vie ; et bien heureuse, il me semble, serait l'humanité, si, dans son impérieux besoin d'une religion quelconque, elle embrassait ce culte épuré du simple déisme.

En effet, d'après Emmanuel Kant, si les religions positives tendent à absorber la morale dans le culte, la religion naturelle, tout au contraire, tend à absorber le culte dans la morale.

J'en conviens volontiers.

Mais Aristote affirme que « l'incrédulité est la source de toute sagesse, » comme Diderot « qu'elle est le premier pas vers la philosophie ; » — mais

(1) « Je crois, dit M. Jules Simon, que Dieu est mon créateur ; je crois que, pendant cette vie, je remplis sous ses yeux la tâche qu'il m'a donnée, et je crois qu'il m'attend, au terme de la vie, pour me récompenser ou me punir. Voilà ma foi. » Telle est précisément celle de Rousseau, qui, toutefois, est bien moins affirmatif au sujet des récompenses et des peines. Là, il hésite, il doute, il s'abstient.

saint Paul veut que l'obéissance soit raisonnée, *rationabile sit obsequium vestrum*; — mais Descartes veut aussi « ne rien recevoir en sa créance qui ne paraisse clairement et évidemment être vrai; » — mais, au dire de Channing lui-même, ce pieux apôtre des unitaires, « l'homme croit ce qu'il peut, non ce qu'il veut; il doit interroger la raison que Dieu lui a donnée »; la raison, « cette parente de Dieu » (PHILON); « cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde » (ABÉLARD); « cette contre-rooleuse générale de tout ce qui est au dedans et au dehors de la voulte céleste » (MONTAIGNE); « la raison qui est moi-même, que je ne puis abdiquer sans suicide » (PROUDHON); — et nos spiritualistes disent eux-mêmes fièrement: « Nous aimons mieux l'erreur librement cherchée que la vérité servilement adoptée » (PAUL JANET, *le Spiritualisme français*).

Donc, examinons encore; et, faisant mentir une des tristes maximes de La Rochefoucauld, « ayons cette fois assez de force pour suivre toute notre raison. »

Criera-t-on à l'impiété? Alors je dirai avec Diderot: « Le chrétien est impie en Asie, le musulman en Europe, le papiste à Londres, le calviniste à Paris... Qu'est-ce donc qu'un impie? Tout le monde l'est-il, ou personne? »

## II

## LA CRÉATION.

Tant que les hommes ont cru que leur petite planète était le centre du monde ; que, sur la terre, immobile et plate, s'arrondissait un firmament solide (1), dans lequel voyageaient alternativement deux grands luminaires (*duo luminaria magna, Genèse*), pour les éclairer de jour et de nuit, on conçoit qu'ils aient pu croire à la création telle que la raconte le premier des livres de Moïse. Malgré la formule « et il fut jour et il fut nuit, » qui sépare chaque acte du Créateur, les six journées, qui peuvent être six âges, ont un certain rapport avec la formation cosmique (2). A la rigueur, les hommes pouvaient admettre, par exemple, le Dieu des Juifs, qui se promenait

(1) « J'ai fait la terre comme une nappe, et le ciel comme une tente par-dessus. » (PSAUMES.)

« Et Gœa (la terre) produisit d'abord Ouranos l'étoilé (le ciel), égal à elle-même, afin qu'il la couvrit tout entière. » (HÉSIODE.)

« Dieu vous a donné la terre pour base, et le ciel pour édifice. » (KORAN.)

(2) Et pourtant quoi de plus évidemment impossible que la naissance des plantes, et même de la lumière, avant celle du soleil ?

dans l'Éden, « après midi, lorsqu'il se lève un vent doux, » qui cousait pour Adam et Ève des habits de peaux de bêtes, qui écrivait de son doigt les tables de pierre, qui se courrouçait et s'apaisait, se repentait et se corrigeait, qui montait sur un nuage, se cachait derrière un buisson, s'entourait, pour plus de majesté, du tonnerre et des éclairs, conversait familièrement avec Adam, Caïn, Noé, Abraham, Jacob, Moïse, Josué, David, Salomon, Élie, Job, Satan, et qui même ne trouvait pas mauvais que les Philistins ou les Moabites eussent aussi leurs dieux, qui n'étaient pas lui (1).

Mais aujourd'hui, la science a percé d'un regard sûr l'immensité des cieux, et posé, d'une

(1) « ... Vous n'aurez point de dieux étrangers devant moi... Ne jurez point par le nom des dieux étrangers... Vous entrerez dans la terre des Amorrhéens, des Cananéens, etc., vous n'adorerez point leurs dieux... Vous ne ferez point d'alliance avec eux, ni avec les dieux qu'ils adorent... N'adorez point de dieux étrangers; le Seigneur s'appelle le Dieu jaloux. » (*Exode*, ch. XX, v. 3; ch. XXIII, v. 13, 24, 32; ch. XXXIV, v. 14). « Vous possédez justement ce que votre Dieu Chamos vous a donné; souffrez donc que nous ayons ce que notre Dieu nous donne. » (*Jephté*, chap. II, v. 24.) Ce Chamos était le Dieu des Moabites, comme Moloch des Ammonites, Baal des Philistins et Jéhovah des Hébreux. On ne trouve nulle part dans la Bible le mot de *faux Dieux*. « Le monothéisme hébreu, à l'origine, consiste, non pas dans l'idée qu'il n'existe pas d'autre Dieu que Jéhovah, mais dans la conviction qu'Israël n'a, ne peut avoir, ne doit avoir que Jéhovah pour Dieu... C'est plus encore une *monolâtrie* qu'un monothéisme. » (ALBERT RÉVILLE.)

main non moins sûre, les grandes lois qui régissent l'univers. Il suffit que l'almanach prédise à heure fixe le retour d'une marée, d'une éclipse ou d'une comète, pour que la science se démontre et s'impose aux plus ignorants. Elle a donc forcément ébranlé les croyances, surannées et enfantines, de la primitive humanité. Lorsque Galilée, après Copernic, après Aristarque de Samos et Hicéas de Syracuse, a dit: *Eppur si muove* (1), il a détruit d'un mot toutes les théogonies qui avaient jusque-là régné sur les hommes. Kepler, Newton, Buffon, Volta, Linné, Lavoisier, Lalande, Herschel, Kirkhof, Darwin (je désigne sous ces noms glorieux toutes les sciences exactes), ont complété son œuvre et achevé sa victoire. Nous savons maintenant que la terre n'est qu'un des moindres satellites du soleil, qui n'est lui-même, — bien que les astronomes lui accordent quatorze cent mille fois le volume de la terre, — qu'une des dix-huit millions de petites étoiles dont se compose celui des quatre à cinq mille amas stellaires qu'on nomme la Voie Lactée. Chaque fois que l'on parvient à grossir la lentille du télescope, on découvre de nouveaux soleils dans l'incommensurable océan

(1) Léon Foucault a fait voir et toucher le mouvement de la terre.



des mondes; et l'on dit avec Pascal : « L'univers est une sphère infinie dont le centre est partout, la circonférence nulle part (1). »

(1) *Sphæram cujus centrum ubique est, circumferentia vero nusquam.* (HERMÈS TRISMÉGISTE.)

« Dans le champ des télescopes, on ne distingue plus ni constellations ni divisions; mais une fine poussière d'or brille là où l'œil, laissé à sa seule puissance, ne voit qu'une obscurité noire sur laquelle ressortent deux ou trois étoiles... Un jour viendra où le regard étonné, s'élevant vers ces profondeurs inconnues, se trouvant arrêté par l'accumulation des étoiles qui se succèdent à l'infini, ne trouvera plus devant lui qu'un délicat tissu de lumière. » (CAMILLE FLAMMARION.)

Ce que le télescope nous montre dans l'infinité de la grandeur, le microscope nous le découvre aussi dans l'infinité de la petitesse. S'il est telle étoile (de 14<sup>m</sup>e grandeur) dont la lumière, bien qu'elle parcourt 78,000 lieues par seconde, met plus de milliers d'années à parvenir sur la terre qu'il ne s'en trouve entre notre époque et la naissance du monde d'après la Genèse, n'oublions pas que des milliers de globules sanguins sont contenus dans une goutte de sang, que des milliers d'animalcules (*zoöon*) composent chaque décimètre cube des moellons calcaires de Paris, que les volvox, les vibrions, les monadines, qui mesurent à peine 12/1,000 de millimètre, possèdent cependant tous les organes et toutes les fonctions de la vie, et que les cellules élémentaires dont se forment tous les tissus du corps humain sont encore plus imperceptibles. En effet, s'il n'existe guère moins de trois millions de cellules dans un millimètre cube de levure de bière, on peut affirmer, avec M. Fernand Papillon, que les germes primitifs de la vie ne doivent pas même approcher d'un millionième de millimètre. C'est dire qu'ils sont hors de la portée du plus puissant microscope. A ce sujet, citons de nouveau Pascal : « L'homme pensera peut-être que c'est là (un ciron) l'extrême petitesse de la nature. Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau... une infinité de mondes, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre... dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné, trouvant encore dans les autres la même chose, sans fin et sans repos. Qu'il se perde dans ces mer-

Nous savons bien plus encore : Quoique sans la comprendre (car « c'est le privilège des sens d'estre l'extreme borne de notre appercevance » (MONTAIGNE), l'esprit humain est forcé d'admettre l'infinité de l'espace. Cette question : « Qu'y a-t-il en-deçà, qu'y a-t-il au-delà ? » ne peut être résolue. Tirez par la pensée une ligne droite dans le vide ; étendez-la de toute la force de votre imagination ; épuisez la langue de l'arithmétique pour essayer d'en déterminer la longueur ; accumulez des milliards de chiffres pour exprimer les milliards de lieues. Vainement : vous n'atteindrez pas le bout ; il y aura toujours un *plus ultra*. Faute d'une limite assignable et possible, il faut, de toute nécessité, tenir l'espace pour infini. Comment donc admettre la création de mondes infinis comme l'espace, sans commencement, sans fin, sans limites ? C'est là qu'éclate aux yeux de la raison l'impossibilité de créer, de faire quelque chose de rien, et, ici, de faire tout de rien. C'est là qu'apparaît la vérité formidable du vieil adage : *Ex nihilo nihil fit* (de rien rien ne se fait) (1).

Mais ce raisonnement n'est pas le seul qui

veilles, aussi étonnantes par leur petitesse que les autres par leur étendue... »

(1) *Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.*

(LUCRÈCE.)

conduise à nier radicalement toute possibilité de la création. Il en est un autre que je crois plus puissant encore, et plus inéluctable.

Si l'on admet l'infinité de l'espace, il faut admettre l'infinité du temps. Elles sont corrélatives; elles sont comme solidaires l'une de l'autre. Si l'on ne peut dire : « Qu'y a-t-il en-deçà, qu'y a-t-il au-delà ? », on ne peut dire davantage : « Qu'y avait-il avant, qu'y aura-t-il après ? » Le temps aussi a toujours son *plus ultra*. Amonceler des siècles dans le temps, c'est amonceler des lieues dans l'espace : double inutilité, double impuissance. Le temps est donc, comme l'espace, sans commencement, sans fin, sans limites, en un mot, infini.

Toutes les religions ont compris l'évidence de cette seconde infinité, en faisant du Dieu créateur l'Être éternel, antérieur et postérieur au temps.

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage.

(RACINE.)

Mais quand l'Éternel a-t-il fait cet ouvrage, le monde ? quand s'est-il abaissé, comme dit Mallebranche, jusqu'à daigner se faire créateur ? A un moment donné du temps. Voilà ce qu'affirment toutes les Genèses, ce qu'impliquent d'ailleurs le mot et l'idée de création, l'ouvrier ayant

dû forcément précéder l'ouvrage. Alors Dieu aurait donc passé dans l'inaction toute l'éternité antérieure, sans agir, sans produire, sans régner sur ses œuvres et ses créatures, comme il est censé le faire pendant l'éternité postérieure ? Mais qu'est-ce qu'une éternité coupée en deux ? Comment concevoir le grand géomètre, le *Demiourgos*, le formateur et le gouverneur des mondes infinis, dormant toute une première éternité, puis s'éveillant tout à coup pour évoquer du néant cet univers, absent jusqu'alors, pour remplir et peupler ce vide insondable, pour donner à cette mort universelle la vie universelle, pour faire de ce rien tout, et pour en prendre le gouvernement pendant la seconde éternité ? La contradiction est flagrante. L'Être nécessaire n'a pu rester un seul moment inutile ; l'Être actif et éternel n'a pu manquer d'agir éternellement. S'il a rempli sans lacune l'infinité de l'espace, il a dû remplir de même sans lacune l'infinité du temps (1).

Forcément donc, il faut admettre un monde éternel comme son créateur. Mais, en avouant que le monde est éternel aussi, qu'il est co-éternel à Dieu, vous avouez par cela même qu'il n'a

(1) *An, credo, in tenebris vita ac mœrore jacebat,  
Donec diluxit rerum genitæ origo?*

(LUCRÈCE.)

point été créé, car la création, je le répète, suppose que l'ouvrier a précédé l'ouvrage. Or, si le monde est éternel et incréé, il est Dieu, et vous êtes panthéiste.

*Omnia sunt Deus, Deus est omnia; creator et creatura idem, etc.* (tout — c'est-à-dire l'ensemble des êtres et des choses — tout est Dieu, Dieu est tout, créateur et créature, même personne, etc.), telle était la doctrine que laissait à ses disciples, dès l'année 1208, Amaulri de Chartres, dont le corps fut déterré par les prêtres et jeté à la voirie. Déjà on avait accusé Abélard d'avoir enseigné secrètement *Deum esse omnia, et omnia esse Deum* (que « Dieu est tout, et que tout est Dieu »). Il renouvelait ainsi la doctrine du philosophe grec Alexandre : *Deum esse materiam... et omnia essentialiter esse Deum*, doctrine qu'on retrouve précisément dans la *natura naturans* de Spinoza, contenant la *natura naturata*; qu'on retrouve également dans le système général de Buffon, niant le créateur et la création; qu'on retrouve encore dans ce que Goethe nomme l'*Être qui produit tout en lui-même et par lui-même*.

Eschyle avait dit longtemps auparavant : « Zeus est la terre, Zeus est le ciel, Zeus est le monde entier, et encore plus que le monde. »

Et les Védas : « Aditi est le ciel ; Aditi est l'air ; Aditi, c'est la mère, le père et le fils ; Aditi, ce sont tous les dieux et les cinq espèces d'êtres, Aditi est ce qui est né et ce qui naîtra. »

Et l'inscription de l'Isis voilée : « Je suis tout ce qui est, tout ce qui fut, tout ce qui sera. »

Et Caton, dans Lucain :

*Est-ne Dei sedes nisi terra et pontus et aer  
Et cœlum et virtus? Superos quid quærimus ultra?  
Jupiter est quocumque vides, quocumque moveris.*

Et Lucrèce enfin :

*... Omnia cum cœlo, terraque, marique,  
Nil sunt ad summam summâ totius omnem.*

« L'Allemagne, a dit H. Heine, est aujourd'hui la terre du panthéisme ; cette religion est celle de nos plus grands penseurs... Le déisme, religion bonne pour les esclaves et pour les enfants, y est détruit en théorie. On ne le dit pas, mais personne ne l'ignore : Le panthéisme est le secret public de l'Allemagne. » Il n'a guère moins d'adeptes en Angleterre ; témoin l'esprit général des poèmes de Byron, et spécialement le *Prométhée délivré* de son jeune ami Shelley, lequel, en 1816, écrivant son nom à la Chartreuse de

Montanvert, ajoutait, en un vers grec : « Je suis philanthrope, républicain et athée. » Shelley s'étant noyé à Livourne, Byron brûla son corps à la manière antique. Témoin encore les écrits plus récents de Swinbourne, Bradlaugh, etc., et des physiologistes anglais.

M. Émile Littré résume admirablement la question de l'existence d'un Dieu personnel et créateur du monde : « Si l'on conserve l'idée de personne, on perd l'idée d'univers ; si l'on conserve l'idée d'univers, on perd l'idée de personne. »

En tout cas, et quelque doctrine qu'on embrasse, la théorie de la création vient se briser contre deux obstacles insurmontables : l'infinité de l'espace, l'infinité du temps.

Au contraire, « de l'éternité du monde tout se déduit. » (SAINTE-BEUVE.)

« La nature de cet animal immense, qu'on nomme le monde, est éternelle. » (PLATON.)

L'éternité du monde, et même celle des espèces, formait aussi la doctrine fondamentale d'Aristote. « Il ne peut se faire, dit-il, qu'il y ait eu un premier œuf qui ait donné l'origine aux oiseaux, ni un premier oiseau qui ait donné l'origine aux œufs, car un oiseau vient d'un œuf et cet œuf vient d'un oiseau, et de même toujours

ainsi sans qu'il y ait eu jamais aucun commencement. »

L'éternité du monde fut encore publiquement professée dans Alexandrie, au VI<sup>e</sup> siècle, par le philosophe païen Ammonius. Et Diderot fait cette judicieuse remarque : « L'éternité du monde n'est pas plus inconcevable que l'éternité d'un esprit. »

« La matière, et la force qui lui est inhérente, dit Büchner, avec Vogt, Moleschott, Feuerbach, Virchow, etc., ne peuvent être créées, pas plus qu'elles ne peuvent être anéanties (1). Il est impossible qu'elles aient eu un commencement, impossible qu'elles aient une fin... Toutes deux produisent de toute éternité l'ensemble des phénomènes que nous appelons le monde... » — « Tout n'est que matière, et que matière en mouvement, dit M. Taine ; l'espace n'est que l'infini

(1) *Ex nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.*

(Rien ne vient de rien ; rien ne peut retourner à rien.)

(LUCRÈCE.)

« Rien ne naît, rien ne meurt. »

(ANAXAGORE.)

« Rien ne se perd, rien ne se crée. »

(LAVOISIER.)

« Rien ne se crée ; tout naît de quelque chose qui préexiste. Rien ne s'anéantit ; tout se tourne en d'autres combinaisons. »

(E. LITTRÉ.)



de la matière, comme le temps est l'éternité du mouvement. »

Ainsi trois infinités — l'espace, le temps, la matière, — également sans commencement et sans fin, composent, par leur indissoluble union, ce qu'un moderne appelle, d'une heureuse expression, « la trinité de la nature. » Dans ces trois infinités se meuvent toutes nos existences : fragments de la troisième, nous passons un moment de la seconde sur un point de la première. *In illis vivimus, et movemur, et sumus.*

D'ailleurs, la création, comme acte surnaturel, serait un miracle, et de tous les miracles le plus miraculeux. Ce mot seul la condamne encore, car il n'est plus de milieu devant notre raison : ou le miracle écarte la science, ou la science écarte le miracle. Il faut choisir.

Le miracle est condamné sous les deux aspects philosophiques : *à priori*, parce qu'il est contradictoire avec l'ordre général qui régit le monde ; *à posteriori*, parce que jamais, historiquement et scientifiquement, l'on n'a établi la réalité d'un miracle.

En outre, « tout miracle, s'il était prouvé, prouverait que la création ne mérite pas la vénération que nous avons pour elle, et le croyant mystique devrait nécessairement conclure de

l'imperfection de la création à l'imperfection du créateur. » (COTTA.)

On peut voir sur ce sujet le *Tableau de la Religion naturelle*, de W. Wollaston, et, dans Rousseau, la troisième des *Lettres écrites de la Montagne* : « Otez les miracles de l'Évangile, et toute la terre est aux pieds de Jésus-Christ, » etc. On peut voir aussi la *Profession de foi du Vicaire Savoyard* : « ... Si vos miracles, faits pour prouver votre doctrine, ont eux-mêmes besoin d'être prouvés, de quoi servent-ils? Autant valait n'en point faire... Puisque ceux qui disent que Dieu fait ici-bas des miracles prétendent que le diable les imite quelquefois, avec les prodiges les mieux attestés nous ne serons pas plus avancés qu'auparavant... Après avoir prouvé la doctrine par le miracle, il faut prouver le miracle par la doctrine, de peur de prendre l'œuvre du démon pour l'œuvre de Dieu. Que pensez-vous de ce diallèle? »

Et Diderot : « Prouver l'Évangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature... Si la raison est un don du ciel, et qu'on en puisse dire autant de la foi, le ciel nous a fait deux présents incompatibles et contradictoires... Égaré dans une forêt immense pendant la nuit, je n'ai qu'une petite lumière

---

pour me conduire... Survient un inconnu qui me dit : Mon ami, souffle ta bougie pour mieux trouver ton chemin. Cet inconnu est un théologien. »

« La science de la nature, dit M. Ernest Havet, est essentiellement irréligieuse, puisque la religion se confond avec le surnaturel. » Or, cette science commence à lever les voiles qui avaient jusqu'à présent couvert l'origine des choses. Si l'on part de l'hypothèse, entrevue par Kant, admise par Laplace, qu'une vaste nébuleuse remplit d'abord tout l'espace qu'occupe notre système planétaire, et que le soleil se forma par la concentration graduelle de ses éléments, dont le choc engendra la chaleur et la lumière, on conçoit sans peine la formation d'une planète comme la nôtre, dans une période qui comprend des siècles de siècles : un fragment de nébulosité, détaché de l'astre central par la force centrifuge, et lancé dans l'espace ; une faible rognure des bords du soleil, devenue un amas de gaz, puis de molécules, que la force centripète et le mouvement rotatoire réunissent, pressent, agglomèrent, enflamment ; un amalgame d'éléments en fusion ; puis, par le refroidissement, la formation de la masse minérale, de la croûte terrestre par-dessus la fournaise intérieure ; puis le changement des

vapeurs condensées, en eau qui tombe à la surface; puis, sur cette surface de la terre arrosée par les fontaines et les fleuves, l'apparition successive des divers végétaux, de plus en plus diversifiés et compliqués; puis, enfin, parcourant et montant par degrés l'échelle des êtres, l'apparition successive des animaux, de l'amphibus à l'homme, à l'*homo sapiens* de Linné (1).

Comme une de nos plus hautes futaies actuelles ne produirait, réduite en houille, qu'une mince couche de 15 millimètres, on a calculé que, pour former les strates profondes d'un bassin houiller comme celui du Northumberland, il n'a pas fallu moins de neuf millions d'années (2). Et pourtant la *formation houillère* n'est qu'une des cinq ou six grandes périodes qui ont précédé l'époque historique, celle de l'apparition de l'homme sur la terre.

Quant à cette dernière époque — et sans rap-

(1) Voir les *Époques de la nature*, dans Buffon, et l'*Exposition du système du monde*, dans Laplace. Voir aussi l'excellent chapitre intitulé *Génération primitive* dans le livre de Ludwig Büchner, *Kraft und Stoff*; les *Commencements du monde* par M. de Jouvencel; la *Terre* par M. Élysée Reclus; l'*Histoire de la création*, par A. Bourgeois; etc., la *Création*, par Edg. Quinet; l'*Histoire naturelle de la création*, par Hæckel, etc.

(2) « Des géologues ont essayé d'évaluer le temps nécessaire seulement à l'édification de l'ensemble des couches terrestres, et ils sont arrivés à 6 ou 700 millions d'années. (LUD. BÜCKNER, l'*Homme selon la science*.)

pelier, avec Diodore de Sicile et Cicéron, que les Babyloniens se vantaient de compter 473,000 années depuis les premières observations de leurs astronomes jusqu'à l'arrivée d'Alexandre, —voici le résultat de calculs plus récents et plus sûrs : « Des objets travaillés de main d'homme, et trouvés sous le limon du Nil, démontrent, par l'épaisseur du dépôt d'alluvion qui les recouvre, une antiquité de 72,000 ans, d'après Burmeister. » (*Lettres géologiques.*) Voici encore le résumé des observations faites par le géologue anglais Vivian sur les restes humains récemment découverts dans la caverne de Kent, près de Torquay : « Une couche contenant des poteries romaines, ayant dès lors environ 2,000 ans, se trouvait recouverte par une épaisseur de près de cinq millimètres de stalagmites. En comparant cette épaisseur à celle d'autres assises de stalagmites sous-jacentes, et beaucoup plus larges..., où l'on a recueilli des os travaillés et des silex taillés, mêlés à des restes de grands pachydermes..., il devient évident, par le calcul de proportion, que l'homme, contemporain des éléphants et des rhinocéros, existait déjà en Angleterre il y a deux cent soixante-quatre mille ans. »

D'une part, les découvertes décisives de la paléontologie, qui a marqué la succession des flores

et des faunes sur la terre, c'est-à-dire l'ensemble des végétaux et des animaux à chaque époque géologique; — d'autre part, la chimie organique, en ne se bornant plus à décomposer les corps, mais en déterminant la formation des corps composés; — d'autre part encore, une grande loi nouvelle qu'avait entrevue Lamarck, après Épicure et Lucrèce (1), (*la Concurrence vitale et Sélection naturelle* de Darwin), appelée à tenir dans l'histoire naturelle la place de la gravitation dans la physique, en expliquant comment la nature élimine et rejette peu à peu les individus plus imparfaits de chaque espèce, et même les espèces plus imparfaites de chaque genre; — laissent concevoir le lent et séculaire progrès de ce que j'oserais appeler *l'auto-crétation*.

« Dans l'univers, dit Littré, le temps n'est jamais plus compté que l'espace. » Quand on voit avec quelle excessive lenteur, par quels tâtonnements successifs et quels essais graduels la nature a formé, complété, modifié, perfectionné les êtres (*natura non facit saltus*, dit Linné), on ne peut que répéter cette juste réflexion d'un philosophe allemand: « D'où viennent les animaux? » se demande-t-il, et il répond: « L'idée que Dieu

(1) *De rerum natura*. lib. V, v. 860 à 875.

les aurait créés par sa volonté n'est pas seulement trop peu satisfaisante, elle est aussi trop peu digne de lui. La grande âme du monde, qui aurait créé des systèmes solaires et des voies lactées, pouvait-elle faire des *essais* d'animaux, sauf à les *refaire* s'ils n'étaient pas assez bons? » (ZIMMERMANN). Que diront à cela les partisans de la Genèse biblique?

M. Edgar Quinet a pleine raison d'affirmer que toute forme nouvelle, de l'organisation végétale ou animale, est dans la nature ce qu'une machine nouvelle est dans la société, c'est-à-dire que l'avènement d'une organisation supérieure et plus puissante fait disparaître une foule d'êtres inférieurs. Ainsi se continue sans cesse l'*auto-création*, le travail de la *nature naturante* sur la *nature naturée*.

Assurément, ceux qui ont vu les habitants aborigènes de l'Australie, velus et fétides, au front écrasé, au ventre enflé et pendant, aux bras longs et grêles, aux dents simiennes, et mangeant leurs enfants dans les temps de famine, peuvent bien comprendre qu'un chimpanzé ou un gorille devienne un homme. Cette race australienne, qui n'a pas de mots pour compter jusqu'à cinq, et ne sait dès lors pas plus le nombre de ses doigts que celui de ses cheveux, a disparu maintenant, pour

ainsi dire, comme vont aussi disparaître celles des Tasmaniens, aux mâchoires de singes, des habitants de la Terre-de-Feu, des Buschmans du Cap, des *Negrillos de monte* des Philippines, des Dokos d'Abyssinie, qui ne connaissent pas l'usage du feu, des Aïnos velus du Kamtschatka, adoreurs de l'ours, etc.; mais, parmi les races déjà disparues, il a pu s'en trouver quelque'une encore plus voisine de l'animalité; par exemple, les Maillés de la Guyane, qui vivaient sur les arbres, usant du pied comme de la main. « Si la morphologie zoologique, dit Ernest Renan, était étudiée avec l'œil pénétrant d'un Goethe, d'un Cuvier, d'un Geoffroy-Saint-Hilaire, ne pensez-vous pas qu'elle livrerait le secret de la formation lente de l'humanité, de ce phénomène étrange en vertu duquel une espèce animale prit sur les autres une supériorité décisive? »

• Après avoir détruit l'erreur *géocentrique*, il faut détruire l'erreur *anthropocentrique*. » (HÆCKEL.) Par le résultat de ses belles recherches d'anatomie comparée, M. Th. Huxley place l'homme (sous le nom d'anthropinien) simplement dans la première des sept familles de primates parmi les animaux vertébrés, et M. Broca ne lui donne pas un autre rang dans son *Parallèle anatomique de l'homme et des singes*. « J'en



demande pardon à nos seigneurs les cardinaux, dit à ce sujet M. Guarin de Vitry ; mais, au lieu de descendre du ciel, l'espèce humaine semblerait plutôt être montée de la terre, et les singes nous seraient plus proches parents que les anges. »

« Nos voyageurs, avait dit J.-J. Rousseau, font sans façon des bêtes, sous le nom de *pongos* ou d'*orangs-outangs*, de ces mêmes êtres dont, sous les noms de *satyres*, de *faunes*, de *sylvains*, les anciens faisaient des divinités. Peut-être, après des recherches plus exactes, trouvera-t-on que ce ne sont ni des bêtes ni des dieux, mais des hommes. »

Comme les adeptes de l'illustre Darwin — qui croient à un précurseur de l'homme, à celui que semblent indiquer les mâchoires fossiles, humaines mais quasi-bestiales, qu'on nomme de la *Naulette* et du *Moulin-Quignon*, — M. Edg. Quinet suppose qu'entre le singe et l'homme actuel exista jadis une espèce intermédiaire, qui aurait disparu avant les races inférieures de l'humanité primitive. « L'homme, dit-il, une fois séparé des singes par un intervalle quelconque, s'est éloigné à grands pas de sa première origine. C'est par la tête qu'il s'est fait reconnaître d'abord au-dessus du troupeau des si-

miens ; dès qu'il a existé, il les a dominés du front (1). »

Ne voyons-nous pas encore sur la terre des peuplades anthropophages, deux mille ans après Platon, huit mille ans après la dynastie égyptienne par qui furent élevées les grandes pyramides ? « La race des Indiens de l'Ouest, dit M. L. Simonin, n'est pas encore sortie de l'étape primitive qu'a dû parcourir l'humanité au début de son évolution, celle de peuple chasseur, nomade, celle de l'âge de pierre. Les Indiens, si les blancs ne leur avaient pas apporté le fer, auraient encore des armes de silex, comme l'homme antédiluvien qui peuplait l'Europe, il y a cent mille ans, et s'abritait dans les cavernes. » (*Excursion chez les Peaux-Rouges.*) Si une planète peut se former dans l'espace, sous l'influence créatrice de son soleil, elle peut se détruire également, soit par l'épuisement de sa chaleur spécifique, soit par un cataclysme ; témoin les débris de la planète indiquée par Képler, et démontrée par Olbers, qui peuplent d'une foule d'astéroïdes l'intervalle compris entre Mars et Jupiter. Un soleil lui-même, s'il peut s'allumer (c'est ce que l'on suppose de certaines nébuleuses), peut s'éteindre,

(1) Voir le beau livre de M<sup>me</sup> Clémence Royer, *Origine de l'homme et des sociétés.*

et, dans la vie universelle, dans la vie éternelle, son existence de milliards de siècles ne compte pas plus que l'existence d'un éphémère. Ainsi se trouverait vérifiée et démontrée, du haut en bas de l'univers, de l'astre à l'insecte, la destinée fatale de tout être et de toute chose faisant partie du grand Tout: naissance, progrès, élévation, déclin, chute et mort.

Dès que l'on reconnaît l'impossibilité de la création, dans l'espace et dans le temps, par un être éternel, antérieur au temps, supérieur à l'espace; dès que l'on reconnaît, au contraire, que la matière ne peut être créée, pas plus qu'elle ne peut être anéantie; que l'éternité de la matière devient donc évidente et certaine, comme en est persuadé l'illustre auteur du *Cosmos*, et que la création continue de la matière par elle-même — de la *nature naturée* par la *nature naturante* — est la conséquence de son éternité; alors on se rappelle et l'on accepte le mot de Laplace à Napoléon, auquel il expliquait sa *Mécanique céleste*. « Mais, dans votre système, lui dit l'empereur, que faites-vous de Dieu? — Oh! répliqua l'astronome, Dieu est une hypothèse dont je n'ai pas besoin. »

Laplace parlait ainsi du Dieu personnel, de qui l'on dit qu'il a créé le monde, et qu'il le

gouverne. Mais, dans ce grand nom de Dieu, il est permis, j'imagine, de placer une idée différente, et non moins grande assurément. Essayons.

Lorsque Pascal a dit ce mot si connu : « Vérité au-deçà des Pyrénées, erreur au-delà, » c'était à propos des simples vérités conventionnelles, de celles que fait et défait l'opinion des hommes, « ondoyante et diverse, vagabonde et versatile, tumultuaire et vacillante. » Certes, il n'eût point ainsi parlé des vérités mathématiques ; il eût dit avec Newton : *natura est semper sibi consona*, car il avait dit lui-même : « La nature s'imite toujours. » Pascal, qui pouvait déjà mesurer et calculer le mouvement des corps célestes, qui pouvait constater leur marche uniforme, savait très-bien qu'une seule et même géométrie règne sur tout l'univers ; il savait très-bien que, partout, dans un cercle, le diamètre est le tiers de la circonférence, que, partout, dans un triangle, le carré de l'hypoténuse égale les carrés des deux autres côtés. Il connaissait « ces pures et incorruptibles formules, qui étaient avant que le monde fût, qui seront après lui, qui dominent tous les temps, tous les espaces, ces formules sacrées qui survivront à la ruine de tous les univers. » (Ed. QUINET.) Si Pascal vivait de nos jours,

s'il reconnaissait, par les météorites, que les planètes ont une formation géologique semblable à celle de notre terre, et si, en décomposant un rayon de lumière, il parvenait à déterminer de quels métaux et de quels gaz se compose le corps du soleil, il conviendrait aussi qu'une seule et même physique, une seule et même chimie règnent sur tout l'univers. Et, retournant son mot célèbre, il dirait : « Vérité dans un astre, dans un monde, vérité dans tous les astres, dans tous les mondes. » Alors il n'aurait qu'à pousser un peu plus loin sa logique inexorable pour ajouter : « Même physique, même morale; mêmes lois pour toutes les choses et pour tous les êtres dans tous les mondes (1). Alors enfin il pourrait ainsi couronner sa pensée : « Dieu est ce qu'Em. Kant appelle, en définissant l'*Être nécessaire*, « la somme des possibilités primitives; » il est cette universelle géométrie que Képler déclarait « co-éternelle à l'esprit divin avant l'origine des choses, ou plutôt Dieu lui-même » (*Geometria ante*

(1) « La lumière est uniforme pour l'astre de Sirius et pour nous, la morale doit être uniforme... Si quelqu'un, dans la Voie Lactée, voit un indigent estropié, s'il peut le soulager et ne le fait pas, il est coupable envers tous les globes. » (VOLTAIRE.)

« S'il existe des créatures raisonnables dans Jupiter, Vénus ou Mars, ces créatures, en vertu de l'identité de leur raison, ont la même notion du Droit que celle qui régit notre humanité. » (PROUDHON.)

*rerum ortum menti divinæ co-æterna, Deus ipse*); il est la cause première, inconnue et générale des causes secondes, connues et partielles, réduites ainsi à l'état d'effets; il est la loi primordiale, finale et totale, qui enserre tout, domine tout, régit tout; il est enfin la suprême synthèse, à qui toute loi remonte et de qui toute loi descend. »

## III

## LA PROVIDENCE.

C'est de ce mot, introduit par Sénèque, et inconnu jusqu'à lui, même chez les Juifs, qu'on nomme le gouvernement du monde par le Dieu qui l'a créé.

Voltaire paraît croire au créateur. « L'ouvrage, répète-t-il sans cesse, annonce l'ouvrier. »

L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer  
Que cette horloge existe, et n'ait point d'horloger.  
(*Les Cabales.*)

Cette raison n'est pas aussi victorieuse qu'il le pensait. Avec les Védas, Platon, Aristote et Descartes, il admet l'éternité de la matière. Or, comme nous venons de le voir, si l'ouvrage est éternel, il est son propre ouvrier, et le raisonnement s'évanouit. « Que l'on ne dise point, s'écrie d'Holbach, que nous ne pouvons avoir l'idée d'un ouvrage sans avoir celle d'un ouvrier... La nature n'est point un ouvrage; elle a toujours existé par elle-même, c'est dans son sein que tout se fait, etc. » (*Système de la nature.*) Dès lors c'est

à Spinoza qu'appartient la vérité, après Anaxagore, Héraclite, Démocrite, Aristote, Épicure, Lucrèce, Sénèque, Averroès, Abélard, Amaulri de Chartres, Giordano Bruno, le bouddhisme, la grande secte chinoise de Foë, et tant d'autres (1).

Le système de Spinoza, d'après Bayle, peut se réduire à cette formule : « Il n'y a qu'un être et qu'une nature, et cette nature produit en elle-même, par une action immanente, tout ce qu'on appelle créatures. » C'est précisément le panthéisme primitif des pasteurs indous, celui qu'expliquent et que chantent les hymnes des Védas, celui qui inspire les poèmes, les drames, les œuvres d'art, tout ce que nous a laissé l'Inde ancienne. Indra est l'être unique, la nature universelle ; de lui sont issus Brahma, Shiva et Vischnou, la génération, la destruction, la renaissance, toujours en action dans le sein du grand Tout. Ainsi la plus ancienne des religions se retrouve dans la plus moderne des philosophies.

(1) Une dame qui quêta pour une œuvre de charité, reçut d'un homme connu pour athée un don considérable. « Comment ! monsieur, s'écrie-t-elle, vous êtes généreux, et vous ne croyez pas en Dieu ! Vous savez bien cependant que Voltaire a dit lui-même :

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

« Eh ! madame, reprit l'autre, c'est justement ce qu'on a fait. »



Voltaire aurait dû prendre garde, ce me semble, — d'abord que la création serait un miracle, et qu'il n'en admettait point; — ensuite qu'un horloger ne fait une montre qu'avec des matériaux déjà existants et préparés, de sorte qu'il n'est que l'arrangeur et non le créateur; — enfin, qu'en niant non moins fermement le Dieu-Providence, il niait par cela même le Dieu-Création. Comment concevoir, en effet, qu'après avoir tiré le monde du néant, Dieu l'abandonne aussitôt,

..... En détourne sa face,  
Et d'un pied dédaigneux le lançant dans l'espace.  
Rentre dans son repos ?

(LAMARTINE.)

Avec ce système, mi-déiste, mi-athée, Dieu éternel se serait éveillé tout à coup au milieu de son éternité, aurait fait le monde et ses lois, et se serait replongé dans son sommeil pour tout le restant de l'éternité.

L'inconséquence du déisme de Voltaire (comme l'a démontré ingénieusement l'heureux imitateur de Lucrèce, M. André Lefèvre) est en quelque sorte reconnue et constatée par lui-même dans la plus libre partie de ses œuvres philosophiques, les *Dialogues* (de Lucrèce et de Possidonius, d'Evhémère et de Callicrates, etc.). Dans ce dernier dialogue surtout, il ne se refuse point à re-

connaître que le Dieu des stoïciens — l'Être éternel et nécessaire — qui est son Dieu, se trouve être, au fond, le même que celui des Épicuriens — la nature universelle. Là, Voltaire donne la main à Spinoza.

« Alors un petit juif . . . . .  
 Caché sous le manteau de Descartes, son maître,  
 Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être;  
 Pardonnez-moi, dit-il en lui parlant tout bas,  
 Mais je crois, entre nous, que vous n'existez pas. »  
 (Les Systèmes.)

Platon niait la création aussi bien qu'Anaxagore, Aristote, le juif Philon, etc., car il ne faisait de Dieu que l'*architecte* de l'univers — ou le pacificateur des éléments, en guerre dans le chaos d'Hésiode et d'Ovide comme dans le *tohu bohu* de la Genèse, ou dans le *Chantérèb* de Sanchoniaton (1). C'était l'opinion commune à toutes les sectes de l'antiquité. « Selon le système de tous les philosophes payens qui croyaient un Dieu, dit Bayle (art. *Epicure*), il y avait un être éternel et incréé, distinct de Dieu : c'était la ma-

(1) Platon, bien que père de la théologie, n'a jamais employé le mot *Dieu* comme un nom propre. Il disait presque toujours *les Dieux*, et s'il a dit quelquefois *le Dieu*, c'est dans un sens général, comme nous disons *l'Homme* (L'homme est faible, l'homme est mortel, etc.) M. Havel a fait cette remarque, et en a prouvé la justesse.

D'après la Genèse elle-même, le chaos, le *tohu-bohu*, la matière inorganisée, avait précédé la création des sept jours par les Élohims.

tière. Cet être ne devait son existence qu'à sa propre nature, etc. » (Suit une lumineuse et puissante dissertation où, sous le nom d'Épicure, Bayle démontre que, si la matière est éternelle, Dieu n'a sur le monde aucune puissance, aucune autorité, et que, s'il n'y a pas de création, il n'y a pas de providence (1).

Un philosophe très-religieux, celui que Proudhon nomme avec justesse le Spinoza chrétien, Malebranche, fait la même démonstration dans sa *IX<sup>e</sup> Méditation chrétienne*. Il veut ainsi prouver la création ; mais, pour celui qui la nie, son raisonnement se retourne contre la Providence. Et l'illustre maître de Malebranche, Descartes lui-même, pense sur ce point comme Platon et Aristote ; Dieu n'est pour lui que le *moteur* de la matière. « Il aurait bien voulu, dit Pascal,

(1) Par exemple : « Il aurait représenté à son adversaire que la notion la plus générale, la plus infaillible que l'on ait de Dieu, est que Dieu jouit d'une parfaite béatitude. Or, cela est incompatible avec la supposition de la Providence, car, s'il gouverne le monde, il l'a créé ; s'il l'a créé, ou il avait prévu tous les désordres qui y sont, ou il ne les avait pas prévus. S'il les avait prévus, on ne peut pas dire qu'il eût fait le monde par un principe de bonté, ce qui renverse la meilleure réponse du platonicien. S'il ne les avait point prévus, il est impossible qu'en voyant le mauvais succès de son ouvrage, il n'ait eu un très-grand chagrin... Peut-on être heureux, quand, au bout de quatre mille ans de travail, on n'est pas plus avancé qu'au premier jour dans l'ouvrage qu'on a entrepris, et que l'on souhaite passionnément d'achever. Cette image d'infortune n'est-elle pas aussi parlante que la roue d'Ixion, que la pierre de Sisyphe, que le tonneau des Danaïdes... ? »

pouvoir se passer de Dieu ; mais il n'a pu s'empêcher de lui faire donner une chiquenaude pour mettre le monde en mouvement ; après cela , il n'a plus que faire de Dieu » (1).

Voltaire lui-même, si déiste qu'il s'affirme, ne pense pas autrement que Descartes et que toute la philosophie antique ; pour lui aussi, Dieu n'est que l'*arrangeur* et non le *créateur* de la matière éternelle. « De l'ordre qui est dans l'univers... , dit-il, je ne puis conclure autre chose, sinon qu'il est probable qu'un être intelligent et supérieur a préparé et façonné la matière ; mais je ne puis conclure de là que cet être ait fait la matière avec rien. » (*Traité de métaphysique.*) Il répond même à Samuel Clarke (auteur du *Traité de l'existence de Dieu*) : « La matière n'est pas un être négatif, une limitation, c'est un être réel, positif, qui a ses attributs tout comme l'esprit. Or, comment Dieu aura-t-il pu produire un être matériel, s'il n'est pas matériel ? » Et tout aussitôt : « Je sais qu'on peut dire que cette opinion ramènerait au spinozisme ; à cela je pourrais répondre que je n'y puis que faire, et que mon raisonnement, s'il est bon, ne peut devenir mau-

(1) Voyez aussi , dans Bayle, art. *Zabarella* (auteur du livre *De inventione aeterni Motoris*) , les notes G et H ; et art. *Ovide*, la note G.

vais par les conséquences qu'on peut en tirer.  
(*Ibid.*)

Mais lorsque, après avoir admis, sous toutes ces réserves, le Dieu-Création, Voltaire nie fermement le Dieu-Providence, il apporte de bien plus solides raisons. Il lui suffit de constater l'existence du mal. Le mal existe — qui peut le nier? — le mal physique, le mal moral, le mal sous toutes ses formes, possibles et impossibles. Nous souffrons les intempéries des saisons, entre le froid glacial des pôles et l'ardeur brûlante des tropiques, les volcans, les tremblements de terre, les tempêtes, les incendies, les inondations, les sécheresses, la famine; — nous ressentons les maladies, plus nombreuses que nos organes, les blessures, la douleur, la mort, les affections brisées, les séparations éternelles; — nous sommes témoins et victimes d'innombrables injustices, violences, spoliations, tyrannies, meurtres sauvages, guerres fratricides. Partout la ruse triomphe de la sincérité, partout « la force prime le droit, » et cette maxime impie, — formulée, ô dérision ! dans la patrie du plus austère des moralistes, du plus ferme champion de « la force du droit contre le droit de la force, » Emmanuel Kant, — nous la voyons pratiquer effrontément sans qu'elle révolte la conscience de toutes les nations.

Les sciences elles-mêmes, ces bienfaitantes sœurs — mathématique, physique, chimie — et les arts, ces fils délicats de la paix, à quoi les font-ils servir, ceux qui gouvernent les hommes, sinon à l'industrie du meurtre, à se fournir de plus puissantes machines d'extermination? « Bataille horrible, dit Michelet, des sciences et des arts au profit de la mort. » L'histoire enfin, pleine de crimes atroces trop souvent impunis, et de calamités effroyables, n'est que le récit des malheurs du genre humain (1). Malheurs immérités, car nul de nous n'a demandé la vie, nul de nous n'a choisi son sort (2). Nous les avons subis, nous luttons sans cesse contre les cruautés de la nature et de la société. Enfin, le mal nous entoure, nous étreint, nous torture. Or, comment concilier l'existence de Dieu avec celle du mal? Si Dieu existe, il est toute-puissance, et, pouvant tout, toute-bonté. C'est ainsi qu'on le définit, qu'on l'enseigne et qu'on l'adore. Pourquoi donc laisse-

(1) « L'histoire n'est qu'une série de ressources pour une série de misères. Et que de ressources ne sont elles-mêmes que des misères nouvelles! » (E. HAVET.)

(2) « Pourquoi la lumière est-elle donnée au misérable, et la vie... à ceux qui seraient ravis de joie de trouver le sépulcre? (Job. ch. III.)

« Mieux vaut le jour de la mort que celui de la naissance. » (Écclésiaste, ch. VII.)

« La vie est un châtement que nous subissons. » (Vita supplicium est. — SÉNÈQUE.)

t-il subsister le mal ? S'il ne peut le détruire, il est impuissant ; s'il le peut et ne le veut pas, il est méchant, il est le mal lui-même.

Ce raisonnement a toujours été et sera à tout jamais sans réplique.

Lorsque Job adresse à ses amis cette foudroyante apostrophe : « Pourquoi donc les méchants vivent-ils ? Pourquoi sont-ils gorgés de richesses ? (*Quare ergo impii vivunt, et confortati divitiis ? Job*, ch. XXI), Jéhovah lui-même vient répondre au Juste dans la détresse. Il lui dit : « Où étais-tu quand je posais la terre sur ses fondements ? Qui est celui qui a posé la pierre angulaire pour la soutenir?... Qui est-ce qui a renfermé la mer dans ses bords, et lui a dit : Tu n'iras pas plus loin ? » (*Job*, ch. XXXVII). On appelle cette réponse « une ironie sublime ; » je le veux bien ; mais elle ne répond pas plus à la question de Job que Scipion l'Africain ne répondait à l'accusation d'avoir dilapidé les deniers publics lorsqu'il s'écriait : « A pareil jour j'ai vaincu Carthage ; montons au Capitole ! » Se glorifier, est-ce se justifier ?

Parlons plus sérieusement que Jéhovah.

Voici l'argument d'Épicure, tel qu'il est cité par Lactance (*De ira Dei*, cap. XIII) : « Ou Dieu veut ôter le mal de ce monde, et ne le peut ; ou

il le peut, et ne le veut pas; ou il ne le veut ni ne le peut; ou enfin il le veut et le peut. S'il le veut et ne le peut pas, c'est impuissance; s'il le peut et ne le veut pas, c'est méchanceté; s'il ne le veut ni ne le peut, c'est à la fois méchanceté et impuissance; s'il le peut et le veut, d'où vient donc le mal sur la terre? »

A cet argument, Lactance, dit Bayle, ne fait qu'une « réponse pitoyable; » et le maître du *Cicéron chrétien*, Arnobe, le déclare *insolubilem*. « Mille bacheliers, mille licenciés, ajoute Voltaire, ont jeté les flèches de l'école contre ce rocher inébranlable; et c'est sous cet abri terrible que se sont réfugiés tous les athées. »

J.-J. Rousseau lui-même, le Pangloss à qui Voltaire répondit par *Candide*, ne fait-il pas dire à son Vicaire Savoyard: « O Sagesse, où sont tes lois? O Providence, est-ce ainsi que tu régis le monde? Être bienfaisant, qu'est devenu ton pouvoir? je vois le mal sur la terre... »

Vous aussi, mon cher Jules Simon, vous avez voulu venger la Providence, accusée de co-exister avec le mal, et prouver que cette co-existence n'implique pas contradiction. C'est le sujet de l'un des principaux chapitres de votre *Religion naturelle*. Mais vainement vous avez crié: *Cæli enarrant gloriam Dei*; vainement vous avez



tiré les meilleures flèches du spiritualisme contre « le rocher inébranlable » qui abrite les athées. En dépit de votre talent, de votre sincérité, de votre éloquence, souvent égale à celle de Rousseau, vous n'avez pas ébranlé ma conviction. Écoutez pourquoi : Vous rejetez la doctrine de la chute et celle du progrès, comme fausses ; vous rejetez la doctrine de l'optimisme, préconisée par Leibnitz, comme insuffisante ; et voici la substance du raisonnement qui vous est propre : « Demander pourquoi Dieu a laissé subsister le mal, c'est demander pourquoi Dieu, qui nous a faits à son image, ne nous a pas faits du même coup à sa mesure. Quoi donc ! vouliez-vous être parfaits ? Mais Dieu, qui peut tout, ne pouvait pas faire un être parfait, car il y aurait deux dieux, ce qui est absurde.. , etc. D'où il suit invinciblement que, si le monde était parfait, il serait Dieu, et n'aurait pas de cause ; et que, n'étant pas Dieu, et *ayant une cause*, il est absolument nécessaire qu'il soit imparfait. » Ainsi, vous imitez Malebranche, au rebours ; il voulait prouver la création par la Providence, et voilà que vous voulez prouver la Providence par la création. Mais c'est décider une question par l'autre, et réciproquement. Or, vous savez mieux que moi qu'on appelle ce raisonnement fautif

une pétition de principe, et aussi un cercle vicieux.

Passant du mal physique au mal moral, à l'*injustice*, qui vous frappe avec raison bien davantage, votre franchise et votre loyauté vous arrachent cet aveu décisif: « Il suffit d'une injustice consommée et irréparable pour qu'il n'y ait pas de Dieu... La difficulté est invincible, ou plutôt elle le serait *sans l'immortalité*. » Ainsi, quant au mal physique, vous affirmez la Providence par la création: et, quant au mal moral, vous affirmez la Providence par la vie future: autre question décidée par une question; autre pétition de principe, autre cercle vicieux. Certes, je me garderai bien de donner à votre réponse le nom dédaigneux que Bayle donnait à celle de Lactance; mais je répéterai comme Ar-nobe, même après vous avoir écouté avec déférence et respect, que l'argument d'Épicure est *insolubilis*.

On n'a pas assez remarqué comment raisonnent les croyants, même dans la simple religion naturelle, « cette semi-révélation, qui satisfait aussi peu la droite raison que la foi sincère. » (PROUDHON.) D'une part: la Providence prouve la création, car, puisque Dieu gouverne le monde, il est évident qu'il l'a créé. Puis: la création

prouve la Providence, car, puisque Dieu a créé le monde, il est certain qu'il n'a pu en abandonner le gouvernement. — D'autre part : l'existence du mal et de l'injustice ferait nier la Providence, si la vie future, en restituant le bien et en rétablissant la justice, ne devait la justifier. Puis : la meilleure preuve qu'il y a une vie future, c'est la nécessité de justifier la Providence. Alors je demande à mon tour, comme le Vicaire Savoyard à propos des miracles, qui prouvent la doctrine, et que la doctrine doit prouver : « Que pensez-vous de ce diallèle ? »

Gardons-nous bien d'entremêler les questions, de les confondre, de les décider l'une par l'autre. Il faut les séparer soigneusement, et les traiter chacune pour elle-même, pour elle seule. Ainsi j'ai nié la création, par les raisons directes que j'ai données ; ainsi je nie la Providence, par les raisons directes que je donne ; ainsi je nierai l'existence de l'âme, par les raisons directes que je donnerai.

Ainsi procédait Bayle, le grand dialecticien. Écoutons-le maintenant, faisant encore parler cet Épicure de qui Lucrèce a dit :

*Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes  
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol;*

il va donner le dernier coup de massue.

«... Les dieux sont-ils contents de leur administration ou en sont-ils mécontents?... S'ils sont contents de ce qui se passe sous leur providence, ils se plaisent au mal ; s'ils en sont mécontents, ils sont malheureux. Or, il est contre les notions communes qu'ils aiment le mal, et qu'ils soient malheureux. — Ils n'aiment point le mal, répondrait le prêtre ; ils le regardent comme une offense, qu'ils punissent sévèrement... — Je conclus de votre réponse, répliquerait Épicure, qu'ils sont malheureux, car il n'y a point de vie plus malheureuse que d'être continuellement exposé à des offenses, et continuellement exposé à s'en venger. Le péché ne cesse point parmi les hommes ; il n'y a donc aucun moment dans la journée où les dieux ne reçoivent des affronts..., et les dieux n'ont pas plutôt achevé de se venger, qu'ils doivent recommencer à punir. Que pourrait-on souhaiter de plus atroce à son mortel ennemi ? (1) — Vous ne sauriez du moins nier, répondrait le prêtre, que le dogme de la Providence ne serve beaucoup à tenir les peuples dans leur devoir. — Ce n'est pas de quoi il s'agit, lui répondrait-on ; ne changez pas l'état de notre

(1) *Approbatum est non esse curæ Deis securitatem nostram, esse ultionem.* (TACITE. *Hist.*, lib. I.) « Il est évident que, si les dieux songent à nous, c'est moins pour nous conserver que pour nous punir. » (Trad. de J.-J. Rousseau.)

dispute. Nous cherchons, non pas ce qui peut avoir été établi comme une invention utile, mais ce qui émane véritablement des lumières de la raison. »

C'est, hélas ! sur ce commun besoin *de tenir les peuples dans leur devoir* que s'est fondée la désastreuse alliance de l'autel et du trône. « Qu'est-ce qu'un roi ? se demande Diderot. Si le prêtre osait répondre, il dirait : c'est mon licteur. » Parole profonde autant que juste, qui devrait trouver place dans le catéchisme républicain. « Le prince, dit également Proudhon, n'est en réalité que le porte-glaive de l'Église. L'empereur, *évêque du dehors*, est le valet du pape, *évêque du dedans*. »

Remarquons, pour mener jusqu'au bout cette question du mal, que, d'après la Bible, c'est Dieu lui-même qui en est l'auteur, ou tout au moins de ce qu'on croyait le plus grand des maux, la mort. « Le Seigneur dit à l'homme (quand il lui défend de toucher au fruit de l'arbre de la science) :... car, en même temps que tu en mangeras, tu mourras très-certainement. » Puis, lorsqu'Ève a fait manger la pomme à son mari, le Seigneur ajoute : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. Empêchons donc maintenant qu'il ne prenne

du fruit de l'arbre de la vie, et qu'après en avoir mangé, il ne vive éternellement. » (*Gen.*, ch. III.)

Je ne connais pas de meilleure explication de l'existence du mal que celle qu'en donne Diderot (*Réception d'un philosophe.*) « Le mal, dit-il, est une suite nécessaire des lois générales de la nature... Le mal tient au bien même; ils ont tous deux leur source dans les mêmes causes. C'est des lois données à la matière, lesquelles entretiennent le mouvement et la vie dans l'univers, que dérivent les désordres physiques, les volcans, les tempêtes, etc..... C'est de la sensibilité, source de tous nos plaisirs, que résulte la douleur. (Montaigne avait dit: « De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin anéantiroit l'homme. ») Quant au mal moral, qui n'est autre chose que le vice ou la préférence de soi aux autres, il est un effet nécessaire de cet amour-propre, si essentiel à notre conservation... Pour qu'il n'y ait point de vices sur la terre, c'est aux législateurs à faire que les hommes n'y trouvent aucun intérêt. »

Cette impossibilité radicale de concilier l'existence du mal avec celle de Dieu, puissant et bon,

les hommes, par une sorte d'instinct, l'ont connue de tout temps et en tout pays. En effet, il n'est guère de religion qui, pour se tirer d'affaire en voyant les allures de ce monde, n'ait admis deux principes, rivaux, ennemis, inconciliables, en lutte perpétuelle, le principe du bien et le principe du mal (1). C'est Ormuzd et Arymahn des anciens Perses, Brahma et Shiva des Indous, Osiris et Typhon des Égyptiens, Tonacatéuctli et Tescatlipoca des Astèques, Zamhor et Nyang des Madécasses, Vitahouentrou et Houakouvou des Patagons, Jéhovah et Satan des Hébreux, Allah et Chéitàn des Arabes, ou les deux tonneaux du Jupiter d'Homère, ou les deux âmes du monde de Platon, ou le *Dijovis* et le *Vejovis* des Latins, ou les deux Dieux, le bon et le mauvais, des Albigeois; c'est enfin, sous tous ces noms, Dieu et le Diable. Mais, par cette croyance des Manichéens, des Pauliciens, des Marcionites, la difficulté est seulement déplacée, non résolue. On demandera aussitôt: « Pourquoi Dieu ne détruit-il pas le Diable? S'il le veut et ne le peut pas, il manque de puissance; s'il le peut et ne le veut pas, il manque de bonté. D'une ou d'autre façon, il cesse d'être Dieu. »

Je supplie qu'on lise dans Bayle l'art. *Mani-*

(1) *Sæpe, premente Deo, fert Deus alter opem.* (OVIDE.)

*chéens*, note D, où il fait parler Melissus et Zo-roastre. On verra par quelle puissante déduction il démontre, d'une part, l'impossibilité de l'unité de Dieu, et d'autre part, l'impossibilité de sa dualité; partant l'impossibilité de son existence. « ... La souveraine sainteté peut-elle produire une créature criminelle? La souveraine bonté peut-elle produire une créature malheureuse?... Dieu a-t-il prévu que l'homme se servirait mal de son libre arbitre? Mais les idées de l'ordre ne souffrent pas qu'une cause infiniment bonne et sainte, qui peut empêcher l'introduction du mal moral, ne l'empêche pas, lors surtout qu'en la permettant, elle se verra obligée d'accabler de peines son propre ouvrage... Car si une bonté aussi bornée que celle des pères exige nécessairement qu'ils préviennent, autant qu'il leur est possible, le mauvais usage que leurs enfants pourraient faire des biens qu'ils leur donnent, à plus forte raison une bonté infinie et toute-puissante préviendra-t-elle les mauvais effets de ses présents, » etc. « Il n'y a point de bon père, affirme Diderot, qui voulût ressembler à notre père céleste. De quoi donc se courrouce-t-il si fort? Ne dirait-on pas que je puisse quelque chose pour ou contre sa gloire, pour ou contre son repos, pour ou contre son bonheur? »



Les impossibilités de l'existence de Dieu sont encore admirablement exposées par Bayle, d'après Cicéron, Charron et d'autres, dans l'art. *Simonide*, notes F et G. Hiéron de Syracuse avait prié Simonide de lui expliquer *ce qu'est Dieu*. Le poète demanda un jour de réflexion, puis deux, puis quatre, puis une semaine. Et Hiéron s'étonnant : *Quia*, dit-il, *quanto diutius considero, tanto mihi res videtur obscurior*. (« Parce que, plus je considère la chose, plus elle me semble obscure. »).

Il faut lire aussi, dans l'art. *Pyrrhon*, note B, la défense du scepticisme. Par exemple : « Il est évident qu'on doit empêcher le mal si on le peut, et qu'on pêche si on le permet lorsqu'on peut l'empêcher. Cependant notre théologie... nous enseigne que Dieu ne fait rien qui ne soit digne de ses perfections, lorsqu'il souffre tous les désordres qui sont au monde, et qu'il lui était facile de prévenir... Il est évident qu'il faut préférer l'honnête à l'utile, et que, plus une cause est sainte, moins elle a la liberté de postposer l'honnêteté à l'utilité. Cependant nos théologiens nous disent que Dieu ayant à choisir entre un monde parfaitement bien réglé et orné de toute vertu, et un monde tel que celui-ci, où le péché et le désordre dominant, a préféré celui-ci à celui-là,

parce qu'il y trouvait mieux les intérêts de sa gloire, etc. (1). »

Il faut lire enfin l'art. *Pauliciens*, où Bayle démontre qu'on ne saurait répondre à ces hérétiques, sinon par le dogme toujours invoqué « de l'élévation de la foi et de l'abaissement de la raison. » Il eût été plus simple encore de leur répondre avec la loi de Justinien (XI<sup>e</sup> du tit. V, liv. I<sup>er</sup>): *Manichæo in loco romano deprehenso caput amputare* (à tout Manichéen pris sur le territoire romain, que l'on coupe la tête). C'était le plus sûr moyen de leur fermer la bouche. On les brûla par centaines, en France, au temps des Albigeois, et jusque sous le règne de saint Louis. Ah ! l'on peut bien dire avec Ménippe à Jupiter : « Tu prends ton tonnerre au lieu de répondre ; c'est que tu as tort. »

Devant ces difficultés insolubles, ne vaut-il pas mieux croire à l'éternité de la matière, et à son *auto-crétation*? — Oui; il faut se dire : Ce n'est point par une intelligence personnelle, séparée, distincte, qui fait ou permet le mal, qui peut se

(1) « Dieu s'était proposé de créer tous les individus humains pour sa gloire... Donc il a décrété un jugement éternel et immuable dans lequel il donne, par sa grâce, à quelques-uns le bonheur éternel et à d'autres la damnation éternelle. » (THÉODORE DE BÈZE.) Quelle conscience non dépravée par la foi, ne se révolterait contre cette sentence d'un théologien qui a écrit également : « La liberté de conscience est une croyance diabolique ? »

courroucer, s'adoucir, se laisser fléchir par la prière, qui peut même transgresser ses propres commandements en faisant des miracles, que le monde est régi; c'est par de grandes lois générales, comme la gravitation, comme le mouvement; — ces lois sont nécessaires, constantes, fatales, immuables, inexorables (1); — toutes les choses, tous les êtres, qui, par ces lois, sont incessamment formés et transformés, vivent sous l'étreinte de leur inévitable et tout-puissant empire; — la vie de tous les êtres se passe à lutter contre elles, et, pour l'homme, à les vaincre, à se les approprier. De sa souveraine, la Nature, il fait sa servante. C'est proprement cet ensemble de faits, de lois et de mœurs qui se nomme la civilisation, car l'industrie, les arts, les lettres même, et jusqu'au langage, ne sont que des con-

(1) Nos destins ténébreux vont par des lois immenses  
Que rien ne déconcerte, et que rien n'attendrit.

(VICTOR HUGO.)

Ce qu'exprimait déjà le vieil adage: *Fata viam inveniunt* (VIRG.) et l'autre: *Ducunt volentem fata, nolentem trahunt* (SEN.); ce que Bossuet appelle: « La loi qui se suit toujours elle-même. » Ce sont les nombres de Pythagore dont l'harmonie gouverne le monde.

« Partout la science a substitué des notions positives en astronomie, en physique, en chimie, en biologie; si bien que, changeant la vieille conception du monde, elle substitue à l'empire d'une Providence l'empire de lois générales, toujours actives et toujours obéies. » (E. LITTRÉ.)

quêtes de l'esprit vainqueur sur la matière asservie (1). L'homme s'était donné dès longtemps le feu, la lumière, le fer, le blé, le bétail, l'abri des vêtements et des maisons; de nos jours, il a rendu la vapeur sa bête de somme et son coursier, sur la terre et sur les mers; il fait peindre son portrait par le soleil; et, volant sur le fil du télégraphe, plus rapide que la lumière, le tonnerre porte ses messages et fait ses commissions (2).

L'on me dira: « Nier la création et la Providence, c'est nier toute religion. » — Oui, sans doute, toute religion révélée. Que sont les religions? des législations morales; en ce sens très-respectables, très-nécessaires à l'origine des sociétés, surtout quand elles s'établissent pour répondre à des besoins nouveaux, nés d'idées nouvelles, quand elles ferment un passé pour ouvrir un avenir « Toute religion, a dit Hum-

(1) Ce que j'appelle esprit, c'est la matière organisée, vivante, nerveuse, pensante, en opposition avec la matière inorganique.

« J'entends les esprits corps et pétris de matière. »

(LA FONTAINE.)

(2) Les calculs de la statistique ont prouvé que les machines employées par l'industrie, dans la seule Angleterre, surpassent la force réunie de tous les êtres dont se compose l'espèce humaine sur la face de la terre entière. C'est la nouvelle force musculaire de l'humanité, suivant la juste observation de M. Élysée Reclus, à laquelle s'ajoute, par la télégraphie, une nouvelle force nerveuse.

boldt, se compose d'une morale plus ou moins saine et d'une fable plus ou moins folle. » Mais les religions ne sont que des institutions humaines, et le plus fervent déiste ne saurait y voir l'œuvre de son Dieu. « Quoy qu'on nous presche, il faudroit touiours se souvenir que c'est l'homme qui donne et l'homme qui reçoit. » (MONTAIGNE.) De telle sorte que, si les religions se vantent d'avoir fondé l'éducation et la morale, on peut leur répondre qu'elles n'ont fait que rendre aux hommes ce qu'elles en ont reçu.

Supposons que la religion catholique soit, comme elle le prétend, la seule vraie, et l'universelle. Alors qui pourra expliquer et comprendre qu'après avoir, pour l'établir, fait mourir son fils sur la croix, le Dieu tout-puissant ait permis que Mahomet, presque aussitôt, enlève au Christ la moitié du monde connu, et que le grand schisme d'Orient, les hérésies, la réforme, lui enlèvent encore la moitié de l'autre moitié? Il faut dire alors avec Diderot : « S'il y a cent mille damnés pour un sauvé, le diable a toujours l'avantage, sans avoir abandonné son fils à la mort. »

Ce qui ôte aux religions tout cachet d'origine surnaturelle, outre leurs imperfections de tout genre, ce qui les condamne sans réplique, c'est

leur pluralité. « Nous avons, dit Rousseau, trois principales religions en Europe. L'une admet une seule révélation, l'autre en admet deux, l'autre en admet trois. Chacune déteste et maudit les deux autres, les accuse d'aveuglement, d'opiniâtreté et de mensonge. » (*Prof. de foi*, etc.) « Une religion vraie, ajoute Diderot, intéressant tous les hommes, dans tous les temps et dans tous les lieux, a dû être éternelle, universelle et évidente. Toutes sont donc trois fois démontrées fausses. » (*Pensées phil.*) « Chascune se préfère aux aultres, et se confie d'être la meilleure et la plus vraie... et par là s'entrecondamnent et rejettent... Ainsi disent tous qu'ils la tiennent, et tous usent de ce jargon, que non des hommes ny d'aucune créature, ains de Dieu. Mais à dire vray, sans rien flatter ny desguiser, il n'en est rien. Elles sont, quoique on die, tenues par mains et moyens humains... La nation, le pays, le lieu donne la religion... Nous sommes circoncis, baptisez, juifs, mahumétans, chrestiens, avant que nous sçachions que nous sommes hommes... Si la religion estoit plantée par une attache divine, chose du monde ne nous en pourroit esbranler, telle attache ne se romproit pas; s'il y avoit de la touche et du rayon de la divinité, il paroistroit partout, et l'on produiroit des

effets qui seroient miraculeux... » Voilà ce que le chanoine Pierre Charron écrivait (*De la Sagesse*, liv. II, chap. 5) et osait publier dès l'année 1601, à la vérité sous Henri IV, et peu après l'édit de Nantes.

Charron continue ainsi : « C'est chose estrange que la religion chrestienne, qui estant la seule vraie au monde, et révélée de Dieu, devrait estre très une et unie, comme il n'y a qu'un Dieu et qu'une vérité, soit toutesfois déchirée en tant de parts, et divisée en tant de sectes contraires, tellement qu'il n'y a article de foy, ny point de doctrine, qui n'aye esté débattu et agité diversement, et n'y aie eu des hérésies et sectes contraires. Et ce qui le fait trouver encore plus estrange est, qu'ès aultres religions fausses et bastardes, gentile, payenne, judaïque, mahumétane, telles divisions ny partialitez ne s'y treuvent... Et si nous regardons aux effects qu'ont produits les divisions de la chrestienté, c'est chose effroyable. Il en est advenu des altérations et subversions des républiques, des royaumes et des races, jusqu'à un remuement universel du monde, avec des exploits cruels, furieux et plus que sanglants, au très-grand scandale, honte et reproche de la chrestienté... Car il est permis aux seuls chrestiens d'estre meurtriers, perfides, traitres, et s'a-

charner les uns contre les autres par toutes espèces d'inhumanité, contre les vivants, les morts, l'honneur, la vie, la mémoire, les espritz, les sépulchres et cendres... »

Lorsque Charron parlait en France avec cette liberté, on venait de brûler à Rome Giordano Bruno, qui, dans ses *Dialoghi*, avant Spinoza, avait professé le panthéisme, à savoir: que la matière est incréée, éternelle, infinie, et que l'univers est un organisme vivant dont l'âme se nomme Dieu. Peu après, en 1603, mourait aussi à Rome André Césalpin, d'Arezzo, qui, médecin, annonça formellement, avant Harvey, la circulation du sang, et qui, philosophe, fut un autre précurseur de Spinoza, car il soutenait, avec son maître Aristote, non-seulement l'éternité de la matière, mais encore l'éternité des espèces.

Goëthe dit à son tour : « Si les religions étaient données par Dieu, personne ne les comprendrait. Or, comme elles viennent des hommes, elles ne peuvent rien nous révéler sur le monde invisible. »

Je sais bien que l'on commence à faire, de la science des religions, une science semblable à toutes les autres, une science historique et purement humaine ; que l'on commence à en marquer clairement la filiation, à reconnaître qu'elles



procèdent toutes les unes des autres (1); qu'enfin, comme les langues d'origine aryenne, comme la civilisation même, qui s'est déversée de la haute Asie sur les bassins de l'Euphrate et du Nil et de là sur l'Europe, elles ont un point de départ commun dans les croyances patriarcales des brahmes primitifs, dans les hymnes de l'antique Véda. Mais quand même les religions diverses ne seraient que les sectes successives d'une religion primordiale, leur pluralité, bien plus, leur hostilité, n'en serait pas moins évidente, et l'argument subsisterait dans toute sa force irrésistible.

Or, ne parlons pas du dogme sauvage qui damne les nouveaux-nés morts sans baptême (2), ou de celui non moins sauvage qui, malgré saint Paul (3), voue à la damnation éternelle tous ceux qui ont été, qui sont et qui seront hors de l'Église, fussent-ils Çakia-Mouni (le Bouddha), Confutzée, Socrate, Épaminondas,

(1) « Les dieux existants naissent de ceux qui n'existent plus. » (RIG-VÉDA.) — Voir la *Bible dans l'Inde* par M. Louis Jacolliot.

(2) « La damnation des enfants morts sans baptême est de foi constante dans l'Église. Ils sont coupables, puisqu'ils naissent sous le courroux de Dieu... Enfants de colère, par leur nature objets de haine et d'aversion, précipités dans l'enfer avec les autres damnés, ils y restent éternellement sous l'horrible puissance du démon. » On pourrait croire que cette citation, qui révolte la conscience, est encore prise dans le théologien De Bèze. Non; elle est prise dans Bossuet. (*Lettre au pape Innocent XII.*)

(3) « Chacun sera jugé par la loi qu'il a connue. »

Épictète, Marc-Aurèle, Spinoza, Kant, Washington. Ce dogme « consterne le cœur humain, » dit Fénelon, qui était prêtre pourtant, et le dur Calvin lui-même l'appelle, tout en l'adoptant, *decretum horribile*. C'est par ce dogme impie de la grâce, sans laquelle, dit saint Augustin, « la prière même se tourne en péché, » c'est par ce dogme de la prédestination, que furent fondées, maintenues, justifiées, les inégalités sociales auxquelles l'Europe fut en proie depuis la chute de l'empire romain jusqu'à la révolution française. « Sur cette féodalité divine, dit Edg. Quinet, s'est établie la féodalité civile et réelle... Un petit nombre d'élus dans le ciel, un petit nombre d'élus sur la terre. »

Mais pourrai-je jamais me résigner à dire avec Pascal, répétant saint Augustin et Jansénius : « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu si on ne prend pour principe qu'il aveugle les uns et éclaire les autres. »

Quand tu parlais ainsi, infortuné Pascal, il fallait que ton génie et ton cœur fussent bien *abêtis* dans la foi. Oubliais-tu que ton Dieu avait ordonné à l'homme d'aimer ses ennemis et de rendre le bien pour le mal ? Ton Dieu se mettait donc au-dessous de l'homme, en s'affranchissant du précepte qu'il avait donné, en haïssant

ceux qui n'avaient pu le connaître, en rendant le mal à ceux mêmes qui avaient pratiqué le bien ! Il semble que Rousseau répond à Pascal lorsqu'il s'écrie : « Celui qui commence par se choisir un seul peuple et proscrire le reste du genre humain, n'est pas le père commun des hommes ; celui qui destine au supplice éternel le plus grand nombre de ses créatures n'est pas le Dieu clément et bon... S'il était une religion sur la terre hors de laquelle il n'y eût que peine éternelle, et qu'en quelque lieu du monde un seul mortel de bonne foi n'ait pas été frappé de son évidence, le Dieu de cette religion serait le plus inique et le plus cruel des tyrans. » (*Prof. de foi, etc.*) Et Voltaire : « Quel imbécile oserait affirmer que ceux qui n'ont pas connu nos dogmes seront à jamais punis d'être nés avant nous ? » (*De la Paix perpétuelle.*)

« Si Dieu punissoit les enfants des méchants, avait dit Plutarque, il seroit autant digne de moquerie comme le médecin qui, pour la maladie du père ou du grand-père, appliqueroit sa médecine au fils ou à l'arrière-fils. » (*Trad. d'Amyot*) (1).

(1) La vieille Loi de Manou était bien plus juste : « L'homme naît seul, dit-elle, meurt seul, reçoit seul la récompense de ses bonnes actions, et seul la punition de ses méfaits. »

Mais alors aucune théologie n'avait encore obscurci la conscience humaine.

Comment admettre, en effet, comment concevoir que le père commun des hommes ait donné la vérité à quelques-uns, l'erreur à tous les autres ? qu'il ait à ce point avantage ceux qui vivent en certaines régions, à ce point déshérité ceux qui vivent sur le reste du globe ? « Quoi ! s'écrie Voltaire, la lumière du soleil éclaire tous les yeux, et la lumière de Dieu n'éclairerait qu'une petite et chétive nation ! » Accepter le dogme de la grâce, c'est-à-dire du caprice arbitraire, ou soumettre la justice de Dieu au hasard de la naissance, aux degrés de longitude et de latitude, n'est-ce pas lui faire une sanglante injure ? A tous, dirais-je au déiste, il a donné la conscience, qui est la même en tout lieu et à toute époque, en ce sens du moins qu'elle constitue et maintient la société ; à tous il aurait donné la religion, la bonne, la vraie, la sienne enfin, s'il y en avait sur la terre une autre que la conscience. Tous les hommes auraient reçu, en naissant, ce don, le plus inestimable qu'ait pu leur faire le créateur, sans lequel ils ne seraient plus ni égaux, ni semblables, ni frères.

Que l'on consulte les lois morales de Manou, du Bouddha, de Confutzée, de Zoroastre, de Platon, de Zénon, d'Épictète, de Marc-Aurèle, ne contiennent-elles pas les mêmes doctrines, ab-

solument les mêmes, que les lois religieuses de Moïse, de Jésus et de Mahomet ? M. Ernest Havet a prouvé, par son savant et excellent livre *l'Hellénisme*, que, si toutes les fêtes et toutes les superstitions chrétiennes sont sorties du paganisme, de même tous les préceptes dont se compose ce qu'on appelle la *morale chrétienne*, se trouvaient déjà dans les écrits des philosophes grecs et romains (1). De leur côté, MM. Joseph Salvador et

(1) Il faut aller d'Homère à Marc-Aurèle, à travers Thalès, Pythagore, Xénophane, Socrate, Platon, Aristote, Cicéron, Sénèque, Épictète. « On trouvera peut-être, dit M. Havet, que j'ai bien longtemps cité ce que tout le monde peut lire. Mais... il ne me suffisait pas de dire : le christianisme est dans Platon, allez-y voir. J'avais besoin de dire : Le voilà, et de le montrer coulant de ses lèvres. »

Voyez aussi le chapitre *des Vertus et des Vices*, qui fait suite à la *Morale* d'Aristote.

Voyez également les *Tusculanes* de Cicéron, qu'Érasme disait avoir été inspirées de Dieu même. C'est à un livre perdu de Cicéron, l'*Hortensius*, que saint Augustin dut sa conversion. Il en fait l'aveu : « Ce livre changea mon cœur tout-à-coup, et tourna mes vœux vers toi, Seigneur... Je me mis à désirer la sagesse... car la philosophie, pour laquelle ce livre m'enflammait, n'est-ce pas l'amour de la sagesse ? Et la sagesse, n'est-ce pas Dieu ? »

On doit étudier jusqu'aux poètes, Virgile, Horace, Ovide, Propertius, Manilius, Lucain, Pétronne, Perse enfin. Tous, disciples des Grecs, ils sont des précurseurs du christianisme. — Il en est de même de Valère-Maxime, auteur des *Exemples mémorables*, qui sont comme une première *Morale en action*.

Quant à Sénèque, qui ne sait que sa doctrine morale fut tellement semblable, tellement identique à celle des Pères, et jusques dans les termes, que ces Pères ont prétendu qu'il l'avait reçue de saint Paul, lui qui appelait les Juifs *nation abominable*, et qui avait soixante ans quand Paul écrivit son Épître aux Romains ! « Lorsque j'ouvre, dit M. Havet, le trésor de ses Livres et de ses Lettres pour y chercher

Hipp. Rodrigues ont prouvé que ces mêmes préceptes nommés chrétiens se trouvaient aussi dans les prophètes et docteurs du peuple hébreu (1). Enfin MM. Paul Janet et Barthélemy-

la philosophie du temps, je suis embarrassé et effrayé de trouver ce trésor si plein et si riche... Je ne puis transcrire tout Sénèque, et cependant presque tout Sénèque est chrétien; je veux dire que le christianisme est fait en grande partie des idées que Sénèque a si bien rendues. Tertulien dit: « Sénèque, qui est souvent des nôtres. » Il aurait dû dire: « Sénèque à qui les nôtres ont tant emprunté. » — En effet, s'il prêche l'austérité et la charité, même envers les esclaves, s'il prêche enfin toutes les vertus, c'est avec des expressions qui vont être copiées immédiatement par les écrivains et les orateurs de la religion nouvelle. Voici, par exemple, comment il recommande l'aumône: « Au jour de la mort, on n'a plus à soi que ce qu'on a donné... Le sage fera l'aumône comme un homme doit donner à un homme: il lui fera sa part du patrimoine commun. » N'est-ce pas tout à la fois l'aumône et le communisme chrétiens? On peut dire que Sénèque, Lucain, Thræsea et tant d'autres furent les martyrs de la philosophie alors qu'il y avait déjà des martyrs de la religion.

Je devrais citer enfin les divers *Traité*s de Plutarque, le *Manuel* de l'esclave Épictète et les *Pensées* de l'empereur Marc-Aurèle; mais on pourrait objecter que, lorsqu'ils écrivaient, saint Paul avait, en quelque sorte, fixé déjà le christianisme. Et cependant les premiers Pères ont fait de cet *Enchiridion* d'Épictète un vrai livre de piété, d'ascétisme, qui est même devenu la règle de quelques monastères primitifs.

(1) Voyez, par exemple, tout le Livre de Job. Voyez aussi les ouvrages latins où le mosaïsme est expliqué par le juif Philon, d'Alexandrie. Voyez, enfin, dans le Deutéronome, les charitables prescriptions en faveur des étrangers, en faveur des esclaves, de ceux que Sénèque appelait *humiles amici*. Le Koran lui-même les a protégés: « Qui affranchit un homme, s'affranchit lui-même des peines de cette vie et des peines éternelles. » Et pourtant, dix siècles plus tard, Bossuet s'obstinait encore à dire avec toute l'Église: « Condamner l'esclavage, c'est condamner le Saint-Esprit, qui ordonna aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de rester dans leur état. » (*Avert. aux Protestants.*)

Saint-Hilaire conviennent à leur tour et prouvent également, d'après les récents travaux des orientalistes, que ces mêmes préceptes se trouvaient encore, bien antérieurement, dans la doctrine de Confutzée, du Bouddha, de Manou, — tous, sans exception, jusqu'au précepte d'aimer ses ennemis et de rendre le bien pour le mal (1). On peut donc affirmer avec l'illustre et

(1) « Ainsi Hercule combat pour venger l'outrage qu'a reçu la femme d'Eurysthée, son persécuteur, le tyran de sa vie. » (MICHELET, *Bible de l'humanité*)

C'est dans la doctrine du Bouddha (la Raison parfaite), antérieure de six siècles à celle de Jésus, et qui règne encore aujourd'hui sur un tiers à peu près de l'espèce humaine, que se révèle clairement pour la première fois cette loi morale du pardon des offenses, des injures, du mal fait, des douleurs infligées. Qu'on lise les *Soutras* (paroles du maître), ou, dans la légende, les touchantes aventures du missionnaire Poorna et du jeune prince Kounalâ, ou, dans l'histoire, les édits du grand législateur Açoka, elle y est également, elle est partout. Pourrait-on en trouver un plus bel et complet exemple que dans les actions du Bouddha lui-même, lequel, au dire de la légende, « donna son corps en pâture à une tigresse affamée qui n'avait plus la force d'allaiter ses petits ? » Peut-on plus éloquemment que cette parabole ordonner de pardonner à ses ennemis, de rendre le bien pour le mal ? Au reste, il est évident que la doctrine morale du Bouddha contient en entier toute celle dont le christianisme est si fier. Elle recommande une charité sans bornes, une douceur infinie, la bonté et la pitié envers tous les êtres, l'horreur du mensonge, et même des vaines paroles, la patience, la tempérance, l'humilité (« Vivez, ô religieux, en cachant vos bonnes œuvres et en montrant vos péchés »), le culte de la famille, le respect des parents, l'égalité de la femme, la tolérance enfin à l'égard de tous les cultes et de toutes les croyances.

Le Bouddha Çakia-Mouni (Çakia le solitaire, le moine, *μόνος*) a tracé toutes les règles de l'ascétisme qu'ont suivies plus tard les anachorètes chrétiens. Il commande à ses religieux, non-seulement

regrettable Buckle que, depuis l'origine des sociétés humaines, la morale n'a pas fait un pas en avant. C'est la science seule qui a marché, qui marche et qui marchera toujours. Buckle ajoute : « Avancer que le christianisme a révélé à l'homme des vérités inconnues auparavant, prouve dans celui qui hasarde une telle assertion, ou bien une profonde ignorance, ou bien une fraude volontaire. »

Le christianisme n'est donc rien de plus que le mélange de la religion des Juifs et de la philosophie des Grecs, amenées à se confondre par le progrès de l'histoire, comme deux cours d'eau que leur pente fait rencontrer dans le même lit. C'est pourquoi Lessing pouvait dire : « Dans le christianisme, ce qu'il y a de vrai n'est pas nouveau, et ce qu'il y a de nouveau n'est pas vrai. »

de fuir l'adultère, c'est un précepte commun, mais de garder la plus inflexible chasteté, de ne posséder aucun bien, de vivre uniquement d'aumônes, de ne faire qu'un repas par jour, de ne boire que de l'eau, de ne se vêtir que de haillons, ramassés dans les cimetières, de n'avoir aucune habitation, de dormir sous les arbres, non couchés, mais assis, de faire leur confession deux fois chaque mois, publiquement et devant l'assemblée, etc. C'est par la pratique de ces règles austères, et de toutes les vertus dont ils doivent l'exemple, que les religieux bouddhistes pourront devenir dignes d'être exempts des milliers de vies que donne la transmigration, et d'avoir enfin le bonheur de s'abîmer dans le *Nirvâna*, dans le néant. (Voyez *Le Bouddha*, par Barthélemy-Saint-Hilaire.)



« Des lois absurdes, ridicules, barbares, vous en trouverez partout ; des lois contre les mœurs, nulle part. » (VOLTAIRE.) « Jetez les yeux sur toutes les nations du monde... Parmi tant de cultes inhumains et bizarres..., vous trouverez partout les mêmes idées de justice et d'honnêteté ; partout les mêmes principes de morale... La sainte voix de la nature, plus forte que celle des dieux, se faisait respecter sur la terre, et semblait reléguer dans le ciel le crime avec les coupables. » (J.-J. ROUSSEAU.) « La conscience, dit encore M. Havet, plus forte que la tradition, condamnait la mythologie, quand la mythologie blessait la justice et l'honnêteté... On se refusa à croire que les Dieux aient jamais souffert parmi eux des crimes et des scandales *que les hommes ne supportent pas*. C'est-à-dire que l'humanité, qui paraissait se soumettre encore à la religion, lui commandait déjà en effet, la voulant plus pure. On avait sacrifié Socrate aux Dieux, mais on exigeait que les Dieux obéissent à la morale de Socrate. »

Oh ! je pourrais bien dire avec Schiller : « Pourquoi n'admettez-vous aucune religion ? — Par religion. » C'est par piété, en effet, oui, par piété, qu'on refuse d'attribuer à Dieu le gouvernement du monde. Est-ce que le lui attribuer

ne serait pas habituellement proclamer la victoire du génie du mal sur le génie du bien, et dire comme Paul aux Corinthiens : « Le Diable est le Dieu de ce monde ? » La conscience se révolte à penser que ce qui est et ce qui arrive vient de sa volonté, ou seulement de sa permission (1). « Tout brigand qui se trouve à la tête d'une armée, dit Voltaire, commence ses fureurs par un manifeste, et implore le Dieu des armées. » Ainsi parlait-il à l'époque du sceptique Frédéric II ; qu'eût-il dit, ô sainte justice ! à l'époque du pieux Guillaume I<sup>er</sup> ? Louis XIV aussi écrivait, après avoir traîtreusement envahi la Belgique : « Dieu, qui est le protecteur de la justice, a béni et secondé mes armes. » — « Ne faut-il pas toujours, fait observer M. Fustel de Coulanges, que Dieu serve de second à la convoitise et à la force ? » Nous devons à un philosophe belge cette remarque piquante que, de nos jours, en 1854, on a vu la providence catholique de Paris, la providence luthérienne de Londres et la providence musulmane de Constantinople liguées contre la providence gréco-russe de Saint-Pétersbourg. Pouvait-on retrouver le mo-

(1) Si c'est par moi qu'ils règnent de la sorte,  
Je veux, mes enfants, que le diable m'emporte.

(BÉRANGER, *Le bon Dieu.*)

nothéisme au milieu de cette nouvelle *Guerre des dieux*?

Que font deux nations prêtes à s'entre-déchirer ? Elles déclarent, par la voix des chefs qui les mènent à la boucherie, qu'elles remettent leur cause à la décision de la Providence. Hélas ! que ne les prend-on au mot ? car pourquoi, dès lors, se battre avec des sabres et des fusils ? Ne vaudrait-il pas mieux jouer le sujet de la querelle en une partie d'échecs, ou simplement jeter sur le tapis vert les dés du juge Bridoye ? « Comme disent les Talmudistes... , par sort estre, en anxiété et doute des humains, manifestée la volonté divine. » (*Pantagruel*, liv. III, chap. 44.) La Providence déciderait aussi bien sur un coup de cornet que sur des coups de canon. Mais du moins il n'y aurait ni sièges ni combats, ni sang répandu ni larmes versées.

Eh quoi ! la guerre — « où l'on ordonne à tous ce que l'on défend à chacun » (SÉNÈQUE), — la guerre n'est-elle pas la suspension de toute morale et de toute loi ? « Lorsque des imbéciles, dit Voltaire, étendent sur la terre d'autres imbéciles, à la suite d'une querelle ridicule entre deux femmes impertinentes » (1), ou entre d'orgueilleux

(1) Voyez dans Martial (XI, 21, 3) la cynique et sanglante épigramme composée par Auguste sur l'origine de ses démêlés avec

porte-couronne qui se battent par procuration, est-ce Dieu qui assiste à la bataille, s'y mêle et dirige les coups ? Est-ce lui qui fauche les bataillons sous la mitraille ou les foule aux pieds des chevaux ? qui s'amuse, comme César au Cirque, à ce spectacle de fureur et de démente, qui se délecte au concert des plaintes et des malédictions, qui te flaire, « ô grand cadavre des armées » (GEORGE SAND), pour savourer comme une ambrosie l'odeur du sang ? Je lis dans mon journal qu'un honnête ouvrier passe avec sa famille auprès d'un canal gelé sur lequel s'ébattent des enfants. La glace rompt, et les jeunes imprudents sont précipités dans l'eau. Ému de pitié, et vraiment *humain*, le brave ouvrier s'avance sur le bord de la glace, s'y couche, en saisit un, deux, trois, les sauve de la mort. Mais la glace se brise sous l'effort qu'il a fait ; il périt, et laisse orphelins ses propres enfants que nourrissait son travail. Direz-vous que c'est Dieu qui a commis cette monstrueuse iniquité ? Et ne suis-je pas plus pieux que vous lorsque je n'en accuse qu'une loi physique, aveugle, inconsciente, qui fait, sans choix, le mal ou le bien ?

Marc-Antoine (elle est décentement imitée par Fontenelle dans ses *Dialogues des morts*.) Ce furent deux catins, Glycère et Fulvie, qui mirent en feu le monde romain.

« Ce qui doit excuser Dieu, disait Henri Beyle (Stendhal), c'est qu'il n'existe pas, » pensée profonde sous une forme plaisante. Et Diderot : « O Dieu, souffrirais-tu les monstres qui nous dominent et ceux qui les ont formés, si tu étais autre chose qu'un vain épouvantail des nations ! »

Et Diderot encore : « Sur le portrait qu'on me fait de l'Être suprême, sur son penchant à la colère, sur les rigueurs de ses vengeances, sur le rapport de ceux qu'il laisse périr à ceux à qui il daigne tendre la main, l'âme la plus droite serait tentée de souhaiter qu'il n'existât pas. »

—

« Il serait mieux, avait dit Bacon, de ne se faire aucune idée de Dieu què de s'en faire une idée indigne de lui : c'est ce que Plutarque explique fort bien : « Certes, dit-il, j'aimerais mieux que beaucoup d'hommes pussent dire qu'il n'y a jamais eu de Plutarque que s'ils disaient qu'il y eût un Plutarque qui mangeait ses enfants à mesure qu'ils naissaient. » (*Essays, of Superstition.*)

—

« Quand les pauvres disoient à Malherbe qu'ils prioient Dieu pour lui, il leur répondoit qu'il

ne croyoit pas qu'ils eussent grand crédit au ciel, vu le mauvais état auquel il les laissoit en ce monde. (RACAN, *Vie de Malherbe.*)

—

« *Don Juan* : Quelle est ton occupation ?

*Le pauvre* : De prier le ciel tout le jour pour la prospérité des gens de bien qui me donnent quelque chose... Je suis dans la plus grande nécessité du monde.

*Don Juan* : Tu te moques : un homme qui prie le ciel tout le jour ne peut pas manquer d'être bien dans ses affaires.

*Le pauvre* : Je vous assure, monsieur, que le plus souvent je n'ai pas un morceau de pain à mettre sous les dents.

*Don Juan* : Tu es bien mal reconnu de tes soins... Voici un louis d'or... Je te le donne pour l'amour de l'humanité. » (MOLIÈRE.)

—

Les théologiens, je le sais, chercheront un biais pour échapper. « Vous ne connaissez pas, diront-ils à propos de l'ouvrier victime de son dévouement, l'état de l'âme de cet homme ; il était peut-être en péché mortel, etc. » Bien, et ses enfants payent pour son péché. C'est la loi juive et la loi chrétienne. Mais les cinquante-

quatre femmes écrasées naguère dans une église en Suisse, dont le plafond s'effondre sous le poids de la neige ; mais les deux mille sept cents personnes brûlées dans une église du Chili, parce que les prêtres, pour emporter leurs reliques et leurs fétiches, ont fermé, en se sauvant, les portes de la sacristie ; direz-vous qu'elles étaient toutes au même point dignes d'une mort affreuse, qu'elles méritaient toutes également d'être punies par le Dieu qu'elles étaient venues prier ?

« Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :  
Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes ? »  
(VOLTAIRE.)

Encore une fois, c'est moi qui suis l'homme pieux, quand, au lieu d'accuser le Dieu qui doit tout savoir, tout prévoir, tout pouvoir, je déplore simplement qu'une loi physique s'exerce avec tant d'aveuglement et de cruauté (1).

Je sais bien encore que les spiritualistes s'uni-

(1) On pourrait citer à ce propos le mot si juste de Diagoras, de Melos, qui, pour avoir nié formellement toute providence et toute divinité, dut s'enfuir d'Athènes, où sa tête fut mise à prix. C'est le premier raisonneur qui reçut le nom d'*Atheos*. « Diagoras, raconte Diogène-Laërce, était à bord d'un vaisseau qui essuya une fort rude tempête. Pendant le gros temps, les matelots se mirent à dire à Diagoras qu'on avait bien mérité ce qu'on souffrait puisqu'on s'était chargé d'un impie tel que lui. « Regardez, répondit-il, les autres nombreux vaisseaux qui essuyent la même tempête ; croyez-vous que je sois dans chacun d'eux ? »

ront cette fois aux théologiens, et qu'ils me crieront tous en chœur : « Attendez ; justice sera rendue dans une autre vie. » Hélas ! Messieurs, en êtes-vous bien sûrs ? Ne prenez-vous pas encore pour la certitude une espérance fervente ? Jamais personne n'est revenu de cette autre vie pour certifier qu'elle ne nous fera pas défaut. C'est donc une pure supposition que vous faites, *somnia non docentis, sed optantis* (CICÉRON), et j'ai le droit de vous dire à mon tour : « Attendez ; vous allez reconnaître tout à l'heure que votre pure supposition pourrait bien être une illusion pure. »

« Quand je n'aurais, dit J.-J. Rousseau, d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une contradiction si manifeste, une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle me ferait chercher à la résoudre. Je me dirais : Tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurais à la vérité l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avait de sensible est détruit, » etc. (*Prof. de foi*, etc.)

Ainsi donc, on le voit de nouveau, les spiritualistes veulent justifier la Providence par la vie



future — ils n'ont pas d'autre ressource — ; puis, ils veulent prouver l'immortalité de l'âme par la nécessité de justifier la Providence. Le sentiment, qu'ils substituent à la raison, les égare. C'est encore décider une question par une question, et réciproquement; c'est encore, et toujours, tourner dans un cercle vicieux.

Au reste, toute la doctrine de Rousseau repose sur le sentiment. Il l'avoue : « Les arguments de ces ardents missionnaires d'athéisme, dit-il, m'avaient ébranlé sans m'avoir convaincu ; je n'y trouvais point de bonne réponse, mais je sentais qu'il y en devait avoir ; je m'accusais moins d'erreur que d'ineptie, et mon cœur leur répondait mieux que ma raison. » (*III<sup>me</sup> promenade.*) Cet aveu doit nous suffire ; il montre que le déisme de Rousseau — faisant du mari de sa Julie un athée et un sage — n'était pas moins inconséquent que celui de Voltaire.

Reprenons le sujet.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la croyance en ces lois fatales qui mènent le monde, en ces lois sans justice, sans bienveillance, sans pitié (1), s'est répandue parmi les hommes. Elle est aussi vieille que les traditions humaines.

(1) « La nature est sourde aux plaintes et aux prières de l'homme ; elle le rejette inexorablement sur lui-même. » (FEUERBACH.)

Nous allons le démontrer.

Du polythéisme au monothéisme, on a cru voir un progrès immense. Je ne suis pas très-sûr de ce progrès. D'abord, n'est-ce pas du monothéisme religieux qu'est sorti le monothéisme social ? N'est-il pas le prétexte et la justification du pouvoir absolu d'un monarque ? Le roi est l'image du Dieu : Un seul maître dans l'univers, un seul maître dans l'État. *Fiet unum ovile et unus pastor* (Qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul berger). « O roi des dieux, dit Alexandre à Jupiter, notre partage est fait ; à toi le ciel, à moi la terre. » (*Épigr. d'Archelaüs dans l'Anthol. grecque.*)

*Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.*

(VIRGILE.)

Bien plus récemment, Bossuet interprète de même la *Politique tirée de l'Écriture sainte*. « Il faut obéir au prince, dit-il, comme à la justice même... Ils sont des dieux, et participent en quelque façon à l'indépendance divine... On ne doit pas examiner comment est établie la puissance du prince... Au caractère royal est inhérente une sainteté qui ne peut être effacée par aucun crime... Que Dieu retire sa main, le monde retombera dans le néant ; que l'autorité cesse dans le royaume, tout sera en confusion. Consi-

dérez le prince dans son cabinet; de là partent les ordres qui font aller de concert les magistrats et les capitaines, les provinces et les armées. C'est l'image de Dieu, qui, assis dans son trône au plus haut des cieux, fait aller toute la nature. »

Ensuite, c'est assurément le monothéisme qui a engendré l'intolérance. Jéhovah dit de lui-même : Je suis le Dieu jaloux. Les religions polythéistes admettaient volontiers dans leur Panthéon les dieux étrangers, loin d'en proscrire les sectateurs. — *Dignus Roma locus quo Deus omnis eat* (OVIDE) (1). — « Dans le temps que les Romains assiégeaient Véies, l'un d'eux s'approcha de la déesse nationale des Véiens, et lui dit : « Veux-tu venir à Rome, Junon ? (*Vis-ne Romam ire, Juno?*) » La déesse étrangère répondit : « Je le veux. » Elle fut portée dans l'enceinte de Rome; son peuple l'y suivit .. Cette histoire, répétée cent fois, est celle de chacune des conquêtes des Romains. » (EDG. QUINET, *Le génie des Religions*, liv. VII.) « L'esprit tolérant des idolâtres, dans les temps anciens et modernes, dit D. Hume, est évident pour tous ceux qui

(1) Ovide a dit encore :

*Romanæ spatium est urbis et orbis idem.*

C'est précisément la bénédiction papale : *urbi et orbi.*

savent lire les récits des historiens et des voyageurs. Lorsqu'on demanda à l'oracle de Delphes quels rites ou cérémonies du culte étaient les plus agréables aux dieux, il répondit : « Ceux légalement établis dans chaque cité. » (XÉNOPHON, *Mirabilia*.) Les prêtres mêmes, dans ces siècles, pouvaient admettre le salut des hommes d'une autre croyance... L'intolérance des religions qui ont maintenu l'unité de Dieu n'est pas moins remarquable que le principe contraire parmi les polythéistes. » (*The Natural History of Religion*.)

Ce n'est pas comme adoreurs du Christ, mais comme affiliés d'une société secrète (*hæteria*), ennemie de l'empereur et des institutions impériales, en un mot, comme « les ennemis du genre humain » (TACITE), que les premiers chrétiens furent persécutés, avant d'être persécuteurs. Lord Bolingbroke fait remarquer avec raison que les Juifs, très-méprisés des Romains, n'eurent à subir de leur part aucune persécution. « Je mets en fait, dit Voltaire, que les chrétiens ne furent jamais persécutés que comme factieux destructeurs des lois de l'empire; et ce qui prouve qu'ils voulaient commettre ce crime, c'est qu'ils l'ont commis. » Montesquieu démontre en outre avec évidence que l'empire dut en grande partie sa

force à la tolérance exercée envers tous les cultes, et sa faiblesse aux persécutions exigées par l'orthodoxie chrétienne. « Comme les anciens Romains, dit-il, fortifièrent leur empire en y laissant toutes sortes de cultes, dans la suite on le réduisit à rien en coupant l'une après l'autre les sectes qui ne dominaient pas. Ces sectes étaient des nations entières... Justinien, qui les détruisit par l'épée ou par ses lois, et qui, les obligeant à se révolter, s'obligea à les exterminer, rendit incultes plusieurs provinces. Il crut avoir augmenté le nombre des fidèles; il n'avait fait que diminuer celui des hommes. » (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. XX. — Voir aussi la *Politique des Romains dans la religion*.)

En outre de cette grave et juste accusation d'intolérance portée contre le monothéisme, il semble que les esprits sont ramenés au polythéisme par la science moderne et désintéressée. C'est un point qu'il faut brièvement éclaircir.

Tous ces dieux de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, de la Grèce, n'ont jamais été que les personifications des forces de la nature, bienfaisantes ou malfaisantes — *Primus in orbe deos fecit timor* (PÉTRONE) (1); — et la diversifié des

(1) *Jam tum religio pavidos terrebat agrestes.*

(VIRGILE.)

effets, faisant croire à la pluralité des causes, devait conduire à la pluralité des dieux : *Tot nomina quot nomina*.

« L'appellation commune de *Dii, Dei, Divi*, donnée à tous les êtres à l'égard desquels existe un culte, provient de la racine sanscrite *div* (briller), et ne signifie pas autre chose que *les brillants*. Ces mots s'appliquent entièrement aux dieux, et les désignèrent lorsque les Aryens furent parvenus à la période de l'astrolâtrie. Les astres restant à peu près les seuls fétiches adorés, le mot *Deus* devint synonyme d'être puissant; et, transporté en Occident, il fut appliqué par les Aryens aux êtres qui étaient l'objet d'un culte. C'est ainsi que, tandis que les idées se modifient et se transforment, les expressions subsistent, et le mot qui signifiait un astre sert à désigner aujourd'hui un être immatériel et unique, créateur et directeur du monde. (DE MONTRoui, *le Fétichisme*.)

L'empereur Aurélien appelait le soleil *Dieu certain*: *Dii faciant et Deus certus Sol ut senatus de me sic judicet*. (VOPISCUS.)

« Il y avait des divinités pour l'homme et pour la femme, pour l'âge mûr et pour la jeunesse, pour le corps et pour l'esprit, pour la guerre et pour la paix. » (E. HAVET.) Pétronne raconte

l'histoire d'une prêtresse à qui l'on a tué son oie sacrée, mais qui se console en recevant deux pièces d'or, parce qu'elle aura « de quoi acheter des oies et des dieux. »

« Il en est, dit Montaigne, de si chestifs et si populaires, qu'il en faut entasser bien cinq ou six pour produire un espic de bled... Trois à une porte, celui de l'ais, celui du gond, celui du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter, etc. » A tous ces Dieux « chestifs » ont succédé les saints du calendrier. Chacun a son patron dans le ciel ainsi que son ange gardien sur la terre. Si Apolline guérit les dents, Lucie guérit les yeux; saint Elme préserve du tonnerre, et saint Antoine de Padoue fait retrouver les objets perdus, etc.

Ainsi, laissant à part le culte primitif des pasteurs indous, qui se retrouve tout entier dans celui des pasteurs chaldéens, et de là dans celui des patriarches hébreux (1), pour nous borner au culte de l'antique Hellade, aux dieux d'Homère et de Phidias, — Zeus, l'assembleur de nuages, présidait à la partie supérieure de l'atmosphère, que l'on croyait le théâtre des météores ignés, le séjour des éclairs et de la foudre; Hère, sa sœur et

(1) Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les Psaumes aux hymnes des Védas.

sa femme, à la partie inférieure, humide, d'où tombaient la pluie et les brouillards; Apollon donnait la lumière du jour; sa sœur Artémis celle de la nuit; Ouranos était le ciel, Gœa la terre, Poséidon l'Océan, Hestia le feu, Dèmèter et Dionysos les aliments nécessaires, Perséphonè « la graine des plantes » (CICÉRON), qui séjourne trois mois sous terre avant de germer; Minerve sortant du front de Jupiter, la lance à la main, l'éclair qui jaillit du nuage entre-ouvert; Danaë (l'aride), la terre desséchée recevant du ciel une pluie qui vaut de l'or, etc. (1). Et les actions prêtées à ces dieux divers s'expliquaient également par de simples combinaisons naturelles : « Zeus a plu dans la Force (Alcmène), et elle a conçu le Fort (Alcide); Zeus a plu par l'orage dans la Terre (Sémelé), qui, foudroyée, a conçu Bacchus, le vin chaleureux. » (MICHELET.) « On ne s'offensait pas plus des mille hymens de Zeus ou d'Aphrodite, qu'on ne songe aujourd'hui à trouver que l'oxygène est un débauché, parce qu'il s'unit à tous les corps. » (LOUIS MÉNARD.) Là, dans la vieille Grèce, le plus ancien nom de *Dieux* fut, disent les savants, le même que celui de *lois*; et tous ces dieux divers, quand ils fu-

(1) « Je tiens pour dieu tout ce qui me nourrit. » (*Proverbe grec.*)  
*Sine Cerere et Baccho friget Venus.* (Sans Cérès et Bacchus, Vénus est transie.) (*Prov. latin.*)



rent adoptés, sous d'autres noms, par les Romains, même le plus éminent, le chef de l'Olympe, étaient tous soumis aux immuables volontés d'un Dieu supérieur et antérieur, d'un Dieu caché, aveugle, inconscient, qui s'appelait le Destin, et dont les arrêts irrévocables avaient précédé la naissance du monde (1). *Ce Fatum*, auquel son nom, au neutre, semble enlever toute personnalité, c'est précisément le dernier anneau de cette chaîne de lois implacables, mais toujours régulières jusque dans les apparentes irrégularités, qui régissent fatalement l'existence matérielle des êtres et des choses (2).

(1) Dans l'*Illiade* (ch. XXII), on voit Jupiter pesant les destinées d'Achille et d'Hector, et reconnaissant qu'il ne peut sauver le fils de Priam.

Voici comment s'exprime Épicète dans son *Enchiridion* : « O Jupiter, et toi *souverain* Destin, conduisez-moi au but que vous avez fixé. »

Les Égyptiens appelaient leur dieu suprême Ammon « le caché. » « Au sommet du Panthéon égyptien plane un Dieu unique, immortel, incréé, invisible, caché dans les profondeurs inaccessibles de son essence... C'est le Dieu réservé à l'initié du sanctuaire. » (MARIETTE.) C'est le *Deus absconditus* des Écritures.

(2) *Fatum, Parca, Necessitas, Fortuna, Sors* ou *Fors*, Μοῖρα, Ἀνάγκη,

*Indupedita suis fatalibus omnia vincis.*

(LUCRÈCE.)

« C'était dans le fond un vrai athéisme, dit Bayle en parlant des croyances de l'antiquité païenne; c'était convertir en Dieu la nécessité de la nature. » (Art. *Jupiter*, note N.)

Suétone dit de Tibère :... *Circa Deos negligentior; persuasionis-*

On pourrait presque dire aussi les actions des hommes, car ce qu'on nomme leur libre arbitre reste toujours soumis aux lois qui régissent l'univers, et eux-mêmes dans l'univers dont ils font partie. Cela me semble démontré notamment par les statistiques morales (sur les crimes, le suicide, le mariage, etc.), où les faits isolés s'expliquent par l'ensemble des faits généraux. S'il est prouvé, par exemple, que le nombre des mariages est en raison directe du plus ou du moins d'abondance et de facilité de la nourriture, il s'en suivra que, dans un pays où la nourriture est abondante, la volonté de deux conjoints peut être déterminée, sans même qu'ils le soupçonnent, par la facilité de se nourrir (1).

« La liberté humaine, dont tous les hommes se vantent, dit excellemment Spinoza (*Éthica*), n'est que la conscience de leur volonté, jointe à l'ignorance des causes qui la déterminent. » « En effet, ajoute Voltaire, si la contrainte est une nécessité que l'on aperçoit, la nécessité est une contrainte que l'on n'aperçoit point. » « L'homme est libre, dit-il encore, quand il peut ce qu'il veut; mais il n'est pas libre de vouloir. Il est impos-

*que plenus cuncta Fato agi.* (Fort négligent envers les Dieux, et bien convaincu que tout se fait par le Destin.)

(1) Voir, entre autres, la *Physique sociale* de Quetelet.

sible qu'il veuille sans cause. Le nuage qui dirait au vent : je ne veux pas que tu me pousses, ne serait pas plus absurde (1). » Kant reconnaît aussi, en une foule de passages cités par Buckle (*Histoire de la Civilisation*, etc., note A du chapitre I<sup>er</sup>), l'existence d'une « nécessité destructive de la liberté. » « Ainsi, ajoute Buckle, — qui s'élève de l'homme à l'histoire — ainsi, rejetant le dogme métaphysique du libre arbitre et le dogme théologique de la prédestination, nous sommes forcément amenés à conclure que les actions des hommes, étant déterminées uniquement par leurs antécédents, doivent avoir un caractère d'uniformité, c'est-à-dire doivent, dans des circonstances précisément identiques, résulter toujours précisément de la même manière... Toutes les vicissitudes de la race humaine doivent être le fruit d'une double action : une action des phénomènes extérieurs sur l'esprit, une

(1) « Sur un autel de fer, un livre inexplicable  
 Contient de l'avenir l'histoire irrévocable...  
 On voit la Liberté, cette esclave si fière,  
 Par d'invincibles nœuds en ces lieux prisonnière.  
 Sous un joug inconnu que rien ne peut briser,  
 Dieu sait l'assujétir sans la tyranniser,  
 A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,  
 Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée ;  
 Qu'en obéissant même elle agit par son choix,  
 Et souvent au Destin semble donner des lois. »

(*Henriade*, chant. VII<sup>e</sup>.)

action de l'esprit sur les phénomènes. Ce sont là les seuls matériaux d'une histoire philosophique. »

« La liberté, avait dit Descartes, consiste seulement en ce que, pour affirmer ou nier une chose que l'entendement nous propose, nous ne sentons point qu'aucune force intérieure nous y contraigne. »

Telle est aussi l'opinion du grand Leibnitz lorsqu'il dit : « Tout événement présent est né du passé et est père du futur, sans quoi cet univers serait absolument un autre univers. » Telle est encore l'opinion du sage Locke, et M. Littré exprime la même pensée que Spinoza, sous une forme à peine différente. « La volonté, dit-il, n'est pas une faculté qui se détermine par sa propre vertu vers tel motif; au contraire, c'est tel ou tel motif qui détermine la volonté à la résolution qu'elle prend. » Et ailleurs : « ... Avec le libre arbitre l'inintelligibilité est partout. Au contraire, tout devient cohérent et sans contradiction avec l'action des motifs, le conflit des motifs, et la victoire du plus fort motif... En définitive, la liberté, appliquée à la volonté, signifie le pouvoir d'obéir au motif le plus fort. La volonté n'est pas libre, quand ce pouvoir, comme dans la maladie ou la folie, est détruit; elle est libre

quand ce pouvoir demeure intact, comme dans la santé cérébrale (1). »

Aucun phénomène moral ne pouvant être attribué, soit à la liberté absolue, soit à la nécessité absolue, on pourrait conclure que le choix des motifs forme une sorte de liberté dans la nécessité, une liberté suffisante pour s'appeler le franc arbitre. Il me semble que c'est, au fond, l'opinion de Leibnitz, acceptée par divers penseurs plus modernes, MM. Tissot, Dunoyer et Proudhon lui-même. Cette opinion serait justifiée par le système des monades (jadis les *atômes* de Démocrite et d'Épicure, aujourd'hui les *cellules* ou les *globules* des physiologistes), auquel on voit revenir bien des esprits éminents pour expliquer tous les phénomènes, moraux et physiques. Ce système, en effet, semble impliquer que chaque être est doué d'une *puissance* propre, d'une *spontanéité* inhérente à sa nature, et que cette puissance spontanée devient pour les autres êtres qui la subissent une *nécessité* fatale. D'où l'antagonisme et le conflit des forces; d'où

(1) Les vieilles Lois de Manou avaient déjà posé cette règle : « La réussite de toutes les affaires du monde dépend des lois du Destin et de la conduite de l'homme. Les décrets de la Destinée sont un mystère; donc c'est aux moyens dépendants de l'homme qu'il faut avoir recours. » (*Trad. de Loiseleur-Deslongs-champs.*)

Et Michelet, trente siècles après Manou : « Qu'est-ce que l'histoire ? C'est le récit de l'éternel combat de la liberté contre la fatalité. »

la guerre universelle; mais aussi d'où l'équilibre qui, naissant de ce conflit des forces, devient, sinon la paix, du moins l'ordre général tel que nous le voyons établi.

Cette conception du monde, qui vient de Lucrèce, qu'adopta Goethe, et à laquelle se rattache la doctrine darwinienne, exclut radicalement l'idée de Providence, et la remplace. Mais Leibnitz, en son temps, n'osait point aller jusqu'à tirer la conclusion de ses prémisses.

Renouons de nouveau le fil du sujet.

La Genèse dit: « Dieu créa l'homme à son image. » On pourrait répondre: et réciproquement. Il est évident, en effet, comme l'affirmait Aristote en propres termes (*Politica*, L. I), que ce sont les hommes qui ont fait les dieux, et qu'ils les ont faits à leur image.

Ces dieux que l'homme a faits, et qui n'ont pas fait l'homme.  
(CYRANO DE BERGERAC.)

Six siècles avant J.-C., le philosophe grec Xénophanès, cité par Clément d'Alexandrie, combattait en ces termes la superstition de son époque: « Les mortels s'imaginent que les dieux ont leurs formes, leurs vêtements, leur langage... Les Thraces adorent des dieux aux cheveux roux; si les bœufs et les liens avaient des mains pour

tracer des images, ils dessineraient les formes divines semblables à leur propre figure (1). » Anaxagore disait également : « Si les oiseaux se figuraient un Dieu, il aurait des ailes ; celui des chevaux courrait à quatre pieds. » Aristote se moque également de ces dieux à figures d'hommes, « qui ne seraient, dit-il, que des *hommes éternels*. » Et deux mille quatre cents ans plus tard, de nos jours, Feuerbach exprime en une seule courte phrase ce qu'il entend par l'*anthropomorphisme* : « Le Dieu objectif et surnaturel n'est rien autre que le moi surnaturel, l'être subjectif de l'homme sorti de ses limites et hissé au-dessus de son être objectif. » — « Par degrés, avait dit Hume, l'imagination active de l'homme, mal à l'aise dans cette conception abstraite des objets dont il s'occupe incessamment, commence à les rendre plus précis, et à les revêtir de formes plus accessibles à sa compréhension naturelle ; il se les représente comme des êtres sensibles et intelligents à la manière de l'être humain, mus par l'amour ou la haine, se laissant fléchir aux prières, aux offrandes, aux sacrifices. Telle est l'ori-

(1) Voltaire traduit ainsi Xénophanès :

« On ne pense qu'à soi, l'amour propre est sans bornes ;

Dieu même à leur image est fait par les humains ;

Si les bœufs avaient eu des mains,

Ils le peindraient avec des cornes.

gine de la religion. » (*Philosophical works.*)  
Büchner ajoute : « Que l'on songe au ciel poétique des Grecs, peuplé de figures idéales, de dieux éternellement jeunes et beaux, qui vivent, jouissent, combattent comme les hommes, et trouvent le plus grand charme de leur existence à se mêler personnellement aux destinées humaines. — Que l'on songe au sombre et irascible Jéhovah des Juifs, qui punit jusque dans la troisième et quatrième génération (1) ; — au ciel des chrétiens, où Dieu partage la toute-puissance avec son fils, où les bienheureux sont rangés dans un ordre hiérarchique, conforme à nos idées terrestres ; — au ciel des catholiques, où la Vierge, près du Sauveur, plaide en faveur des coupables avec sa tendresse et son éloquence de femme ; — au ciel des Orientaux, qui promet aux croyants de nombreuses heures d'une inaltérable beauté ; — au ciel du Groenlandais, où le bonheur consiste en une grande quantité d'huile de baleine ; — au ciel de l'Indien chasseur, où une chasse éternellement abondante récompense le bienheureux ; — au ciel des vieux Germains, qui buvaient au Walhalla de l'hydromel dans les crânes des en-

(1) Büchner pouvait dire : qui exigeait qu'on lui sacrifîât les premiers nés des hommes et des animaux. Dans la suite, la circoncision remplaça le sacrifice.



nemis vaincus, etc... Partout faiblesse humaine, passions humaines, désir de jouissances humaines ! »

Il est très-important de lire sur ce sujet l'admirable dissertation de Bayle (art. *Nestorius*, note *N*), qui explique comment s'est introduit le culte de la Vierge : « En matière de religion, il n'y a rien qui s'ajuste mieux avec le génie grossier des peuples, que de leur représenter le ciel comme semblable à la terre, etc., » et jusqu'au mot de Brantôme : « Pour fin, une cour sans dames est une cour sans cour. »

« Le problème religieux, dit à son tour M. Émile Burnouf, présente cette alternative : Les religions sont-elles l'œuvre immédiate et volontaire d'une puissance cachée, qui les donne en présent aux hommes, à certains moments de leur histoire..., ou bien sont-elles les productions spontanées des forces ordinaires de la nature, qui, agissant à de longues périodes, se manifestent par des phases successives ? Dans le premier cas, il n'y a aucune raison sérieuse d'attaquer une religion quelconque... L'intolérance des religions entre elles devient condamnable à tous les points de vue... Dans l'autre cas, ces actions soudaines d'une puissance insaisissable disparaissent ; Dieu cesse de refaire continuellement son œuvre, ou de la

réparer... Au lieu d'être l'ouvrier, il est le modèle; le véritable ouvrier, c'est l'homme. Le même qui bâtit les temples, dresse les autels, offre les sacrifices, compose les prières... est l'interprète de la pensée religieuse, le prophète qui l'annonce... Ainsi, dans l'hypothèse que nous exposons, et qui est celle de la science, les religions cheminent suivant des lois naturelles. Comme un être vivant qui naît d'un germe insaisissable, grandit dans l'œuf maternel et ensuite dans sa liberté, touche à sa plus grande vigueur, puis voit sa puissance de vivre décroître par degrés, et enfin retourne aux éléments d'où il est sorti..., ainsi une religion nouvelle naît au sein d'un peuple sans qu'on la voie; c'est une société secrète, un mystère; bientôt elle se rend visible, subjugué les esprits, devient toute-puissante; plus tard elle décroît, et voit la place qu'elle occupait envahie peu à peu par une idée nouvelle dans laquelle elle est enfin absorbée. » (*La Science des religions.*)

A chaque enfantement d'un culte succédant à l'autre, il arrive, sous une forme quelconque, ce qui est arrivé dans les premiers conciles où fut fondé le christianisme; on met aux voix, parmi les Pères et les Docteurs, ces croyances nouvelles, même les plus abstraites, les plus métaphysiques :

*Placet ne hoc omnibus? — Placet.* Et, sur cette simple formule, « une charte est bâclée. » Que dis-je, une charte ? un dogme ! qui a la prétention de lier à jamais les consciences. On voit, du reste, qu'en tout temps et en tout pays, les hommes, comme les chantres des hymnes du Véda, peuvent se proclamer « auteurs des dieux (1). »

L'idée d'un Dieu, pluriel d'abord, puis unique, s'est faite peu à peu parmi l'humanité. Si l'on s'en rapporte à ces hymnes très-antiques du Rig-Véda — les hymnes du « pays des sept fleuves » — qui sont les premiers bégaiements d'une langue humaine conservés par la tradition, elle est née probablement dans les profondeurs des temps pré-historiques, avec la connaissance et l'emploi du feu (l'*agni* des Aryens primitifs, devenu l'*ignis* des Latins) ; et la première cérémonie d'un culte quelconque fut sans doute le frottement d'un bâton dans un bois creux pour en faire jaillir la flamme, cette flamme qui ouvrait passage aux hommes dans les forêts vierges. « ... Le foyer s'est allumé de deux branches frottées l'une contre l'autre. Il s'est montré, il a souri, il a jailli, le feu, le céleste Agnis, le précurseur, le messenger

(1) « Le mortel a fait l'immortel. »

(RIG.-VÉDA.)

des dieux, le purificateur, le père de la foudre. Il est arrivé sur son char, traîné par des chevaux rouges. Une forêt lui est donnée en sacrifice. Il consume la chevelure de la terre, et les flammes hennissantes ouvrent une large voie à son char... » (Paraphrase d'un hymne du Rig-Véda, par Edg. Quinet.)

Le culte du feu, inauguré par les Lois de Manou (2), s'est propagé dans l'antique religion du Persan Zoroastre (Zerdouscht), et s'est conservé, sans interruption jusqu'à nos jours, parmi les Guèbres, qui sont les Juifs de l'Orient. Voici ce que le feu répond, d'après le *Zend-Avesta* (*Parole de vie*), aux offrandes des mages : « Soyez heureux et à jamais rassasiés ! que les troupeaux de bœufs se multiplient !... Que ce que vous désirez advienne ! C'est le souhait que je fais pour vous, en échange des branches sèches que vous m'apportez pieusement. »

Personne n'a d'ailleurs oublié les autels d'Abel et de Caïn, où le feu du ciel vient consumer l'offrande, ni l'autel que dressa Noé au sortir de l'arche : « ... Et prenant de tous les animaux, il les offrit en holocauste sur cet autel, et le Seigneur

(2) « Le père est le feu sacré, perpétuellement entretenu par le maître de la maison ; la mère, le feu des cérémonies ; l'instituteur, le feu des sacrifices ; et cette triade de feux mérite la plus grande vénération. » (Trad. de LOISELEUR-DESLONGSCHAMPS.)

en reçut une odeur qui lui fut très-agréable. » (*Gen.*, ch. VIII.) « Le feu brûlera toujours sur l'autel, sans qu'on le laisse jamais éteindre. » (*Lévitique*, VI, 12.) Cette pratique des Hébreux s'est retrouvée chez leurs voisins les Phéniciens de Tyr (1); en Grèce, dans le culte du foyer domestique; à Rome, dans le temple de Vesta; au Pérou ancien, parmi les vestales de Cusco et de Quito (2).

Parti de ce fait si simple et si concret, l'usage du feu, mais emporté par la pente naturelle de son développement, l'esprit humain créa successivement dans sa marche toutes les abstractions métaphysiques et toutes les entités religieuses (3). Aujourd'hui, par le progrès continu de la science,

(1) « Dans le temple de Baal-Hammân, on entretenait un feu perpétuel, et lorsque les Tyriens allaient au loin fonder une colonie, un prêtre leur portait un brasier sacré allumé au feu du temple métropolitain. » (ALBERT RÉVILLE, *la Religion des Phéniciens*.)

(2) C'est de ce culte du feu, chargé de toutes les purifications, qu'est née la légende du purgatoire. Ce que saint Augustin avait nommé, dans une simple métaphore, *ignis purgatorius*, est devenu, par le pape Grégoire-le-Grand, au VI<sup>e</sup> siècle, et par le concile de Florence, en 1439, un véritable dogme, un article de foi.

(3) Ce que Michelet nomme les Dieux-nature, les Dieux-humains, les Dieux-moraux (*Bible de l'Humanité*.) Dans ses déclamations sur les *Ruines*, Volney trace un plan analogue pour la série des religions : Culte des éléments — culte des astres — culte des symboles ou idoles (polythéisme) — culte des deux principes (dualisme) — culte de l'âme du monde (monothéisme) — culte de l'univers (panthéisme); culte mystique (vie future), etc.

qui ramène l'esprit humain aux réalités concrètes et démontrées, aux faits d'expérience et de certitude, l'idée de Dieu commence à se défaire, et déjà, comme les rois, les cultes *s'en vont*.

Mais ce passage de la foi à la science, du passé à l'avenir, ne se fait qu'avec lenteur, et par des degrés successifs. « Pour s'élever à une conception supérieure, dit M. Guarin de Vitry, pour passer de la conception du monde dérivé d'une volonté à celle de l'ordre naturel résultant des propriétés des choses, il est impossible que la transition s'effectue directement. Le système antérieur est trop cohérent et trop enraciné ; il faut que sa décomposition soit successive et progressive. La constatation d'une relation constante entre deux ou plusieurs phénomènes fait naître l'idée de loi naturelle ; une première scission se manifeste ; le système, une fois entamé, se désagrège de plus en plus ; des groupes entiers d'idées se détachent, et le mouvement de dissolution continue jusqu'à ce que, sur le terrain déblayé, se construise le nouvel édifice mental avec une autre base... Figurons-nous la distance qui sépare l'état mental d'Auguste Comte de celui de Dante. Pour la combler, il a fallu la longue et pénible élaboration à laquelle ont présidé successivement Copernic, Bacon, Galilée, Descartes, Newton, Lavoisier,

Laplace, Cuvier, Bichat et autres, la découverte de l'Amérique et du télescope, la démolition accomplie par Voltaire et l'Encyclopédie, enfin les pressentiments de la possibilité d'une science sociale, éclos sous l'inspiration de la révolution française. Malgré toute la puissance de son génie, Dante n'aurait pu passer à l'état de savant positif, sans la dissolution successive de toute sa synthèse intellectuelle. »

M. Émile Burnout, qui traçait tout-à-l'heure en quelques mots l'histoire des religions, va nous dire aussi comment les orthodoxies, immuables, périclitent sous les coups de la science, progressive. « Il est inutile de vouloir le nier ou le dissimuler, science et orthodoxie se sont exclues dans tous les temps et chez tous les peuples où elles ont co-existé. Pendant la période plus ou moins longue d'une décadence sacerdotale, la société est livrée à une lutte... Des deux côtés, on crie à l'oppression, à l'injustice. Les orthodoxes font voir la société se désorganisant, les temples désertés, les dieux outragés, l'iniquité et le crime établissant leur règne et livrant les hommes séduits à une damnation éternelle. Les libres penseurs, les sages, comme disaient les Grecs, les hommes de science enfin, s'appliquent à dissiper les terreurs de l'autre monde ; ils appellent les

hommes à la liberté, à l'effort personnel, à l'instruction, qui élève l'intelligence, au travail, qui adoucit et orne la vie, à l'économie, qui assure l'avenir de la famille, à l'exercice des droits civils, qui améliore les cités, et des droits politiques, qui font la force des États, à la paix enfin, bien suprême de l'humanité. »

Les religions ont déjà perdu de leur importance à tel point qu'on les voit chaque jour sacrifiées à des motifs d'intérêt, à de simples convenances : par exemple dans les mariages. Pourrait-on nommer une princesse, catholique ou protestante, qui, depuis la grande Catherine, ait refusé de se faire grecque pour devenir seulement grande-duchesse en Russie ? C'est encore, dans les mariages mixtes, sur de simples convenances que les parents — sans en avoir le droit — règlent le sort religieux de leurs enfants. Et puisque le monde est si parfaitement indifférent à ce qu'on professe telle religion ou telle autre, ne devrait-il pas se montrer tout aussi indifférent à ce qu'on n'en professe aucune !

Ne cherchons donc jamais dans le ciel — mot vide de sens — la raison de ce qui se passe sur la terre. Disons aujourd'hui : « Aide-toi, le ciel ne t'aidera pas. » Est-il besoin, à ce propos, de faire ressortir la complète inutilité des prières (à moins



qu'on n'imité Diogène, qui demandait l'aumône aux statues, pour s'habituer, disait-il, à être refusé?) Si toutes obtenaient ce qu'elles demandent — toujours dans un but égoïste — comme l'un veut de la pluie et l'autre du soleil, le monde serait livré à une confusion inexprimable. Mais si un choix paraît se faire, si une partie seulement des prières est ou semble exaucée, c'est qu'une force existe, supérieure à vos vœux. Donc elle agira bien sans vous, pour vous. « Il faut alors, suivant la plaisante expression de Montaigne, des-prier vos prières. » En d'autres termes : Croyez-vous à la Providence? Alors vous devez vous abandonner à sa direction ; vous n'avez nul droit d'intervenir dans ses desseins ; vous ne pouvez mettre en suspicion ni sa prévoyance, ni sa justice, ni sa bonté. N'y croyez-vous pas? Alors vos requêtes vont se perdre dans le vide et n'aboutissent à personne. Dans l'un ou l'autre cas, que le monde soit régi par un Dieu personnel ou par l'ensemble d'immuables lois générales, la prière devient une espèce de révolte. Soumettez-vous. « On se soumet avec gravité, dit Sainte-Beuve, que je fais parler encore. Cette gravité respectueuse et muette de l'homme qui pense est à sa manière une religion, un hommage rendu à la majesté de l'univers. »

Mais enfin, dira-t-on pour conclure, avouer notre ignorance profonde sur tous ces grands problèmes de la vie générale et des destinées particulières, problèmes que l'homme aspire, en vain, je pense, à sonder et à résoudre un jour, c'est avouer que nous vivons dans un monde inférieur, imparfait, incomplet, où l'homme ne peut pas plus satisfaire ses aspirations de légitime curiosité que ses rêves de bonheur constant et d'idéale perfection. Hélas ! qui en doute ? S'il fallait prouver par exemple que notre monde est imparfait, ne suffirait-il point de montrer du doigt la face de la terre, vaste champ de carnage où la conservation se fait par la destruction, où la vie ne s'entretient que par la mort, ne s'alimente que de la vie (1) ? — *Bellum omnium contra omnes* — *The struggle for life*. — Le hareng avale de petits mollusques, et le requin avale un banc de harengs ; la perdrix mange des insectes, et l'épervier mange la perdrix ; l'homme dévore toute la création, et l'homme — oublieux de la grande parole de Sénèque : *homo homini res sacra* —

(1) Le Seigneur dit à Noé et à ses fils au sortir de l'arche : « Nourrissez-vous de tout ce qui a vie et mouvement. » (*Gen.*, ch. VIII.)

Une seule législation, celle de Manou, que l'on suit encore dans l'Indoustan, a donné des préceptes contraires : « Il n'y a pas de mortel plus coupable que celui qui augmente sa propre chair aux dépens de la chair des autres êtres. — Il me dévorera dans une autre vie celui dont je mange la chair ici-bas. »

l'homme tue l'homme. Écoutez Bossuet : « Les hommes en sont venus à ce point de s'entretuer sans se haïr. » Écoutez aussi Joseph de Maistre, autre père de l'Église : « Le carnage permanent est prévu et ordonné dans le grand Tout. Mais cette loi s'arrêtera-t-elle à l'homme ? Non, sans doute. Cependant quel être exterminera celui qui les extermine tous ? Lui ; c'est l'homme qui est chargé d'égorger l'homme. » Écoutez encore Pascal : « Pourquoi me tuez-vous ? — Hé, mon ami, vous vivez de l'autre côté de l'eau. Si vous viviez de ce côté-ci, ce que je fais serait injuste, et je serais un assassin. Mais vous vivez de l'autre côté ; ce que je fais est juste, et je suis un brave. »

Comptez seulement les victimes de la sanginaire superstition et de l'aveugle combat des dogmes ; comptez seulement les hécatombes de troupeaux humains qu'ont immolées, en passant sur la terre, les illustres pontifes du dieu Sabaoth, ces grands égorgeurs qu'on nomme conquérants, un Cambyse, un Attila, un Gengis-Khan, un Napoléon, un Bismarck. Ah ! l'on peut bien dire avec ce farouche de Maistre : « La terre entière, continuellement imbibée de sang, n'est qu'un autel immense où tout ce qui vit doit être immolé, sans fin, sans mesure, sans relâche, jus-

qu'à l'extinction du mal, jusqu'à la mort de la mort. »

Et s'il fallait démontrer ensuite que ce monde est incomplet, on le pourrait non moins aisément par un fait sans réplique, et pour ainsi dire d'un seul mot. Non-seulement nous n'avons qu'une bouche pour respirer, parler, rire, chanter, manger, boire, cracher, vomir; mais — dénuement plus étrange et plus inconcevable! — tous les grands animaux de la création terrestre, l'homme compris, n'ont qu'un seul et même organe pour les fonctions les plus nobles et pour les fonctions les plus viles de l'animalité : la génération et les déjections. « On a logé pesle-mesle, dit Montaigne, nos délices et nos ordures. » Qu'une femme ait le même organe pour l'amour et pour la maternité, passe : elle est mère parce qu'elle fut épouse. Mais que cet organe, qui devrait être le sanctuaire de son corps, en devienne l'égout chaque jour et chaque mois, voilà qui est abominable. Et les livres saints disent que Dieu fit l'homme à son image ! O folie ! Ce Dieu aurait donc aussi... mais laissons aux dévots les blasphèmes (1).

(1) O homme, qui oses te dire l'image de Dieu, dis-moi si Dieu mange, et s'il a un boyau rectum?... Toi, l'image de Dieu sur ta chaise percée! etc. (VOLTAIRE).

Alors, dira-t-on, pourquoi sommes-nous dans ce monde inférieur, imparfait, incomplet, tandis que l'imagination de chacun de nous en rêve un meilleur, en reconstruit un autre moins barbare et moins dénué, plus digne de créatures supérieures et de leurs vastes ambitions ?

— Pourquoi ?

Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiront jamais (1).

Autant vaut-il demander : Pourquoi la terre tourne-t-elle autour du soleil, et le soleil sur son axe ? — Pourquoi suis-je moi ? — Pourquoi êtes-vous vous ? — Pourquoi, comme dit le prince indien de d'Alembert, y a-t-il quelqu'un et quelque chose ? Questions puérides, si l'on veut, « questions d'aveugles-nés demandant ce qu'est la lumière ; » mais qui, demeurant sans réponse possible, épouvantent l'esprit et la raison. Gassendi se plaignait justement « que la nature eût donné tant d'étendue à la curiosité, et des bornes si étroites à la connaissance. » Jamais, en effet, comme le veut Goethe après Diderot, jamais il ne faut demander : « Pourquoi ? » Il faut seulement demander : « Comment ? » A cette unique forme de question la science humaine peut répondre, car tout le reste « est caché dans la majesté de la

(1) *Sors tua mortalis, non est mortale quod optas.*

---

nature (1). » Ainsi que le dit Montaigne, « les extrémités de nos perquisitions tombent toutes en éblouissements. » « Et tout ce que peut faire notre intelligence, ajoute Pascal, c'est d'apercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un désespoir éternel d'en connaître ni le principe ni la fin. »

(1) *Omnia incerta ratione, et in naturæ majestate abdita.*  
(PLINE.)

## IV

## L'ÂME ET LA VIE FUTURE.

Par sa loi ridicule du 18 floréal an II, et sous le nom usurpé du peuple français, Robespierre, en disciple aveugle du *Contrat social*, décréta « l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. » Nous avons trouvé de puissants auxiliaires pour discuter le premier de ces dogmes ; pour discuter le second, nous en trouverons de plus puissants encore.

En effet, tout philosophe qui n'accepte pas Dieu n'accepte pas l'âme(1); mais bien des déistes ne l'acceptent pas non plus. Voltaire entre autres. Si, tout en admettant « l'ouvrier de l'ouvrage, » — ce que Goethe nomme par moquerie « le Dieu horloger, » — il rejette la Providence, — ce qu'Épicure avait nommé la « vieille diseuse de bonne aventure » (*anus fatidica*), — Voltaire rejette aussi l'âme, en tant que substance immatérielle, distincte du corps, l'ayant précédé et lui survivant. L'âme étant l'ensemble des fonc-

(1) « Le Bouddha n'admet pas plus l'âme humaine qu'il n'admet Dieu. » (BARTHÉLEMY-SAINT-HILAIRE.)

tions de l'être animé, la résultante de l'organisme, ce que le chrétien Arnobe lui-même appelle « le ferment de la vie » (*fermentum vitæ*), ce que Leibnitz appellerait « la synergie des monades, » — de même que Dieu est la résultante des lois générales de l'univers, — Voltaire ne voit l'âme que dans le corps, comme, après Bruno et Spinoza, dans le monde il aurait pu voir Dieu, qui serait l'âme universelle du corps universel. — *Quid est Deus? mens universi.* (SÉNÈQUE.) (Qu'est-ce que Dieu? L'âme de l'univers) (1). — « Si l'on admet, dit-il en substance, et d'accord avec l'illustre auteur de *l'Essai sur l'entendement humain*, que Dieu a pu donner à une certaine portion de la matière vivante, arrangée d'une certaine façon, et qu'on nomme l'œil ou l'oreille, le don de la vue et de l'ouïe, pourquoi ne pas admettre qu'il a pu donner à une autre partie de l'organisme, nommée le cerveau, le don de la pensée? » « Dire que Dieu ne peut rendre la matière pensante, c'est dire la chose la plus insolument absurde que jamais on ait osé proférer dans les écoles privilégiées de la démence. » (*Dict. Phil. art. Ame.*) « La végétation n'est-elle pas

(1) Varron avait donné la même définition : « Une âme qui gouverne le monde par le mouvement et l'intelligence. » — Dans les lois de Manou, Brahma est appelé *Paramâtmâ*, « la grande âme. »



un mot dont on se sert pour signifier la manière inexplicable dont l'Être suprême a voulu que la plante tirât les sucs de la terre ? L'âme est de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obscurément les ressorts de notre vie » (*Dialogue de Cu-su et Kou*) (1). Là, Voltaire triomphe ; et aussi lorsqu'il ajoute : « Si l'âme était un être à part, la pensée serait non-seulement son action, mais son essence ; elle penserait toujours. Ce qui n'est point. Dans un sommeil profond, une léthargie, un évanouissement, l'homme pense-t-il ? » « J'ai le malheur, dit Locke, de ne pas concevoir qu'il soit plus nécessaire à l'âme de penser toujours, qu'au corps d'être toujours en mouvement. » Enfin Voltaire triomphe encore lorsqu'il dit à peu près : « Toutes ces âmes immatérielles et immortelles, données aux multitudes de générations humaines depuis la création (il devait dire aux foules d'êtres animés qui peuplent tous les mondes dans l'infini de l'espace et du temps), d'où viennent-elles ? De quel réservoir inépuisable Dieu va-t-il les tirer ? Et dans quel autre univers, hors de l'espace et du temps, les fera-t-il passer après le court pèlerinage de la

(1) J'ajoute : Nos organes ne peuvent-ils posséder par eux-mêmes les qualités qui leur sont propres ? N'ont-ils pas la *force* que possède toute *matière* ? Ainsi, sans être matière elle-même, la gravitation n'est-elle pas inhérente à toute matière ?

vie ? Ont-elles été formées toutes à la fois pour descendre chacune à son tour ? Ou chacune est-elle formée quand son tour arrive ? Et quand ces âmes, venues on ne sait d'où, allant on ne sait où, se joignent-elles aux corps qu'elles doivent animer et conduire (1) ? Est-ce à l'instant précis de la conception ? Alors, comme Voltaire le dit avec son rire plein de sens, avec ce « rire terrible » dont parle Isaïe, « Dieu serait à l'affût de tous les rendez-vous, » dans tous les mondes, et à tous les instants de l'éternité, pour lancer une semence d'âme avec une semence de corps ; et je n'ose redire crûment après lui en quel voisinage immonde l'âme serait logée pendant les neuf mois de la gestation (2). Est-ce au moment de la naissance ? Mais l'enfant avait déjà la vie foetale ; il avait pu mourir, déjà vivant, dans le sein de sa mère. L'âme qu'il prend avec la vie respiratoire, c'est la respiration, c'est le souffle, ce *souffle de vie* que Dieu, d'après la Genèse, *souffla aux narines de l'homme* ; c'est le  $\piνεϋμα$  des Grecs, qui devient  $\psiυχη$ , sensation, puis  $νοϋς$ , intelligence ; le *spiritus* des Latins, qui devient *anima*

(1) *Ignoratur enim quæ sit natura animæ ;  
Nata sit, an, contra, nascentibus insinuetur.*

(LUCRÈCE.)

(2) « L'âme immortelle a donc son berceau entre deux cloaques ! » etc.

et *mens*. Est-ce que l'âme entrerait dans le corps avec la première bouffée d'air ? Quand donc alors ?

Saint Thomas, de la *Somme*, affirme que l'âme reçoit son être dans le corps, mais il se garde bien de dire à quel moment de la vie corporelle ; et lorsqu'il ajoute que l'âme est végétative, sensitive et intellectuelle ; qu'elle est toute en tout et toute en chaque partie ; qu'elle est la cause efficiente et formelle du corps, etc. ; lorsque le mystique saint François de Sales écrit à son tour : « Notre âme réside toute en tout son corps et en chacune des parties de son corps, comme Dieu est tout en tout le monde et tout en chaque partie du monde ; » que peuvent-ils nous apprendre par ces phrases creuses, où le contradictoire se mêle à l'incompréhensible ?

En vérité, l'on pourrait dire de la scolastique ce que les Grecs disaient de la dialectique de Chrysippe le stoïcien : qu'elle ressemble aux écrevisses où il y a plus à éplucher qu'à manger.

Et si l'homme a une âme, pourquoi pas le singe, le chien, l'éléphant, le perroquet, et, de proche en proche, tous les animaux, jusqu'à l'huître et au corail ? Descartes dit non ; mais Montaigne, Lafontaine, Bayle, Condillac et M<sup>me</sup> de Sévigné disent oui, avec l'antiquité tout

entière. Aussi bien que l'homme, en effet, les animaux ont tous les organes de la sensation et du sentiment ; ils ont une volonté, des désirs, de la mémoire, des idées, des combinaisons d'idées, et jusqu'à la faculté de certaines actions morales. Quel autre nom donner, en effet, au dévouement d'un chien pour son maître, d'une poule ou d'une perdrix pour ses poussins ? « Les bestes, dit Montaigne, qui servent, aiment et défendent leurs bienfaiteurs et qui poursuivent et outragent les étrangers... elles représentent en cela quelque air de notre justice ; comme aussi en conservant une égalité très-équitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont plus vive et plus constante que non pas les hommes. » M. le docteur Clavel fait remarquer avec raison que, dans la domesticité intime, le chien commence à prendre une sorte de conscience, celle qui naît de la vie de famille, et à la montrer par sa fidélité dans la garde des objets communs.

Ou pourrait même s'appuyer sur une raison morale pour prétendre que les animaux ont droit à l'immortalité. Dans l'état sauvage, les uns, toujours en crainte de la mort, sont dévorés par les autres ; dans l'état domestique, nous en voyons autour de nous, tels que les chiens et les

chevaux , mener une vie misérable et souffrir d'indignes traitements. Les hommes ont fait même des lois pour la protection des animaux. A ceux-là, une vie future n'est-elle pas due pour la réparation des maux qu'ils ont soufferts? L'immortalité n'est-elle pas aussi pour eux une condition nécessaire de la justice divine?

Il est certain que toute l'antiquité, de Pythagore à Galien , admettait que l'âme des bêtes est absolument semblable à celle des hommes , et qu'entre toutes les espèces animales, il n'y a, dans l'intelligence et le raisonnement, d'autre différence que celle du plus et du moins. C'est une opinion que Leibnitz professe expressément. « Il ne manque aux animaux que la parole, avait dit Porphyre, le doux adversaire des chrétiens ; mais, s'ils l'avaient, oserions-nous les tuer et les manger? Oserions-nous commettre ces fratricides? »

« Si vous admettez , dit Pardies , que tout ce qui se passe de plus admirable dans les bêtes peut se faire par le moyen d'une âme matérielle, ne viendrez-vous pas bientôt à faire le pas, et à dire que tout ce qui se passe en l'homme peut se faire aussi par le moyen d'une âme matérielle?... Si vous admettez que les bêtes , sans aucune âme spirituelle, sont capables de penser, d'agir pour une fin, de prévoir le futur, de se ressouvenir du

passé, de profiter de l'expérience par la réflexion, pourquoi ne direz-vous pas que les hommes sont capables d'exercer toutes leurs fonctions sans aucune âme spirituelle ? » (*De la connoissance des bêtes*) (1).

Il est évident qu'entre un chimpanzé que l'éducation peut faire un serviteur docile et fidèle, obéissant à la parole, et un Doko d'Abyssynie dévorant tout crus des insectes, des serpents, des souris, vivant nu, isolé, sans demeure, sans feu, en véritable brute, il y a bien moins de distance, sur l'échelle des êtres, qu'entre ce Doko inepte et un Européen civilisé. Cependant c'est un homme. Comment donc peut-on séparer radicalement l'espèce humaine de toutes les espèces animales, même anthropomorphes ? Comment peut-on condamner celles-ci — avec les cartésiens — à n'être que des machines à rouages, des horloges, des tourne-broches, tandis que l'homme, même dans ses plus abjectes familles, est somptueusement gratifié d'une âme immatérielle, d'une âme immortelle ?

Le moyen d'en rien croire, à moins qu'être insensé ?

(1) Voir les remarques de Bayle sur ce sujet, art. RORARIUS, notes D, E, F, etc. — Ce Rorarius, légat du pape Clément VII en Hongrie, est auteur du livre singulier *Quod animalia bruta ratione utantur melius homine*. (Que les animaux brutes font meilleur usage de la raison que les hommes.)

N'est-ce pas contraire à toute raison, à toute justice, comme à toute expérience ?

En vertu de ce raisonnement, l'âme des bêtes serait-elle immortelle aussi, comme l'admet hautement l'illustre naturaliste Agassiz, après Scot-Erigène et Daniel Sennert ? Mais que fera-t-on de l'âme d'un polype qui, coupé en deux, trois, quatre morceaux, forme deux, trois, quatre êtres différents ? Et quelle rémunération donner aux actions de la vie des animaux ? Quoi que dise la Genèse du pacte que Dieu fit avec eux, et bien qu'il prononce contre eux des châtimens (*Exode*, XXI, 28 et suiv., *Lévitique*, XX, 15 et 16), les animaux à l'état de nature n'ont aucune connaissance du bien et du mal, du juste et de l'injuste ; ils n'ont aucun libre arbitre, ils suivent leurs penchans naturels, comme une rivière suit sa pente. « La nature commande, et la bête obéit. » (J.-J. ROUSSEAU.) Dès lors, ils ne méritent ni récompense ni punition.

Et pourquoi ne pas étendre ce don de l'âme jusqu'aux végétaux, comme l'admet l'éminent physicien Hirn, qui leur accorde, sinon l'intelligence, au moins le sentiment — car les végétaux, en effet, ont aussi une vie, une respiration et l'union des sexes — et qui pourrait même leur accorder une certaine intelligence, puisqu'ils re-

cherchent la lumière, puisqu'ils savent choisir, dans la terre, l'air et l'eau, les sucs nutritifs qui conviennent à leur conservation ?

L'on se jette ainsi dans des difficultés insolubles, dans des impasses sans issue, dans des non-sens.

« Un être incorporel qui meut un corps ! un être intangible qui touche mes organes ! un être simple qui augmente avec l'âge ! un être incorruptible qui dépérit par degrés ! » (*Lettres de Memmius à Cicéron*) (1).

« Si une tulipe pouvait parler, dit ailleurs Voltaire (art. *Ame*), et qu'elle te dit : « Ma végétation et moi nous sommes deux êtres joints évidemment ensemble, » ne te moquerais-tu pas de la tulipe ? — Nous désirons, dit-il aussi (*Dialogues*) ; mais il n'y a point en nous un être réel qui s'appelle désir. Nous voulons, mais il n'y a point dans notre cœur une petite personne qui s'appelle volonté. Nous imaginons, sans qu'il y ait dans le cerveau un être particulier qui imagine. » — « L'âme, dit-il encore, est une propriété donnée à nos organes et non une substance. L'homme, par sa raison non encore corrompue, a-t-il pu s'imaginer qu'il était double, qu'il était

(1) *Tangere enim et tangi nisi corpus nulla potest res.*  
(LUCRÈCE.)



composé de deux êtres, l'un visible, palpable et mortel, l'autre invisible, impalpable, immortel? N'a-t-il pas fallu des siècles de disputes pour venir enfin jusqu'à cet excès de joindre ensemble deux substances si dissemblables, la tangible et l'intangibile, la simple et la composée, l'invulnérable et la souffrante, l'éternelle et la passagère? » (art. *Homme.*)

Comment voulez-vous qu'un être qui a commencé puisse ne pas finir? La naissance exige impérieusement la mort. Donc, pour que l'âme pût succéder au corps, il faudrait qu'elle l'eût précédé. Or, s'il était vrai que l'âme préexistât au corps, et qu'en venant l'animer, elle lui apportât toutes les facultés mentales, y compris la mémoire, comment n'aurait-elle pas quelque souvenir d'une vie antérieure à la vie corporelle? Cette question forme l'un des arguments favoris de l'école d'Épictète :

*... Si in corpus nascentibus insinuat,  
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,  
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus?*

Avant de citer ces vers de Lucrèce, Montaigne a soin d'en traduire le sens, comme pour leur donner sa sanction personnelle : « D'ailleurs, que si les âmes venoient d'ailleurs que d'une suite

naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui leur sont propres, de raisonner et se souvenir. »

« Si l'âme, dit à son tour d'Holbach, fait mouvoir mon bras quand rien ne s'y oppose, elle ne fera plus mouvoir ce bras si on le charge d'un poids trop lourd. Voilà donc une masse de matière qui anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle, laquelle, n'ayant nulle analogie avec la matière, devrait ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde qu'à remuer un atome. »

Pour connaître les opinions diverses qui ont eu cours sur l'origine, le siège et la destinée de l'âme, il suffit de consulter Montaigne (Liv. II, chap. 12); et il ajoute aussitôt : « Qui fagoterait suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveille. »

Au contraire, la croyance que le cerveau est le siège et l'organe de la pensée, comme l'œil de la vue, l'oreille de l'ouïe, les nerfs du toucher, l'estomac de la digestion, les poumons de la respiration, le cœur de la circulation sanguine, cette croyance, dis-je, explique tous les phénomènes et dénoue tous les problèmes, sans nul effort, avec

une parfaite aisance et une parfaite lucidité (1). Nous sentons fort bien que la pensée *se fait* dans le cerveau, comme la vision dans l'œil, l'audition dans l'oreille. Nous sentons que le travail de la pensée fatigue le cerveau comme le travail de la marche fatigue les muscles des jambes. « L'homme, dit Voltaire, pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds. » C'est au cerveau qu'aboutissent tous les organes, et qu'aboutit également toute la sensibilité nerveuse pour lui transmettre les impressions du dehors, sans lesquelles, privé qu'il est d'idées innées, il n'aurait d'idées d'aucune sorte (2).

« L'âme, avait dit Descartes, ne peut souffrir immédiatement que par le cerveau. » (*Passions de l'âme.*) Depuis lors, Gall a prouvé, contre Bichat, le glorieux fondateur de l'anatomie gé-

(1) Il s'agit de la partie que les physiologistes nomment la *substance grise périphérique*. « Elle est, tant qu'elle reste vivante, dit M. George Pouchet, le siège de l'intelligence, de toute science et de toute conscience... La sagesse et l'extravagance, tout vient d'elle. » « La physiologie, dit également M. Claude Bernard, nous montre que le cerveau est l'organe de l'intelligence au même titre que le cœur est l'organe de la circulation, que le larynx est l'organe de la voix... Elle nous apprend que c'est dans les lobes du cerveau que réside la conscience ou l'intelligence proprement dite. » (*Des fonctions du cerveau.*)

(2) *Nihil est in intellectu quod non fuerit in sensu*. Condillac, après Locke, a victorieusement démontré cet aphorisme.

Il prouva, quoi qu'en dit la Sorbonne offensée,  
Que le burin des sens grave en nous la pensée.

nérale, que le cerveau, et non les viscères, tels que le cœur, le foie, le poumon, les entrailles, est le siège des sentiments aussi bien que des pensées, et encore celui des passions, dont les viscères ne ressentent que le contre-coup. Sa doctrine sur ce point est admise aujourd'hui par la science. C'est donc le cerveau, reconnu dès lors pour organe de la volonté comme de l'entendement, qui, par une action *réflexe*, et au moyen des sept paires de nerfs croisées dans le cou, envoie ses ordres aux membres obéissants. Le cerveau, dans notre organisme, n'aurait pas de fonction, pas de sens, serait, comme on l'a dit, « un être de raison sans raison d'être, » s'il ne produisait la pensée. L'intelligence naît avec lui, se développe avec lui, s'altère avec lui, s'éteint avec lui.

*... Gigni pariter cum corpore, et una  
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem.*

(Nous sentons que l'âme naît en même temps que le corps; nous sentons qu'elle croît et qu'elle vieillit en même temps que lui.)

*Ergo mortalem esse animam fateare necesse est.*

(Donc il faut confesser que l'âme est mortelle.)

(LUCRÈCE.)

Aristote avait comparé l'âme à une table rase où les sens inscrivent les renseignements apportés du dehors. Locke accepte la comparaison d'Aristote. « Toute cognoissance, dit Montaigne,

s'achemine à nous par les sens ; ce sont nos maîtres. » — « Nous commençons par sentir, dit Voltaire à son tour, et notre mémoire n'est qu'une sensation continuée. » — Toute notre connaissance, dit Kant enfin, commence par les sens, passe à l'entendement et finit à la raison. » C'est que la raison elle-même, comme le fait observer M. le docteur Clavel, est une faculté sociale, qui n'apparaît pas chez l'homme isolé, et qui ne se développe que par la parole. Elle est donc un produit des sens. — Dans les *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Cabanis déclare que le cerveau reçoit les impressions et en fait des idées comme l'estomac reçoit les aliments et en fait du chyle nutritif; opération qu'Aug. Comte formule ainsi : « Nos constructions subjectives sont toujours subordonnées à nos matériaux objectifs. » Or, si toutes les idées viennent des sens, comment survivraient-elles aux sens ?

« La faiblesse du corps et celle de l'esprit dans l'enfance, dit Hume, sont exactement proportionnelles ; leur vigueur dans l'âge mûr, leurs désordres sympathiques dans la maladie, leur décadence graduelle dans la vieillesse, font qu'un pas de plus semble inévitable : leur commune dissolution dans la mort. » (*Essay on the immortality of the soul.*)

C'est ce que démontrent, il me semble, les expériences de la physiologie, science encore bien nouvelle, science à ses premiers pas, mais qui déjà pénètre victorieusement dans les mystères de la psychologie, et affiche hautement la prétention de la détrôner, de l'absorber, pour prendre sa place (1).

Je me permettrai sur ce sujet une seule courte citation: « ... C'est l'oxygène qui est toujours à la fois l'excitateur des phénomènes physico-chimiques et la condition de l'activité fonctionnelle de la matière organisée... Lorsqu'on injecte du sang oxygéné (artériel) dans les tissus musculaires, nerveux, glandulaires, *cérébraux*, dont les propriétés vitales sont éteintes... on voit, sous l'influence de ce liquide oxygéné, chaque tissu reprendre ses propriétés vitales spéciales. Le muscle reprend sa contractilité; la motricité et la sensibilité reviennent dans les nerfs, et les *facultés cérébrales reparaissent dans le cerveau*. En injectant, par exemple, du sang oxygéné par la carotide dans la tête d'un chien décapité, on voit revenir, peu à peu, non-seulement les propriétés

(1) Voir les expériences de Bordeu, Cabanis, Magendie, Flourens, Tyndall, Helmholtz; voir aussi les récents travaux, en Angleterre, de sir John Lubbock, de MM. Bain, Huxley, Wallace; en France, de MM. Berthelot, Robin, Gratiolet, Broca, Vulpian, Sée, Luys, Onimus, Sémérie, etc.

vitales des muscles, des glandes, des nerfs, mais on voit également revenir celles *du cerveau*; la tête reprend sa sensibilité, les glandes sécrètent, et l'animal exécute des mouvements de la face et des yeux qui semblent dirigés par la volonté. » (CLAUDE BERNARD, *le Problème de la Physiologie.*)

J'ai trouvé avec étonnement que Rabelais avait déjà dit la même chose par la bouche de Pantagruel : « Les philosophes et médecins afferment les espritz animaulx sourdre, naictre et practiquer par le sang artériel, purifié et affiné à perfection, dedans le retz admirable qui git sous les ventricules du cerveau. » (Liv. III, chap. 13.)

Qu'opposer à ces expériences décisives? Si l'on demande : « Comment la matière peut-elle avoir le don de la pensée? » — Je demanderai : « Comment a-t-elle le don de la vie? » — et l'on ne saura pas plus répondre à cette question que je ne saurais répondre à l'autre. Cependant elle vit; donc elle peut penser.

« L'esprit, dit Émile Littré, est une propriété de la substance nerveuse, comme la gravitation l'est de toute particule matérielle. C'est des deux parts un fait d'expérience. » — « La force et la foiblesse de l'esprit, avait dit la Rochefoucauld, sont mal nommées; elles ne sont, en effet, que

la bonne ou la mauvaise disposition des organes du corps (1). » Et Descartes avant l'un et l'autre : « L'esprit dépend si fort du tempérament et de la disposition des organes du corps, que, s'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusqu'ici, c'est dans la médecine qu'il faut le chercher. »

Le cerveau-pensée, une fois admis, explique aussitôt ce qu'on appelle avec raison l'échelle des êtres. L'anatomie comparée démontre, en effet, que, si l'intelligence s'élève par degrés de l'huître jusqu'à l'homme, c'est toujours en s'égalisant au développement relatif de la masse cérébrale. « A mesure, dit M. Claude Bernard, que l'intelligence se manifeste davantage, nous voyons, dans la série des animaux, le cerveau acquérir un plus grand développement, et c'est chez l'homme, où les phénomènes intellectuels sont arrivés à leur expression la plus élevée, que l'organe cérébral présente le volume le plus considérable. » Ainsi donc le caractère essentiel qui distingue l'espèce

(1) Il est bien remarquable que, dans les cinq à six cents *Maximes* morales qui composent le petit livre de La Rochefoucauld, ce duc et pair d'une cour bigote n'ait pas une seule fois prononcé le nom de Dieu ; et que si, par hasard, il parle de la mort, ce soit à la manière des philosophes de l'antiquité, je veux dire avec le sens de néant. Ne croyait-il donc ni à la création, ni à la Providence, ni à la vie future ?



humaine des plus hautes espèces d'autres vertébrés, ce ne sont ni les dents ni le pouce du bimané, — comme le voulait Cuvier, après Helvétius, — mais le volume des hémisphères de son cerveau. Hippocrate l'a dit, il y a vingt-trois siècles. « C'est par le cerveau que nous pensons, comprenons, voyons, entendons; que nous connaissons le laid et le beau, le mal et le bien... Le cerveau est la mesure de l'intelligence. » La même opinion est professée par Galien, puis encore par le célèbre médecin arabe Averroès (Mohammed-Aben-Roschd), qui nie formellement l'existence de l'âme distincte du corps. « Platon, dit Montaigne, a mis la raison au cerveau... ce qui appert de ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie offensent incontinent les facultez de l'âme : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps, comme le soleil espond au dehors sa lumière, et en remplit le monde. »

Si chaque être humain possédait une âme immatérielle, antérieure et postérieure à la vie du corps qu'elle anime, cette âme n'aurait aucune analogie avec les formes et les forces corporelles. Venues de la même origine, allant à la même destination, toutes les âmes seraient égales. Comment alors expliquer les inégalités d'intelligence

et d'aptitudes entre les races — blanche, jaune, noire, — entre les hommes et les femmes, entre les divers individus qui composent les races et les sexes? Ces inégalités, que démontre l'évidence, ne se peuvent expliquer que par des inégalités correspondantes dans les organes du corps, spécialement dans les lobes du cerveau : ce que démontrent également l'anatomie comparée et la statistique.

Pourquoi les sculpteurs grecs donnaient-ils aux statues des dieux un angle facial beaucoup plus ouvert qu'aux statues des héros et des athlètes? C'est que l'exercice de l'intelligence développe les lobes du cerveau, comme l'exercice des muscles développe les membres du corps (1). — Pourquoi les physiologistes ont-ils reconnu que, si le cerveau n'atteint pas le poids de 1,049 grammes chez l'homme, et de 907 chez la femme, l'idiotisme est infaillible? — Pourquoi le poids moyen du cerveau est-il de 1,450 grammes dans la race blanche, de 1,228 dans la race australienne, et peut-il descendre à 500 grammes chez les microcéphales, comme chez les grands singes anthropomorphes, les gorilles, les orangs, les chim-

(1) Les chapeliers le savent bien, eux qui ont deux formes moyennes de la tête, l'une plus grande pour les citadins, l'autre plus petite pour les campagnards.

panzés? — Pourquoi le cerveau de l'homme blanc forme-t-il à peu près la trente-sixième partie du poids total de son corps, proportion très-supérieure à celle qu'on trouve chez tous les animaux, et aussi chez toutes les races humaines inférieures à la blanche? — Pourquoi le poids du cerveau augmente-t-il constamment depuis l'enfance, et bien au-delà de la virilité, jusqu'à l'âge mûr, pour diminuer ensuite jusqu'à la caducité, cette seconde enfance? — Pourquoi encore, dans les apoplexies, la destruction de l'une des *couches optiques*, ou celle d'un des *corps striés*, entraîne-t-elle nécessairement l'abolition de tout sentiment ou celle de tout mouvement, dans un des côtés du corps? — Ne voit-on pas, dans la filiation des familles, la physionomie intellectuelle se transmettre comme la physionomie corporelle, et les âmes se ressembler comme les visages? Or, n'est-ce pas l'hérédité toute physique et la similitude des organes du cerveau qui peuvent seules expliquer l'hérédité toute morale et la similitude des aptitudes et des caractères? — N'est-ce pas une déformation naturelle du cerveau qui produit les crétins, ces hommes hébétés? — Est-ce que les physiologistes n'ont pas reconnu que la partie postérieure du cerveau, celle qui préside aux mouvements instinctifs, est

commune à l'homme et aux animaux, tandis que la partie antérieure, frontale, où réside l'intelligence, n'appartient qu'à l'homme? — Et n'ont-ils pas enfin établi sur la structure et le volume de cette partie antérieure les caractères distinctifs des diverses races de la famille humaine (1)?

Et « pouvons-nous pas dire, avec Montaigne, qu'il n'y a rien en nous purement ny corporel, ny spirituel, et qu'iniurieusement nous desmembrons un homme tout vif? » Vous qui niez « l'estroicte cousture du corps et de l'esprit »; vous qui niez l'unité de l'être vivant, en faisant l'homme double,

Avez-vous mesuré cette mince cloison  
Qui semble séparer l'instinct de la raison?  
(VOLTAIRE.)

Comment distinguerez-vous les instincts que vous appelez animaux, que vous dites venir du corps — tels que l'instinct de la conservation, qui mène à l'égoïsme et à la cruauté, ou l'instinct de la reproduction, qui allume les passions amoureuses et produit les affections de famille — des sentiments et des pensées que vous dites venir

(1) Il en est de même de la faculté d'*innervation*, qui, parallèle au développement du cerveau, grandit et s'élève des animaux rudimentaires aux animaux supérieurs, et des hommes sauvages aux hommes civilisés.

de l'âme, bien que suggérés par ces instincts du corps, dont ils sont de simples conséquences? Où sera la limite entre ceux-ci et ceux-là? Où sera leur ligne de démarcation? Je vous défie de la tracer et de la définir; je vous défie de séparer nettement ce que vous accordez à l'âme immatérielle et ce que vous laissez à l'animalité.

Pour M. Darwin et son école, l'instinct n'est qu'un produit de l'intelligence modifiée par l'habitude et l'hérédité. Il se confondrait dès lors avec elle. Hegel l'avait déjà nommé « la raison qui s'ignore, » et Condillac le définit : « une habitude privée de réflexion, mais acquise en réfléchissant. » L'instinct, d'après M. Darwin, viendrait de l'*habitude* pour les animaux adultes, et de l'*hérédité* pour les animaux naissants.

Comment, avec la croyance en l'âme immatérielle, peut-on expliquer que notre sommeil et celui des animaux soit agité par des songes? Si les organes du cerveau agissent seuls pendant la nuit, pourquoi n'agiraient-ils pas seuls pendant le jour? Si, au contraire, l'âme pure fournit les idées des songes, pourquoi ces idées sont-elles d'habitude incohérentes et déraisonnables? « Quoi! s'écrie Voltaire, c'est dans le temps où cette âme est le moins troublée qu'il y a plus de trouble dans toutes ses imaginations! Elle est

en liberté, et elle est folle! » Mais si vous admettez que, dans la veille, tous les organes du cerveau agissent ensemble avec harmonie, tandis que, dans le sommeil, quelques-uns seulement s'éveillent, et partiellement, surexcités, soit par le souvenir d'un fait ou l'obsession d'une pensée, soit par une digestion laborieuse, alors la formation des songes cesse d'être une énigme sans mot. Ils sont des folies momentanées.

C'est encore la croyance que la pensée est le produit du cerveau qui seule explique, seule peut expliquer les aberrations locales et temporaires, ou générales et perpétuelles, que subit la raison. Malebranche naît idiot; à quatorze ans, il tombe sur la tête; on le trépane; il devient, comme l'appelle Voltaire, « un des plus profonds méditatifs qui aient jamais écrit. » Par contre, combien d'intelligences lésées par une lésion du cerveau! Que d'étranges et funestes effets produisent, par exemple, les apoplexies, même partielles, même guéries, ou certaines maladies, telles que la rage (1)? L'homme du plus puissant génie, s'il boit une rasade de vin capiteux, sent aussitôt se troubler en lui le *sensorium commune* jusqu'à la digestion faite et l'équilibre rétabli.

(1) « La salive d'un chestif mastin, versée sur la main de Socrates, secoue toute sa sagesse, et l'anéantit. » (MONTAIGNE.)

Une fièvre intense lui donne le délire, et si une goutte de sang s'extravase dans les lobes de son cerveau, voilà qu'il perd la mémoire, ou la volonté, ou le raisonnement, ou toutes ses facultés à la fois. Il tombe à l'instant au-dessous des brutes; il n'a plus de l'homme que l'apparence; il est mort pour l'humanité.

Dans ces cas si fréquents de la folie, ou des autres maladies du cerveau, que font de l'âme les métaphysiciens? Ont-ils décidé qu'elle attend la mort complète, avant de quitter le corps qu'elle animait, pour gagner le séjour qui lui est destiné? ou bien qu'elle quitte ce corps dès la première altération que la maladie des centres nerveux cause à l'intelligence? ou bien encore qu'elle reste en suspens, dans l'éther, soit pour reprendre possession du corps si le cerveau guérit, soit pour s'envoler tout à fait, au moment où la mort enlève le dernier espoir de guérison? L'on voit que, s'il était difficile aux théologiens d'indiquer le moment précis où l'âme vient s'unir au corps, il n'est pas plus facile aux métaphysiciens, en face des lésions cérébrales, de déterminer à quel moment précis elle abandonne son enveloppe mortelle.

Je prie donc avec toute confiance qu'on réponde avec toute sincérité : qui peut, en voyant un

fou, croire fermement à l'âme immatérielle, immortelle, isolée du corps, préexistante au corps, survivant au corps?

Pinel a rangé simplement la folie au nombre des autres dérangements de nos organes. On a dit de lui « qu'il éleva l'insensé à la dignité de malade. » Et Esquirol dit expressément : « L'aliénation mentale, que les anciens peuples regardaient comme une inspiration ou une punition des dieux, qui, dans la suite, fut prise pour la possession des démons, qui, dans d'autres temps, passa pour une œuvre de la magie; l'aliénation mentale, dis-je, avec toutes ses espèces et ses variétés innombrables, ne diffère en rien des autres maladies. »

*... Mentem sanari, corpus ut ægrum,  
Cernimus, et flecti medicina posse videmus.*

(Nous voyons que l'âme peut être guérie, comme un corps malade; qu'elle peut être rétablie par la médecine.)

*Id quoque præsagit mortalem vivere mentem.*

Nouveau présage que l'âme vit pour mourir.)

(LUCRÈCE.)

Demandera-t-on maintenant : Il n'est donc point pour nous d'immortalité, point de vie future, point de rémunération selon les œuvres, ainsi que l'enseignent, après l'auteur du *Phédon*, les cultes établis? Faut-il dire avec Platon, parlant de l'immortalité : « La chose vaut la peine



qu'on se hasarde à la croire; c'est un noble espoir dont il convient de s'enchanter soi-même? » Ou avec le docteur Strauss: « Les consolations de la vie future n'ont d'autres preuves que le désir du faible cœur humain de les trouver solides? » Ou avec Diderot: « Je n'ai pas cet espoir d'être immortel, parce que le désir ne m'en a pas donné la vanité? » « Quoi! disait aussi Voltaire, tandis que je refuserai l'immortalité à ce qui anime ce chien, ce perroquet, je l'accorderai à l'homme par la raison que l'homme le désire! » Ou bien faut-il admettre que les âmes de la terre s'élèvent de planète en planète, et de soleil en soleil, suivant le rêve poétique de Jean Reynaud, inspiré de Platon? ou croire qu'elles passent et se propagent d'homme en homme, dans l'humanité même, dont ces transmigrations expliqueraient le progrès, suivant la métempsycose de Pierre Leroux, inspiré de Pythagore (1)? Ou faut-il

(1) Je ne veux oublier l'objection que font les Épicuriens à cette transmigration de corps en autre; elle est plaisante. Ils demandent: Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? Car les âmes deslogées de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la première dans ce nouvel estuy... Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent que les corps seroient en mauvais party, attendant l'infusion de leur âme; et en adviendrait qu'aucuns d'iceulx se mourroient avant que d'avoir esté vivants. (MONTAIGNE.)

prendre les idées de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen, etc. ? Et que faut-il en rejeter comme allant au mal, ou que faut-il en accepter comme allant au bien ?

Je suis comme un docteur ; hélas ! je ne sais rien.

A tout cela je ne vois, en effet, que la réponse de Montaigne : « *Que sçay ie ?* » A moins d'ajouter la réflexion de d'Alembert : « Puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas sans doute d'en savoir davantage. »

La seule raison valable, à mon avis, la seule plausible et tout au moins très-spécieuse, que l'on puisse donner en faveur de la croyance à une vie future, — après toutefois la nécessité que justice soit faite, ce qui rattache cette croyance à celle de la Providence et de la création, — c'est que nous avons l'espérance de vivre après la mort ; c'est que cette seconde vie peut seule éclaircir nos doutes et nous livrer le secret de la destinée universelle ; c'est que cet espoir d'une autre vie qui nous livrera tous les secrets est comme une promesse que l'auteur des choses — ou l'ordre des choses — semble nous avoir faite en nous donnant la vie d'ici-bas.

Mais ce serait précisément, appliqué à l'âme immortelle, l'argument d'Anselme de Canter-

bury, reproduit par Descartes et par Leibnitz, sur l'existence de Dieu. « Puisque rien ne peut venir de rien, disent-ils tous trois, puisque tout effet a une cause, il s'ensuit que l'idée de Dieu doit avoir une origine; or, cette origine n'est autre que l'existence même de Dieu... et telle est la seule preuve que nous en puissions jamais posséder. » Mais dès lors que certaines peuplades n'ont aucune notion de la divinité, j'ai donc le droit de conclure de leur ignorance qu'il n'y a point de Dieu? Et de quelle notion faudra-t-il conclure qu'il existe, et déterminer ce qu'il est? Sera-ce de la notion abjecte que le nègre a de son fétiche, ou de la notion sublime que Platon et Malebranche ont du grand Géomètre? Il me semble que, dans l'une et l'autre question, de Dieu et de l'âme, le célèbre argument porte à faux. C'est le raisonnement qu'on appelle dans les écoles un enthymème, ou syllogisme imparfait. Gassendi et Kant l'ont déjà réfuté.

Écartons encore le sentiment, aussi bien à propos de l'existence de l'âme qu'à propos de l'existence de Dieu. Pascal a beau dire : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Le sentiment ne me paraît être qu'une simple forme de l'habitude — « cette ornière profonde » — (SCHILLER), — et de l'attachement qu'elle donne

pour les idées comme pour les personnes et les choses. « L'accoutumance est une seconde nature, » avait dit Montaigne. « Je voudrais bien savoir, ajoute Fontenelle, quelle étoit la première. » Le sentiment alors, si respectable qu'il soit, ne serait lui-même qu'un préjugé, et, comme tel, soumis aux illusions. En effet, le sentiment dit que le soleil tourne autour de la terre ; c'est la raison, aidée de la science, qui prouve que la terre tourne autour du soleil.

Quand l'eau courbe un bâton, ma raison le redresse ;  
 La raison décide en maîtresse ;  
 Mes yeux, moyennant ce secours,  
 Ne me trompent jamais en me mentant toujours.

(LA FONTAINE.)

Écoutons sur ce sujet la confession d'un membre du clergé chrétien : « La voix universelle de l'humanité n'est pas infaillible. C'était une croyance générale autrefois, d'après l'évidence des sens, que la terre était stationnaire. La voix universelle avait tort. La voix universelle pourrait avoir tort aussi dans l'espérance d'une résurrection. » (*Sermons du révérend W. F. Robertson.*)

Je dois donc convenir qu'une logique sévère, qui écarte le sentiment comme les sophismes, pour s'en tenir à la *raison pure*, ne peut arriver à la croyance en une autre vie ; je conviens que

toutes les prémisses posées jusqu'à présent mènent à la conclusion contraire. Il faut se résigner à dire, avec Sénèque le Tragique, c'est-à-dire avec toute l'antiquité stoïcienne : « Que serons-nous après la mort ? — Ce que nous étions avant la naissance. »

*Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil...*

*Quæris quo jaceas post obitum loco?*

*Quo non nata jacent.* (Troades, act. II.)

Une heure après la mort, notre âme évanouie

Devient ce qu'elle était une heure avant la vie.

(CYRANO DE BERGERAC.)

Si j'annonçais, au début de ce chapitre, que mon opinion trouverait de nombreux et puissants auxiliaires, il faut convenir que je n'ai point failli à ma promesse. J'en ai déjà nommé beaucoup, sans compter Dicéarque, le péripatéticien, qui écrivit un livre, non-seulement contre l'immortalité, mais contre l'existence de l'âme. En voici d'autres encore, de temps et de pays divers, qui, sous des formes variées, et sacrifiant plus ou moins à la prudence en un sujet si longtemps périlleux, affirment tous la même conclusion :

*Cum non ero, sensu omni carebo.*

(CICÉRON.)

*Nil igitur mors est, ad nos neque pertinet hilum, etc.*

(LUCRÈCE.)

*Mors ultima linea rerum est.*

(HORACE.)

*Hic jacet pulvis et cinis, postea nihil.*

(Ci-gît poussière et cendre, rien après.)

(Épithaphe du cardinal Ant. Barberini, frère d'Urbain VIII, ce pape qui disait : *Il mondo si governa da se stesso.*)

Euripide, dans les fragments d'*Antigone*, fait dire à Créon : « La mort met fin aux querelles des hommes... Qui croirait, en effet, faire souffrir une pierre en la frappant de la lance? ou faire souffrir les morts en les chargeant d'injures, puisqu'ils n'éprouvent plus aucun sentiment? »

Ce n'était pas seulement dans leurs écrits, c'était en plein Sénat que César et Cicéron exprimaient la même pensée. « Quant à la peine, dit le premier, au procès de Catilina, nous pouvons certainement affirmer que, dans les souffrances et dans la misère, la mort est un repos et non pas un tourment, qu'elle fait cesser tous les maux des mortels, de sorte qu'après elle, il n'y a plus de place ni pour les soucis ni pour la joie. » (*Salluste.*)

« Quel mal lui a fait la mort, dit le dernier (*pro Cluentio*), à moins que nous ne soyons assez imbéciles pour adopter des fables ineptes, pour croire qu'il est condamné au supplice des impies? Mais si ce sont là de pures chimères, comme tout le monde en est convaincu, de quoi

la mort l'a-t-elle privé, sinon du sentiment de la douleur ? »

*Non potest miser esse qui nullus est* (SÉNÈQUE.)

Pline dit également : « Pour tous, sans exception, l'état après le dernier jour est le même qu'avant le premier. Après la mort, le corps et l'âme n'ont pas plus de sentiment qu'avant la naissance. C'est la même vanité qui nous porte à éterniser notre mémoire, et qui nous fait imaginer au-delà du tombeau le mensonge d'une autre vie. » (*Lib. VII, cap. 56*, trad. d'Émile Littré.)

Et Sénèque, sous Néron : « Persuade-toi bien que celui qui n'est plus n'a pas à souffrir ; que toutes ces terreurs des enfers sont des fables ; qu'il n'y a pour les morts ni ténèbres, ni cachots, ni rivière de feu, ni fleuve d'oubli, ni tribunaux, ni accusation, et que, dans cette liberté suprême, on ne retrouve pas de tyrans. »

Et Marc-Aurèle : « Celui qui craint la mort, craint ou d'être privé de tout sens, ou d'éprouver d'autres sensations. Mais si tu n'as plus tes sens, tu ne seras sujet à aucune peine, à aucune misère ; si tu as des sens d'une autre espèce, tu seras une autre créature. » (*Lib. VIII, n° 62*.)

« Pourquoi, dit Montaigne à son tour, prenons-nous titre d'estre, de cet instant qui n'est

qu'une éolise (un éclair) dans le cours infiny d'une nuit éternelle, et une interruption si briefve de nostre perpétuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derrière de ce moment? » — « Confessons ingenuement, dit-il ailleurs, que (de l'immortalité) Dieu seul nous l'a dit, et la foy; car leçon n'est-ce pas de nature et de nostre raison; et qui retentera son estre et ses forces, et dedans et dehors, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra n'y efficace ny faculté qui sente autre chose que la mort et la terre. »

« Être ou n'être pas, dit l'Hamlet de Shakespeare, — Mourir — Dormir — pas plus. » (Pindare avait dit: « Qu'est-ce que d'être? qu'est-ce que de n'être pas? L'homme est une ombre en rêve. »)

L'Ecclésiaste, n'ayant nulle idée, nul pressentiment d'une vie future, avait dit fort sagement: *Memento, homo, quia pulvis es et in pulverem reverteris.* (Rappelle-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière). Il n'avait fait d'ailleurs que répéter les paroles textuelles du Seigneur dans la Genèse, chassant Adam du paradis terrestre. Et le docteur en théologie Pierre Charron — qui ne disait point d'injures aux athées, car il affirme que « l'athéisme, en sa manière formelle, ne peut loger



qu'en une âme extrêmement forte et hardie, » (*Des trois Vérités*, chap. 3) — s'exprime ainsi sur l'immortalité de l'âme : « C'est la chose la plus universellement, religieusement et plausiblement reçue par tout le monde (j'entends d'une externe et publique profession, non d'une interne, sérieuse et vraie créance), la plus utilement creue, la plus foiblement prouvée, et établie par raisons et moyens humains. » (*De la Sagesse*, liv. I<sup>er</sup>, chap. 15.)

Nous venons de lire la traduction des vers de Sénèque par Cyrano de Bergerac ; voici comment un autre poète, Jean Hénault, les paraphrasait à son tour :

Heureux est l'inconnu qui s'est bien su connaître ;  
 Il ne voit pas de mal à mourir plus qu'à naître,  
     Il s'en va comme il est venu...  
 Tout meurt en nous quand nous mourons ;  
 La mort ne laisse rien, et n'est rien elle-même ;  
 Du peu de temps que nous durons  
 Ce n'est que le moment extrême.

Il n'est pas jusqu'à M<sup>me</sup> Deshoulières, élève de ce Jean Hénault, qui n'exprime la même croyance :

... Courez, ruisseau, fuyez et reportez  
 Vos ondes dans le sein des mers dont vous sortez ;  
 Tandis que, pour remplir la dure destinée  
     Où nous sommes assujettis,  
 Nous irons reporter la vie infortunée

Que le hasard nous a donnée  
 Dans le sein du néant d'où nous sommes sortis.  
 (*Idylle du Ruisseau.*)

Voici encore les méchants vers qu'écrivait le grand Frédéric, peu de jours avant la bataille de Rosbach, lorsqu'il avait résolu de se faire tuer ou de se tuer lui-même :

.....  
 Pour connaître ce que nous sommes,  
 Je ne m'adresse point à la religion ;  
 J'apprends de mon maître Épicure  
 Que du temps la cruelle injure  
 Dissout les êtres composés ;  
 Que ce souffle, cette étincelle,  
 Ce feu vivifiant des corps organisés  
 N'est point de nature immortelle.  
 Il naît avec le corps, s'accroît dans les enfants ;  
 Il s'égaré, il s'éclipse, il baisse avec les ans.  
 Sans doute il périra quand la nuit éternelle  
 Viendra nous arracher du nombre des vivants.

Et Diderot, faisant parler son *Philosophe* à la *maréchale* : « Si vous pouvez croire qu'on verra quand on n'aura plus d'yeux ; qu'on entendra quand on n'aura plus d'oreilles ; qu'on pensera quand on n'aura plus de tête ; qu'on aimera quand on n'aura plus de cœur ; qu'on sentira quand on n'aura plus de sens ; qu'on existera quand on ne sera nulle part ; qu'on sera quelque chose sans étendue et sans lieu ; j'y consens. »

Enfin Mirabeau à son lit de mort : « Je vais

entrer dans le néant. » (Rabelais avait dit : « Je vais chercher le grand peut-être. »)

Büchner fait remarquer avec raison que l'on pourrait plutôt donner le nom d'immortel au corps et de mortelle à l'âme, car le corps, s'il périt dans sa forme individuelle, reste éternel dans les éléments qui le composaient, et qui ne peuvent être anéantis; tandis que l'âme — ou la pensée — disparaît, comme la vie, avec la combinaison d'éléments qui l'avait produite. « Je connais un homme, dit Voltaire (*Lettre à M<sup>me</sup> Du Deffant*), qui est très-fermement persuadé qu'après la mort d'une abeille, son bourdonnement ne subsiste plus. »

Quoi d'étonnant, d'ailleurs, à ce qu'un être fragile et chétif tel que l'homme, qui n'a nulle racine dans le passé, même par la mémoire, n'ait pas davantage de prolongement dans l'avenir, et soit borné à la vie du présent? Cette terre qui le porte et le nourrit, cette terre dont il est le principal habitant, n'est-elle pas, puisqu'elle a pris naissance, condamnée à prendre fin? Ne doit-elle pas l'abîmer dans la ruine commune, dans la ruine universelle? Après avoir été un gaz en fusion, puis une masse incandescente; après s'être peu à peu refroidie de façon à former son atmosphère extérieure et son écorce solide où

courent les eaux sur le limon ; après avoir donné naissance aux plantes diverses, puis aux animaux de toutes sortes, jusqu'à l'homme ; est-ce que, dans un long cours de siècles, par ce refroidissement successif et toujours inexorablement continué, la terre ne parcourra pas, en sens inverse, le cycle entier de son existence ? Ne verra-t-elle pas disparaître l'une après l'autre toutes les espèces d'animaux qui la peuplent, à commencer, sans nul doute, par l'homme, qui, le dernier venu, à cause de son organisme plus compliqué, doit, par la même raison, être le premier parti ? Ne verra-t-elle pas disparaître ensuite toutes les espèces de plantes qui couvrent sa surface ? Puis enfin, aride et décharnée, sans eau et sans air, ne tombera-t-elle pas insensiblement à cet état de *corps mort* où se trouve déjà la lune, son satellite ?

Que seront alors devenus ces laboratoires où s'exercent toutes les sciences bienfaisantes, et ces musées où s'accumulent les chefs-d'œuvre de tous les arts, et ces bibliothèques, vastes archives où sont conservées toutes les œuvres de l'esprit humain ? Rien ne sera respecté, rien ne survivra ; l'humanité périra tout entière, jusque dans ses ouvrages, jusque dans son nom. Elle disparaîtra du reste de l'univers, d'entre les planètes sœurs

---

de la sienne et les planètes inconnues des autres soleils du ciel étoilé, sans laisser l'ombre d'une trace dans l'infinité de l'espace et dans l'infinité du temps. Et l'on veut qu'à la faveur d'une âme immortelle, l'homme survive éternellement à l'humanité !

## V

## LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE.

Oui, l'homme et la terre passeront. Eh! qu'importe? Pour les innombrables disciples du Bouddha, le suprême degré de la béatitude, n'est-ce pas le *Nirvaná*, ou la délivrance par le néant? Chacun d'eux ne répète-t-il pas la dernière parole du Giaour: « Je n'ai pas besoin de paradis, mais de repos? »

*Quur non, ut plenus vitæ conviva, recedis,  
Æquo animoque capis securam, stulte, quietem?*

(LUCRÈCE.)

(Pourquoi ne te retires-tu pas, comme un convive rassasié de vie? Pourquoi, d'un esprit calme, ne goûtes-tu pas, ô insensé, un repos assuré?)

*Mors homini summum bonum Diis denegatum.*

(La mort, souverain bien donné à l'homme, refusé aux Dieux.)

(Sentence stoïcienne.)

Bienheureux les morts, car ils reposent.

(LUTHER.)

La crainte du trépas, l'horreur du néant, forment un instinct donné sagement par la nature pour la conservation des espèces vivantes; sans lui l'humanité se détruirait par le suicide. On dirait comme Sénèque: « La vie te plaît? De-

meure. Elle te déplaît? Il est permis de retourner d'où l'on est venu (1). » Mais la réflexion peut combattre victorieusement cet instinct, et le réduire à sa juste mesure.

« Le sentiment de l'existence, a dit Buffon, n'est-il pas détruit par le sommeil? Chaque nuit nous cessons d'être... La vie est un fil divisé par des nœuds qui appartiennent à la mort... Pourquoi donc s'occuper de la longueur de cette chaîne qui se rompt chaque jour? » (*Des probabilités de la durée de la vie.*)

« Tant que nous sommes, avait dit Épicure, la mort n'est point; quand elle est, nous ne sommes plus. »

Ne redoutons pas « le doux, le désiré, le dernier embrassement de l'alme et grande mère la terre, lequel nous appelons sépulture. » (RABELAIS.)

Et Montaigne, après Sénèque : « Pourquoi crains-tu ton dernier iour? Il ne confère non plus à ta mort que chascun des aultres. Le dernier pas ne fait pas la lassitude; il la déclare. Tous les iours vont à la mort; le dernier y arrive. » « Socrate, dit encore Montaigne, se rend coura-

(1) Les disciples d'Hégésias, d'Alexandrie, s'étaient tellement épris, dit-on, de cette *paix sans trouble* où ils mettaient la sagesse, qu'ils se tuaient tous les uns après les autres, et que le roi d'Égypte fut obligé de fermer l'école.

geux en la mort, non parce que son âme est immortelle, mais parce qu'il est mortel. » « A l'aventure, avait dit Socrate lui-même en son *Apologie* (citée par Platon, traduite par Montaigne), est la mort chose indifférente, à l'aventure désirable... Si c'est un anéantissement de nostre estre, c'est amendement d'entrer en une longue et paisible nuit; nous ne sentons rien de plus doux en la vie qu'un repos et sommeil tranquille et profond, sans songes. »

Mais si l'instinct de la conservation est d'une utilité manifeste, en peut-on dire autant de la croyance en une vie future? Est-elle aussi, par exemple, indispensable au salut des sociétés humaines? Montesquieu lui-même, après François Bacon, après Cicéron, est bien forcé d'admettre le contraire. « La religion de Confucius, dit-il, nie l'immortalité de l'âme, et la secte de Zénon ne la croyait pas. Qui le dirait? Ces deux sectes ont tiré de leurs mauvais principes des conséquences, non pas justes, mais admirables pour la société... » — « Nés pour la société, les stoïciens croyaient tous que leur destin était de travailler pour elle; d'autant moins à charge que leurs récompenses étaient toutes dans eux-mêmes; qu'heureux par leur philosophie seule, il semblait que le seul bonheur des autres pût augmen-



ter le leur. » (*Esprit des Lois*, liv. XXIV, chap. 19 et 10.) Montesquieu, quand il parle ainsi, venait pourtant de combattre avec vivacité ce qu'il nomme les paradoxes de Bayle, à savoir : « qu'une société d'athées pourrait exister et vaudrait mieux qu'une société d'idolâtres, » en d'autres termes, « qu'il est moins dangereux de n'avoir pas de religion que d'en avoir une mauvaise; » et que « de véritables chrétiens ne formeraient pas un État qui pût subsister. »

Cette dernière proposition est cependant de toute évidence, aussi bien que la première. Les vertus chrétiennes sont tellement l'opposé des vertus civiques, qu'un parfait chrétien ne peut être un bon citoyen. Le mépris de tout bien-être doit amener logiquement la destruction de la vie sociale et conduire à la vie d'anachorète; de même que l'observation exagérée de la continence, telle que la prêche saint Bernard, devrait amener finalement l'extinction de l'espèce humaine. Tertullien en fait l'aveu : « Nulle chose, dit-il, ne nous est plus étrangère que la chose publique. » (*Nec ulla magis res aliena quam publica*. Apologétique.)

« L'athéisme, dit Bacon, laisse l'homme au bon sens, à la philosophie, à la piété naturelle, au respect des lois, au désir de réputation, qui

peuvent être autant de guides vers une vertu morale extérieure, même à défaut de religion ; tandis que la superstition renverse tout cela, et s'érige en monarchie absolue dans les esprits des hommes. En conséquence, l'athéisme n'a jamais troublé les États, car il rend les hommes soucieux d'eux-mêmes... Nous voyons que les temps inclinés à l'athéisme, comme ceux de César-Auguste, étaient des temps de civilisation.» (*Essays, of Atheism.*)

Bacon aurait pu citer aussi l'athéisme officiel des Chinois, des Mongols, des Thibétains, de tous les Bouddhistes (1). Son compatriote Hobbes n'hésita point à dire, un peu plus tard, que si, dans une république où l'on ne reconnaîtrait point de Dieu, quelque citoyen en proposait un, il le ferait pendre. C'était l'opposé de la loi de Robespierre; et Hobbes parlait ainsi par horreur des superstitions et du fanatisme, qui troublent toujours les États, tandis que l'indifférence en matière de religion leur assure la paix et le repos.

(1) « Il n'y a pas, dit Barthélemy-Saint-Hilaire, la moindre trace de la croyance en Dieu dans tout le bouddhisme... Le Bouddha ignore Dieu d'une manière si complète, qu'il ne cherche même pas à le nier. Il n'en parle pas, ni pour expliquer l'origine de l'homme ou sa vie présente, ni pour conjecturer sa vie future et sa délivrance définitive... Le Bouddha ne connaît Dieu d'aucune façon. » (*Le Boud.dha.*)

Et Pomponace, dans son livre brûlé à Venise, en 1521, avait déjà osé dire : *Neque universaliter viri impuri ponunt mortalitatem, neque universaliter temperati immortalitatem. Nam videmus multos pravos homines credere, multos etiam viros sanctos et justos scimus mortalitatem animarum posuisse.* « Ni les vicieux n'admettent universellement la mortalité (de l'âme), ni les vertueux n'admettent universellement l'immortalité. Nous voyons, en effet, beaucoup d'hommes dépravés être croyants, et nous savons au contraire que beaucoup d'hommes justes et saints professent la mortalité des âmes (1). »

D'une autre part, est-ce que, pour agir vertueusement, ces austères républicains de la vieille Rome, disciples de Zénon ou d'Épicure, attendaient une seconde et éternelle vie ? C'eût été détruire leur théorie du souverain bien, qui était de pratiquer, sans nul espoir de rémunération, la vertu pour la vertu (2). Non, ils n'attendaient

(1) Voir, dans les *Dissertations* de Bayle, ses *Éclaircissements sur les Athées, les Manichéens et les Pyrrhoniens*, c'est-à-dire sa justification d'avoir défendu leurs doctrines.

(2) Voici la principale formule de la *Stoa* (portique), d'où les stoïciens ont pris leur nom : « Si aucun bien ne peut être comparé à la vertu, il faut dire qu'il n'y a d'autre bien que la vertu ; si aucun mal ne peut être comparé au péché, il faut dire qu'il n'y a d'autre mal que le péché. »

pas plus une autre vie que les patriarches et les prophètes de l'Ancien Testament, qui jamais n'en parlèrent, et jamais n'en ouïrent parler. Personne n'ignore, en effet, que les lois attribuées à Moïse n'établissaient que des récompenses ou des peines matérielles, immédiates, bornées au cours de la vie terrestre: « Si vous obéissez, vous aurez de la pluie au printemps et en automne, du froment, de l'huile, du vin, du foin pour vos bêtes. Le Seigneur bénira le fruit de vos ventres, et le fruit de la terre, et les portées de vos vaches et de vos brebis... » (*Deut.*, ch. VII.) « Vous poursuivrez vos ennemis, et ils tomberont par l'épée devant vous. Cinq d'entre vous en poursuivront cent, et cent en poursuivront dix mille. » (*Lévitique*, ch. XXVI.) — « Si vous ne gardez pas toutes les ordonnances..., vous serez maudits dans la ville et dans les champs... Le Seigneur vous donnera, au lieu de pluie, de la poussière menue... vous éprouverez la famine... vous mourrez de misère, de froid, de fièvre... vous aurez la teigne, la gale, la fistule, des ulcères dans les genoux et les cuisses... Tu fianceras une femme, mais un autre couchera avec elle... Tu jetteras beaucoup de semence dans ton champ, mais les sauterelles la consumeront... Tu mangeras le fruit de ton ventre, la chair de

tes fils et de tes filles... Je mettrai vos charognes sur les charognes de vos dieux de fiente, et mon âme vous aura en haine... je vous disperserai parmi les nations. » (*Lévitique*, ch. XXVI.) Ainsi le peuple de Dieu, le révélateur du monothéisme, ne connut point l'immortalité de l'âme; il ne reçut les premières notions de cette croyance que pendant la captivité à Babylone, et n'en prit la doctrine que des Grecs platoniciens. « C'est le comble de l'ignorance, dit Arnauld, de mettre en doute cette vérité, attestée par tous les Pères, que les promesses de l'Ancien Testament n'étaient que temporelles et terrestres. » (*Apologie de Port-Royal*.) Ce que les Hébreux nommaient l'âme, c'était simplement la vie. « Et Dieu dit : que les eaux produisent des reptiles d'âme vivante. » (*Gen.*, ch. II.) « Surtout, dit le Seigneur, garde-toi de manger du sang, car le sang est l'âme, et tu ne mangeras pas l'âme avec la chair. » (*Deut.*, ch. XII, v. 23.) Au temps d'Homère aussi, l'âme des héros s'écoulait avec leur sang.

Si la croyance en la vie future n'est nécessaire ni pour le maintien des sociétés ni pour la pratique de la vertu, en revanche la négation de cette croyance entraîne une conséquence fort désirable. Sur quoi se fonde l'autorité des papes, des conciles, des évêques, du clergé enfin? Saint

Thomas d'Aquin le dit en un mot (*De Regimine principum*) : « La puissance temporelle n'existe que par la puissance spirituelle, de même que le corps ne vit que par l'âme. » Mais, l'âme supprimée et le corps resté seul, quel fondement donner à la suprématie que s'arrogue la puissance spirituelle sur la temporelle? Celle-ci pourra aussi bien subsister et se conduire sans l'autre, que le corps sans l'âme. Et nous sommes délivrés, par leur propre aveu, de l'arrogante et funeste autorité des prêtres.

Enfin, est-ce que l'homme aura moins de mérite à répudier le mal, à préférer le bien, s'il fait son choix comme Fénelon voulait qu'on aimât Dieu, sans crainte des châtimens, sans espoir des récompenses, ou comme le voulait aussi cette bonne femme, dans le temps du *quiétisme*, qui apportait un réchaud pour brûler le jardin du paradis, et une cruche d'eau pour éteindre le feu de l'enfer? Avec la foi au Dieu-Providence, pour qui il n'est ni passé ni futur, pour qui il n'est que le présent, cesse tout libre arbitre, et partant toute responsabilité. Comment concilier « un homme qui veut librement avec un Dieu qui prévoit infailliblement? » (JULES SIMON.) Comment l'homme serait-il maître et responsable de ses actions lorsque tout est prévu, réglé, ordonné

d'avance? Comment sa volonté de fourmi pourrait-elle faire achoppement à la volonté du Seigneur des univers, à la puissance du Tout-Puisant? « Dès que nous concédons la liberté à l'homme, dit Goëthe, c'en est fait de l'omniscience de Dieu; dès que Dieu sait ce que je ferai, je suis contraint d'agir conformément à sa prescience. » Quand les déistes reprochent aux athées de renverser les bases de la morale, ils ne prennent pas garde que les athées peuvent leur adresser absolument le même reproche. En effet, avec la foi au Dieu-Providence, c'est-à-dire au dogme de la prédestination, l'on tombe, d'une part, dans le fatalisme oriental, car ce qui doit arriver arrive; d'autre part, dans le droit d'impunité, même en ce monde, car, où cesse la responsabilité, cessent le mérite et la faute. « Sur quel fondement de leur iustice, dit Montaigne, peuvent les dieux reconnoître et recompenser à l'homme ses actions bonnes et vertueuses, puisque ce sont eux-mêmes qui les ont acheminées et produictes en luy? Et pourquoy s'offensent-ils et vengent sur luy les vicieuses, puisqu'ils l'ont eux-mêmes produit en cette condition faultière, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empêcher de faillir? » Un criminel, un parricide pourrait se faire absoudre en invoquant la doctrine de saint Paul,

de saint Augustin, de saint Thomas, de Calvin, de Bossuet. Il n'aurait qu'à dire : « Puisque nous ne sommes tous que des instruments dans la main de la Providence, je ne pouvais pas ne pas tuer mon père, ce meurtre étant décrété par la Providence, dont je ne suis que l'instrument. »

Et l'homme sur lui-même a si peu de crédit,  
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prèdit.

(CORNEILLE.) (1)

Si le Dieu-Providence existe, il faut dire avec le même Fénelon : « L'homme s'agite, Dieu le mène. » Non, je proteste. Ce n'est pas Dieu qui me mène; c'est ma liberté, c'est ma conscience. Dans l'ordre moral, Dieu est encore « une hypothèse dont je n'ai pas besoin. » Ma conscience — « le meilleur de tous les casuistes, » comme l'appelle J.-J. Rousseau — ma conscience me dit d'une voix très-claire, très-ferme, très-impérative, — et sous peine de remords, c'est-à-dire de l'enfer véritable — que le bien est l'ordre; qu'il est même l'utilité, de tous et de chacun; que le bien est la loi morale, comme la gravitation la loi phy-

(1) Voici comment le pape saint Léon condamnait l'hérésie de Priscillien, et, du même coup, l'orthodoxie de saint Augustin : *Quod si id credi liceat, et doceri, nec virtutibus præmium, nec vitiiis pena debetur... Quia neque de bonis, neque de malis actibus ullum poterit esse judicium, si in utramque partem fatalis necessitas motum mentis impellit.*

Voir Bayle, art. *Rapin*, note C.



sique, et que nos actions y doivent tendre comme une pierre tend au centre en échappant de la main ; que le bien est la loi des êtres entre eux, surtout des êtres sensibles, qui sont semblables, qui sont frères.

Pascal n'a-t-il pas eu le malheur de dire, dans un de ses égarements : « Pourquoi les péchés sont péchés, c'est seulement parce qu'ils sont contraires à la volonté de Dieu ? » Et des théologiens n'ont-ils pas soutenu qu'*il ne faut pas toujours agir d'après les lumières de la conscience* ? Bayle répond : « Monstre de doctrine qui renverse toute morale ; » et Montaigne, avant Bayle : « Ruineuse instruction à toute police, qui persuade aux peuples la religieuse créance suffire seule, et sans les mœurs, à la divine justice ! L'usage nous fait veoir une distinction énorme entre dévotion et conscience... Entre nous, ce sont choses que j'ay toujours veues de singulier accord, des opinions supercélestes et des mœurs souterraines. »

*Sæpe*

*Religio peperit scelerosa atque impia facta.*

(LUCRÈCE.)

(Souvent la religion a enfanté des actions impies et scélérates.)

Ne faudra-t-il pas conclure que la religion est une seconde et factice conscience, qui corrompt,

en la dominant, la conscience primitive et naturelle ?

« Ceux qui suivent tout droit leur conscience, écrit Henri IV avant d'abjurer, sont de ma religion, et moi je suis de celle de ceux-là qui sont braves et bons. » — Et Fichte, tout au rebours des casuistes : « Aussi vrai que j'existe, je veux obéir à ma conscience en tout ce qu'elle me prescrira. » Kant enfin : « Nous ne tenons pas nos actions pour obligatoires parce qu'elles sont des commandements divins ; au contraire, nous les tenons pour des commandements divins, parce que nous y sommes intérieurement obligés. »

« La loi morale, avait dit Platon, précède la loi religieuse ; le saint n'est le saint que parce qu'il est le juste. » Et l'on peut encore accepter la belle définition que Cicéron donnait de la conscience, avant l'Évangile : « Il est une loi véritable, inscrite dans tous les cœurs, immuable, éternelle, dont la voix nous trace nos devoirs, dont les menaces nous détournent de mal faire... Cette loi, on n'y saurait rien changer, rien retrancher... Il n'est ni Sénat ni peuple qui nous en puisse affranchir ; elle n'a besoin ni de commentateur ni d'interprète ; elle est la même dans Athènes, la même dans Rome, la même hier, aujourd'hui, demain... Elle embrasse tous les peu-

ples, tous les temps (1). » — « Si, pour s'affermir, ajoute Michelet, la conscience de chacun a la conscience de tous, n'est-ce rien que *l'accord de l'homme et de l'humanité* ?

Écartons ces romans qu'on appelle systèmes,  
Et, pour nous élever, descendons en nous-mêmes.

(VOLTAIRE.)

Le sentiment de la Justice existe au plus profond du cœur de tous les hommes, même des plus pauvres d'esprit ; il persiste au-delà de la raison, jusque dans le cœur des insensés, des fous. C'est le premier et le dernier rayon de l'intelligence humaine. Lamennais a écrit : « Pourquoi les corps gravitent-ils les uns vers les autres ? — Parce que Dieu l'a voulu, disaient les anciens, — parce que les corps s'attirent, dit la science. » Eh bien, de même qu'avec la gravitation, il n'est plus besoin d'un Dieu créateur qui mette et maintienne les astres en mouvement, de même, avec la Justice, il n'est plus besoin de Providence.

« La Justice, a dit Platon, est la reine des mortels et des immortels ; elle a le droit de juger les dieux. » Puis Aristote : « La Justice est la vertu parfaite, la première des vertus. Ni l'étoile du matin, ni l'étoile du soir ne sont aussi belles, et

(1) Cicéron nomme ailleurs la conscience « le plus grand théâtre que puisse avoir la vertu. »

dans la Justice est ramassée toute la vertu. » Il ajoute : « La cité repose sur l'amour, plus même que sur la Justice, et la Justice suprême est amour. » N'est-ce pas la formule républicaine ? Cicéron a dit également : « La Justice est la vertu par excellence, parce que c'est celle par laquelle on sort de soi pour penser aux autres. » — « La Justice, dit Proudhon à son tour, est la formule éternelle des choses, l'idée qui soutient toute idée, la loi qui s'affirme elle-même, et se démontre parce qu'elle s'affirme... Elle est *immanente* dans la conscience; elle est humaine, tout humaine, rien qu'humaine... Elle n'a besoin ni de médecin, ni de révélateur... La conscience est la faculté dont la justice est le produit. C'est une voix qui plaide en nous, contre nous-même, le droit du prochain... La conscience est la faculté souveraine que toutes les autres sont appelées à servir, comme les membres du corps servent le cerveau, tandis qu'elle-même n'en sert aucune (1). »

Le même sentiment de confiance aveugle et d'obéissance absolue à la conscience se retrouve chez tous les moralistes. « Quel spectacle nous flatte le plus, dit Rousseau, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est

(1) Soyez justes, la justice est la piété. (*Koran*, S. V. v. 2.)

le plus doux à faire, et nous laisse une impression la plus agréable, après l'avoir fait, d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté?... S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes?... Pourquoi voudrais-je être Caton qui déchire ses entrailles plutôt que César triomphant? Otez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. » — « S'il fallait, dit aussi notre maître Diderot, opter entre le sort d'un scélérat fortuné et celui d'un homme de bien malheureux, certes je ne balancerais pas. Quel est le motif d'un choix aussi décidé? La persuasion qu'il n'est point de méchant qui n'ait souvent désiré d'être bon, et que le bon ne désirera jamais d'être méchant. »

« Je n'ai jamais entendu dire, écrit Proudhon, que Dieu m'ordonnât, à peine de lèse-majesté envers sa personne, de manger, de respirer, de dormir, de faire aucune des fonctions qui intéressent ma vie animale... Pourquoi n'en use-t-il pas de même à l'égard de ma vie morale? Est-ce que les lois de ma conscience sont moins certaines que celles de mon organisme? Quand je fais mal, le péché ne me punit-il pas à l'instant par la honte

et le remords; comme la vertu, si je fais bien, me récompense par l'opinion de ma valeur? »

*Recte facti, fecisse merces est.*

(SÉNÈQUE.)

(La récompense d'une bonne action, c'est de l'avoir faite.)

« Qu'est-il besoin d'aller chercher l'enfer dans l'autre vie? Il est dès celle-ci dans le cœur du méchant. » (J.-J. ROUSSEAU), car « tout méchant fuit sans qu'on le poursuive, » a dit Salomon. (*Prov.*, ch. XXVIII.)

Que j'écoute donc ma conscience, qui me dit pour règle de conduite : « Crois ce que tu peux, fais ce que tu dois, » qui ne saurait me trahir, qui est moi-même, et en moi-même le vrai Verbe du vrai Dieu; alors je ferai le bien, je fuirai le mal, sans plus me soucier du paradis que de l'enfer (1).

N'oublions pas que, même réduit au *choix des motifs* qui déterminent la volonté, le libre arbitre est suffisant pour servir de fondement à la res-

- (1) Allez, lâches humains, que les feux éternels  
Empêchent d'assouvir vos désirs criminels.  
Vos austères vertus n'en ont que l'apparence.  
Mais nous, qui renonçons à toute récompense,  
Nous qui ne croyons point aux éternels tourments,  
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentiments.  
Le bien du genre humain, la vertu nous anime,  
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime,  
Oui, finissons sans trouble, et mourons sans regret...

(FRÉDÉRIC LE GRAND)

pensabilité humaine, et partant à la loi morale (1). N'oublions pas davantage que, dès lors, le plus grand des mérites de l'éducation, de l'instruction, des connaissances acquises, c'est qu'elles fournissent au choix de la volonté beaucoup plus de motifs, et de meilleurs, que l'ignorance et la sauvagerie. Voilà comment la civilisation améliore les mœurs, en introduisant dans nos actions, publiques et privées, les notions de la justice — c'est-à-dire les notions des droits de la vie individuelle et des devoirs de la vie collective (D<sup>r</sup> CLAVEL) — et comment la science enfante la moralité. « Croyons, a dit Mirabeau, que le jour où les lumières, et la morale avec elles, pénétreront dans toutes les classes de la société, les âmes faibles auront du courage par prudence, les ambitieux des mœurs par intérêt, les puissants de la modération par prévoyance, les riches de la bienfaisance par calcul, et qu'ainsi l'instruction diminuera les maux de l'espèce humaine jusqu'à rendre sa condition la plus douce dont soient susceptibles des êtres périssables. » — « Le degré de vertu auquel l'homme peut atteindre un jour,

(1) Ainsi, par exemple, nous reconnaissons clairement, dans l'*Orestie* d'Eschyle, cette croyance que, bien que poussé fatalement par le Destin, le coupable doit trouver la peine de sa faute, au moins dans le remords, et que le monde est gouverné par la loi d'expiation.

dit à son tour le fervent apôtre du progrès indéfini, Condorcet, est aussi inconcevable pour nous que celui auquel la force du génie peut être portée. Qui sait s'il n'arrivera pas un temps où nos intérêts et nos passions n'aurent sur les jugements qui dirigent la volonté, pas plus d'influence que nous ne les voyons en avoir aujourd'hui sur nos opinions scientifiques, où toute action contraire au droit d'autrui sera aussi physiquement impossible qu'une barbarie commise de sang-froid l'est aujourd'hui à la plupart des hommes civilisés? »

Voilà donc pourquoi les sociétés doivent chercher leur salut et leur grandeur dans la diffusion des lumières, dans la participation de tous aux connaissances de quelques-uns. Voilà enfin pourquoi la conscience, à peine perceptible chez l'homme isolé — qui n'a pas plus, en venant au monde, de principes innés que d'idées innées — commence à naître dans la vie de famille, s'agrandit dans la vie de tribu, puis de cité, puis de nation; pourquoi elle ira toujours s'agrandissant dans la vie plus vaste des races et de l'espèce entière, et pourquoi le sentiment d'humanité est encore supérieur à celui de patriotisme (1).

(1) Dieu me préserve d'un patriotisme qui m'empêcherait d'être citoyen du monde. (LESSING.)

*Ut profectus a caritate domesticorum ac suorum, serpat lon-*



Ainsi qu'à la conscience, obéissons donc à la science. Suivons cet autre guide, non moins sûr et non moins sincère, plus impartial et souvent plus éclairé. « Quelle différence y a-t-il entre les savants et les ignorants ? » demandait quelqu'un à Aristote : « La même, dit-il, qu'entre les vivants et les morts. » N'oublions pas que la science est essentiellement progressive, au rebours des religions ; — qu'elle seule, religion de l'avenir, peut vaincre la superstition ; — qu'elle seule, basée sur la démonstration et l'évidence, peut produire l'unité de croyance dans le monde entier, tandis que toute révélation, combattue par des révélations contraires et par les hérésies nées dans son propre sein, n'a jamais pu produire nulle part l'unité de foi ; — qu'elle seule, après avoir, par ses progrès successifs, réuni les familles en tribus et les tribus en nations, peut arriver à réunir les nations en États unis d'Europe, d'Asie, d'Amérique, et même en une confédération générale de toute l'humanité ; — n'oublions pas enfin qu'elle est plus puissante même que la vertu pour le service des sociétés humaines. « Le plus ferme adversaire, dit Buckle, des deux maux les plus anciens, les plus funestes, les plus invétérés,

*gius, et se implicet primum civium, deinde omnium mortalium societate.* (CICÉRON.)

les plus largement répandus, l'intolérance et la guerre, ce n'est pas l'humanité, c'est le savoir. » Et Cuvier : « Le bien que l'on fait aux hommes, quelque grand qu'il soit, n'est que passager ; les vérités qu'on leur laisse sont éternelles. « Ainsi, comme la science, avec la science, rejetons très-résolûment tout ce qui est surnaturel, tout ce qui est divin. Comme elle, cherchons la vérité, la justice, le bonheur même, dans ce qui est naturel, dans ce qui est humain. Nous sommes sur la terre, n'aspérons point au ciel ; cessons de nous faire dieux, restons et soyons hommes. « Socrate, dit Montaigne, ramena du Ciel, où elle perdoit son temps, la sagesse humaine, pour la rendre à l'homme... Il a fait grand'faveur à l'humaine nature, de montrer combien elle peut d'elle-même. »

« La conscience humaine estime sa justice plus exacte et plus sûre que la justice de Dieu. Elle aspire à se gouverner elle-même par sa propre vertu. La justice se suffit, et si la justice se suffit, la vie présente se suffit aussi, et n'a pas besoin d'un prolongement dans l'éternité. » (PROUDHON.)

Goethe a écrit quelque part : « La négation de la croyance commune ne peut mener au bien qu'avec la pensée très-affermie. Il n'y a que la

raison seule qui soit digne de succéder à la religion du devoir. » Je n'en disconviens pas; mais Goëthe lui-même a pris soin de résoudre sa propre objection. Une dame très-dévote lui dit un jour : « Puisque vous ne croyez ni à la Providence, ni à l'âme, ni à la vie future, quel peut être pour vous le but de la vie présente ? »

Il répondit : « S'améliorer (1). »

La réplique est heureuse; mais on pourrait, j'imagine, donner à la vie une portée encore plus haute, en même temps qu'au devoir une plus large assise. S'il est vrai, comme Sénèque l'affirmait déjà, que « la société humaine ressemble à une voûte où les différentes pierres, en se soutenant les unes les autres, font la sûreté de l'ensemble; » s'il est vrai, comme Pascal l'a formulé plus expressément, que « toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un seul homme qui subsiste toujours, et qui toujours apprend; » — *sigillatim mortales, cunctim perpetui* (APULÉE); — si l'humanité enfin est un grand être collectif (2), nous devons tous, nous hommes, nous ses membres, agir pour l'avantage et non au détri-

(1) C'est le mot des stoïciens : « Achève-toi toi-même. » *Perfice te ipsum.*

(2) Tous les hommes sont l'homme.

(VICTOR HUGO.)

ment de cette intime et fraternelle communauté. Nous devons être mus par ce sentiment que Cicéron nommait déjà *caritas generis humani*, que Shakespeare nomme « le lait de l'humaine tendresse. » Socrate d'abord, puis Zénon et Épicure, puis Voltaire, Helvétius, Vauvenargues, Bentham et Stuart-Mill, auraient alors plein droit dans cette belle et simple définition du bien, qui est à la fois celle du mal : « Le bien est l'utile. »

A peine ai-je besoin de dire que je parle comme les stoïciens, pour qui rien n'est utile qui ne soit honnête, pour qui rien de déshonnéte ne peut être utile (1). A peine ai-je besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici de l'utilité particulière, personnelle et égoïste, mais de l'utilité commune, générale et réciproque. Il s'agit de l'utilité qui signifie mutualité des droits et des devoirs, de celle que l'école d'Auguste Comte appellerait *altruiste*, qui est le fond même de la sociabilité, et qui peut s'exprimer par la belle sentence antique : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait. » « Le juste, a dit Euripide, est celui qui vit pour son prochain, non pour soi. » Et Bacon : « Le bien suprême est dans le bien commun, non

(1) *Atque ipsa utilitas, justis prope mater et æqui.*

(HORACE.)

dans le bien de l'individu isolé. » Et Descartes : « Le contentement résulte de la volonté constante de faire ce qu'on juge être le mieux. » Écoutons encore l'illustre Kant : « Agis toujours, dit-il, suivant une maxime que ta conscience accepterait pour la loi universelle de tous les êtres raisonnables. » Certes, c'est porter l'idéal moral plus loin et plus haut que toutes les religions.

Ceux qui professent que le dogme de l'immortalité de l'âme est la base de toute morale, commettent une grossière erreur ; ce serait une base bien fragile, et qui maintes fois ferait défaut. Comment obtiendrais-je le respect de ma vie et de mes biens d'un sauvage qui n'a aucune notion de vie future ? Et le civilisé que la culture de sa raison porte à rejeter cette croyance, pensera-t-il que dès lors tous les crimes lui sont permis ? La morale universelle doit avoir pour fondement une croyance universelle, commune à tous les hommes. Et c'est, il me semble, celle qu'indiquait Socrate il y a deux mille ans.

« Qu'est-ce que vertu ? demande Voltaire ; bien-faisance envers le prochain. Puis-je appeler vertu autre chose que ce qui me fait du bien ? Je suis indigent, tu es libéral. Je suis en danger, tu me secours. On me trompe, tu me dis la vérité. On me néglige, tu me consoles. Je suis ignorant, tu

m'instruis. Je t'appellerai vertueux... Que m'importe que tu sois tempérant; c'est un précepte de santé que tu observes; tu t'en porteras mieux... Mais quoi, n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain? Hé, comment puis-je en admettre d'autres? Nous vivons en société; il n'y a donc de véritablement bon pour nous que ce qui fait le bien de la société. Un solitaire sera sobre, pieux... eh bien, il sera saint; mais je ne l'appellerai vertueux que quand il aura fait quelque acte de vertu dont les autres hommes auront profité... La vertu entre les hommes est un commerce de bienfaits... On fait une objection: Néron, le pape Alexandre XI et d'autres monstres de cette espèce ont répandu des bienfaits. Je répons hardiment qu'ils furent vertueux ce jour-là... »

« ... Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux; que c'était un stoïcien entêté, qui, non content de commander aux hommes, voulait être estimé d'eux; qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain; qu'il fut toute sa vie, juste, laborieux, bienfaisant par vanité, et qu'il ne fit que tromper les hommes par ses vertus. Je m'écrie alors: Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons! » (Art. *Vertu*.)

Je sais bien que d'illustres moralistes, Kant a

leur tête et Jules Simon après lui, ont proposé le devoir pour base à la morale ; c'est le devoir, dicté par la conscience, que Kant appelle l'*impératif catégorique*. J'accéderaient bien volontiers à leur définition si le devoir était toujours évident, s'il ne présentait jamais ni doute, ni incertitude, ni contradiction. Mais il manque souvent de cette essentielle qualité, l'évidence ; témoin le mot profond de Tacite, dont l'éternelle vérité n'est, hélas ! que trop démontrée dans les temps troublés que nous traversons : « Au milieu des discordes civiles, le plus difficile pour un bon citoyen, ce n'est pas de faire son devoir, c'est de le connaître. » Après avoir dit : « De se tenir chancelant et métis aux troubles de son pays, ie ne le treuve ni beau ni honneste, » Montaigne, qui vivait aussi dans des temps troublés, ajoute aussitôt : « Mais il ne fault pas appeler deivoir, comme nous faisons tous les jours, une intestine aspreté qui naist de l'interest et passion privée. » Montaigne convient donc aussi qu'il est bien difficile de le reconnaître. Le devoir, d'ailleurs, me semble se confondre avec l'utilité, plus claire et plus précise, telle que je cherche à la faire comprendre (1). L'utilité, dans le sens précis que nous donnons à ce mot,

(1) *Justitia est animi habitus, communi utilitate comparata, suam cuique tribuens dignitatem.* (CICÉRON.)

doit quelquefois l'emporter même sur la stricte justice, ou plutôt elle devient alors la justice. Ainsi, dans la prescription. « Ne semble-t-il pas, dit E. Littré, qu'une dette, qu'un crime, qu'une possession illégitime ne doivent pas se prescrire? Oui, sans doute, et c'est ce que dit au premier abord le sens intime de la justice tel qu'il est développé en nous. Mais une longue expérience a démontré aux législateurs qu'il y avait moins d'inconvénients, dans certains cas, à laisser dormir les règles de la justice absolue, qu'à troubler la sécurité des transactions et des personnes. Le moindre inconvénient a paru, à bon titre, une raison suffisante, et c'est ainsi que la prescription s'est établie. » Donc, lorsque Voltaire (*De la vertu et du vice*) pose cet axiome : « La vertu et le vice, le bien et le mal moral, sont en tous pays ce qui est utile ou nuisible à la société (1), » une telle simple formule réunit Socrate, Zénon, Helvétius, Bentham et Stuart-Mill. Elle traduit exactement ma propre pensée, qu'un exemple va préciser encore davantage.

(1) Et Diderot, non moins simplement : « Le mal est ce qui a plus d'inconvénients que d'avantages ; le bien, plus d'avantages que d'inconvénients. » Helvétius va jusqu'à dire : « Tout devient légitime, et même vertueux, pour le salut public. » Et Auguste Comte : « Le bien de la race humaine est le *criterium ultime* du juste et de l'injuste. »



Pourquoi le dévouement de Codrus et de Decius fut-il admiré de leurs compatriotes, au point que ceux-ci leur décernèrent des honneurs divins? Ce dévouement était, dans la pensée du roi d'Athènes et du consul de Rome, comme de tous ceux qui crurent en profiter, une action éminemment belle et vertueuse, parce qu'elle était éminemment utile : un homme se sacrifiant pour un peuple, une vie rachetant une foule de vies (1). Quand nous lisons dans Virgile le touchant épisode de Nisus et Euryale : *Me, me, adsum qui feci...* » nous sommes émus sans doute de cette tendre affection, qui fait qu'un ami veut mourir à la place de son ami ; mais nous n'admirons point précisément, parce que, dans cet échange d'une vie pour une autre, nul avantage ne revient à l'humanité. Au contraire, nous admirons le chevalier d'Assas : « A moi, Auvergne, voilà l'en-

(1) Codrus et Decius faisaient exactement le contraire du saint roi David, lorsque le Seigneur, pour le punir d'avoir dénombré son peuple, lui fit proposer le choix entre trois châtiments : « Ou votre pays sera affligé de la famine pendant sept années, ou vous fuirez pendant trois mois devant vos ennemis, ou la peste sera dans vos États pendant trois jours. » Et l'ancêtre de Jésus choisit naturellement la peste sur ses sujets, « et il mourut du peuple, entre Dan et Beer-Sébah, 70,000 personnes. » (*Rois*, liv. II, chap. 24.)

C'est là un des nombreux exemples de la haute morale qu'enseignent ce qu'on nomme les Écritures Saintes. Combien les prêtres ont raison de les préférer aux écrits des philosophes païens, et combien les protestants ont raison d'en faire, malgré les obscénités qui les souillent, la lecture habituelle de leurs femmes et de leurs filles !

nemi! » parce que, sans ce mobile d'une vive et personnelle affection, il consent à périr dans l'embuscade où il est tombé, pour avertir et sauver son régiment. Il donne encore une vie pour plusieurs vies; l'intérêt plus large est victorieux de l'intérêt plus étroit. « La préférence de l'intérêt général au personnel, dit excellemment Vauvenargues, est la seule définition qui soit digne de la vertu. » « Subordonner, dit également Proudhon, l'intérêt du plus petit nombre à l'intérêt du plus grand... cette subordination s'appelle la justice... Plus vous réaliserez, en vous et autour de vous, la justice, plus, d'un côté, vous serez heureux de vivre, et moins, d'un autre, vous aurez crainte de finir. » Si l'on me demande donc sur quelle base doit s'établir « la morale indépendante de la religion », c'est-à-dire indépendante du commandement, du dogme, de l'espoir des récompenses et de la crainte des châtimens, je n'hésite pas à répondre : sur la base de l'utilité, ainsi comprise et pratiquée, sur cette large et solide base remplaçant le salut personnel du chrétien, c'est-à-dire l'étroit et égoïste calcul « de ceux qui désertent la société à laquelle ils doivent tous leurs services, et qui, pour gagner le ciel, se rendent inutiles à la terre ». (DIDEROT.) Et quand viendra le moment où les religions pren-

dront fin — les religions qui ont pour principe et pour sanction le surnaturel, le divin, l'autorité — une religion nouvelle s'établira parmi les hommes sur cet unique dogme moral : « Le bien est l'utilité commune, » qui s'appelle, d'un autre nom, la Justice, laquelle, à son tour, s'appelle d'un triple nom, Liberté, Égalité, Fraternité.

C'est la base même de la démocratie qui formule ainsi la loi des sociétés modernes : « Se vouer à l'amélioration morale et physique du plus grand nombre. »

Alors tout l'Évangile de l'humanité serait contenu dans ce vers du Bonhomme :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature,

car, s'ajoutant à la parole de Jésus : « Aimez-vous les uns les autres, » il ajoute l'action à l'affection, et complète la charité par les œuvres.

## VI

## CONCLUSION.

Si j'avais réussi, dans le cours de cet opuscule, à communiquer ma conviction personnelle, je serais parvenu à démontrer : d'abord, que toute croyance au surnaturel, sous forme de Création, de Providence, de Vie future, doit être rejetée par la raison ; — ensuite, qu'elle n'est aucunement nécessaire, soit pour le maintien des sociétés humaines, soit pour la pratique des vertus morales. J'aurais encore démontré que, toujours combattue et déjà balayée par la science, cette croyance au surnaturel doit être remplacée dans le cœur de l'homme, sinon par la simple voix de sa conscience, au moins par le consentement des consciences humaines, qui prononcent les arrêts de la Justice d'après les lois de la commune utilité.

Et maintenant, pour finir, écoutons un sage développer la même pensée avec la ferveur et l'éloquence d'un cœur convaincu. C'est le saint Paul de la philosophie positive, Émile Littré :

« ... S'il est certain que, dans l'ordre du savoir, la vérité se poursuit pour elle-même et sans autre

récompense que la satisfaction de l'avoir trouvée, de même, dans l'ordre de la morale, le bien se poursuit pour lui-même et sans autre récompense que la satisfaction de l'avoir pratiqué. Certes, on ne fera pas au bien l'injure de le mettre au-dessous du vrai, et de lui accorder un moindre attrait dans la conscience que n'a le vrai dans l'entendement. Grâce à ce désintéressement suprême, de plus hautes vertus sociales commencent à être demandées aux hommes. Le poète d'Henri IV et de Louis XIII, à la vue des troubles funestes de son temps, s'est écrié : « Un malheur inconnu glisse parmi les hommes. » Aujourd'hui, devant un nouvel avenir, je renverse ce vers douloureux, et je dis : « Un bonheur inconnu glisse parmi les hommes ; » c'est le dévouement à l'humanité. Heureux ceux qui lui rendent d'éclatants services ! Heureux aussi ceux qui lui vouent le constant service du bon travail et de la bonne vie ! car on la sert et on l'honore quand on lui consacre la bonne vie et le bon travail. »

26 GEN 1906

11

005706404

## ERRATUM.

---

PAGE 40 :

*Après cette phrase :*

Ainsi la plus ancienne des religions se trouve dans la plus moderne des philosophies.

*Il faut ajouter :*

Je devrais dire les plus anciennes religions, les religions primitives, et ajouter à celle de l'Inde celle de l'Égypte. En effet, d'après M. Aug. Mariette, qui, depuis trente ans, étudie sur place le panthéon égyptien dans les monuments de l'art hiéroglyphique, « le panthéisme est la base sur laquelle s'élève tout l'édifice religieux de la vieille Égypte. » Par cet accord de l'Égypte et de l'Inde avec Spinoza, qui l'ignorait, quelle force apportée à sa doctrine !

---

## TABLE DES MATIÈRES.

---

	Pages.
<i>à P</i> . . . . .	5
I. LIBRE EXAMEN . . . . .	9
II. LA CRÉATION. . . . .	14
III. LA PROVIDENCE. . . . .	39
IV. L'ÂME ET LA VIE FUTURE. . . . .	111
V. LA SCIENCE ET LA CONSCIENCE. . . . .	150
VI. CONCLUSION . . . . .	180
ERRATUM. . . . .	182

4.30

14/10/74

u  
La

COLLECTION ELZÉVIRIENNE

LETTRES DE JOSEPH MAZZINI à Daniel Stern  
(1864-1872), avec une lettre autogra-  
phiée . . . . . 3 fr. 50

AMOUR ALLEMAND, par Max Muller, tra-  
duit de l'allemand, 1 vol. in-18. . . . . 3 fr. 50

LA MORT DES ROIS DE FRANCE, depuis  
François I<sup>er</sup>, jusqu'à la Révolution fran-  
çaise, études médicales et historiques,  
par M. le docteur Corlieu, 1 vol. in-18. 3 fr. 50

LIBRE EXAMEN, par Louis Viardot, 1 vol.  
in-18. . . . . 3 fr. 50

---

Paris. — Typographie G. Chamerot, rue des Saints-Pères, 19.